LES GRANDS CŒURS

A.-D. SERTILLANGES, O. P.
Membre de l'Institut

SAINT THOMAS D'AQUIN

E. FLAMMARION, ÉDITEUR

AVANT-PROPOS

L'épigraphe commune à toute la collection des Grands Cœurs se prête ici à une transposition particulièrement opportune. Les grands hommes ont compris leur temps et lui ont apporté ce qu'il cherchait. A ce titre seul ils sont des héros et méritent notre culte. Mais s'ils sont parmi les plus grands, si ce sont de ces hommes qui représentent notre humanité en l'une de ses fonctions permanentes, ils perpétuent leurs bienfaits et rajeunissent leur message au profit de chaque génération.

Saint Thomas d'Aquin est de ce nombre. Il y a de l'éternité en lui. Sa doctrine porte en elle-même de quoi se renouveler d'âge en âge, et sa personne, type achevé du travailleur, du bienfaiteur social et du saint, est d'un constant exemple.

Il est beau de voir ainsi le problème de l'existence résolu doublement : en concepts dans une géniale Somme, en fait dans une héroïque vie.

Ce que notre soif d'idéal réclame avec une presque égale exigence : tantôt de l'intelligence et tantôt de la sainteté, un seul homme nous l'apporte. Bien mieux, il nous l'apporte étroitement conjoint, et c'est une harmonie nouvelle. En lui, la sainteté est une requête du savoir et le savoir un appel du saint. Il est l'homme lumière.

Aujourd'hui que par l'excès des lumières anarchiques et la poussée d'instincts indisciplinés notre monde est en désarroi, c'est bien le moment de lui mettre sous les yeux un tel modèle. Qu'il médite sur l'image d'un penseur raccordé à l'universel et d'une âme toute donnée aux valeurs suprêmes ; c'est à quoi voudrait aider pour sa part ce rapide travail

Rosemont, 8 septembre 1930.

CHAPITRE PREMIER
LE TEMPS ET L'APPEL DU TEMPS

On a souvent décrit ces débuts du XIIIe siècle, où des forces bouillonnantes et des états d'esprit confus pouvaient désorienter pour longtemps la pensée et la civilisation chrétiennes. Mon confrère le P. Mandonnet, dans un ouvrage désormais classique[1], a tracé de cette époque un puissant tableau. En ce qui concerne notre objet, quelques traits suffiront, faciles à marquer et par eux-mêmes assez frappants pour rendre inutile l'insistance.

Notre Occident était foncièrement chrétien ; il l'était dans les moelles, le christianisme ayant présidé à sa formation, veillé sur son berceau, inspiré ses institutions et nourri sa pensée de toute la sève doctrinale élaborée séculairement d'après l'Évangile. Cette possession d'une doctrine de vie était le trésor par excellence de ces temps, où l'inconscience d'une civilisation en désarroi voudrait voir un âge de ténèbres. Or, à ce moment, une crise menaçait, autrement redoutable et décisive que celle qu'amèneraient, au XVI e siècle, des causes assez semblables. Il s'agissait, comme toujours, d'un progrès ; mais le progrès des institutions, comme la croissance des vivants, ne se fait pas sans péril ; manqué, le tournant s'appelle déviation, et dans une société non encore stabilisée, à l'égard d'une doctrine complète en son fond, mais non systématisée, imparfaitement adaptée aux données générales de la pensée humaine et de l'humaine expérience, la déviation pouvait être fatale.

En quoi consistait le progrès ? Dans un apport venu de l'antiquité, comme au temps des Marsile Ficin, des Pic de la Mirandole, des Erasme. Par des canaux lointainement chrétiens, mais plus prochainement et plus spécifiquement arabes, judaïques pour une part, pour une part alexandrins, la philosophie et l'esprit grecs envahissaient la chrétienté. C'était un souffle vivifiant, mais

[1] R. P. P. Mandonnet. *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII siècle*

qui se précipitait en cyclone, qui d'ailleurs confondait dans une même atmosphère des éléments toniques et de réels poisons.

Aristote était le dieu nouveau ; ses écrits, grossis de commentaires tendancieux, insuffisants par eux-mêmes et capables, en raison de leur naturalisme excessif et de certaines tares particulièrement graves, de dévoyer les intelligences chrétiennes, trouvaient dans les écoles des sectateurs passionnés, prêts à outrepasser toutes les bornes.

La doctrine même de Dieu risquait d'y périr. Car le Dieu d'Aristote, le XIIe livre de la Métaphysique le dessine en quelques traits sublimes, mais équivoques. Avec beaucoup de bienveillance - Thomas d'Aquin en aura des trésors - on peut achever ces traits en un dessin harmonieux, mais combien pauvre ! Ni la personnalité divine n'est précisée, ni la providence ne s'affirme, ni même la liberté créatrice ne s'aperçoit. Dieu est cause finale : est-il aussi cause efficiente ? C'est obscur, si ce n'est franchement nié.

Et ainsi en est-il de l'âme. L'âme est, pour Aristote, quelque chose de supérieur à la matière ; elle est « séparée » ; elle arrive à la chair naissante « du dehors » et comme « par la porte ». Mais cet arrivage est-il un vrai don ? L'âme pensante est-elle chose individuelle ? Chaque homme est-il, par elle, assuré d'une vie supérieure réellement propre et qui -dépasse là mort ? Sommes-nous - et jusque là responsables? L'aspiration morale est-elle un optatif, un objet de persuasion, ou un ordre, tellement qu'on puisse dire : Dieu est Dieu et la conscience est son prophète ? Tout cela est incertain, obscur, ambigu. Chez les commentateurs, et surtout les Arabes, cela tourne aux pires sens.

Or on se dit maintenant aristotélicien, partisan d'Averroès, d'Avicenne, d'Avicebron, de Maimonide, en oubliant parfois de se sentir chrétien. Or en vient ainsi à contester, au nom du « Philosophe » et de ses séides, les thèses les mieux assurées et le: plus fondamentales de la doctrine catholique, La création du monde dans le temps, le gouvernement divin et la paternité céleste, l'individualité spirituelle de l'âme et sa destinée immortelle, le libre arbitre et la responsabilité morale font place, en certains milieux scolaires, à un monde éternel, à un Dieu abstrait coupé de communication avec son œuvre, à un Intellect unique pour tous les hommes et seul immortel, à un strict déterminisme physique et psychologique excluant l'action responsable, etc., etc. C'est la

science. Et comme pourtant, dans un tel milieu, la foi chrétienne ne peut être attaquée de front, comme sur elle reposent les institutions et en son nom se propose l'enseignement même, on trouve ce biais, qui provoquera un jour les protestations indignées de saint Thomas: Sans doute ! la foi est vraie ; nous ne la contedirons pas ; mais nous parlons, nous, en philosophes. Philosophiquement, on doit dire ceci ; chrétiennement, on peut dire cela : autre point de vue, autres solutions ; autre discipline, autres principes. On distingue déjà, comme fera tout aussi sérieusement Jules Soury, entre « oratoire et laboratoire ».

Il y avait là pour l'intelligence chrétienne deux périls contraires : un péril de méconnaissance, un péril de défection. Rejeter un apport aussi précieux que la sagesse antique retrouvée, avoir ou paraître avoir la raison humaine contre soi, c'était grave. Mais aussi, céder devant des forces animées de paganisme et d'orgueil; et ouvrir la voie aux erreurs les plus pernicieuses, n'était-ce pas mortel P

Une seule solution : adopter les nouveaux venus et les convertir ; recevoir le cadeau suspect et en faire une richesse pute ; au lieu de rejeter par une prudence poltronne un système de pensées humaines éminent entre tous, l'adapter à la sagesse chrétienne en l'interprétant, le révisant, le redressant, l'achevant, et ainsi l'accomplir. Ce serait l'œuvre de saint Thomas.

Mais une telle solution, claire après coup, n'apparut point d'abord ; la concevoir et être capable de la réaliser, c'était presque la même chose. Il était plus facile de protester, de réagir violemment et de se rejeter en des sens contraires.

A l'opposé du mouvement aristotélicien et rationaliste, un courant mystique très puissant se prononçait, rattaché à saint Augustin et à saint Bernard, pénétré en grande partie de spiritualité franciscaine, à ce titre très vénérable, mais se laissant entraîner volontiers à exalter la foi jusqu'au dédain de la raison et de la science, auxquelles on contestait pratiquement leur autonomie, leurs méthodes, leurs principes propres. De ce côté-là, Aristote était un suspect, et suspects avec lui, plus ou moins, ceux qui prétendaient introduire en théologie ses procédés dialectiques et ses thèses. On écartait avec horreur, cela va de soi, les négations outrancières ; mais en outre, on marquait une défiance tenace à l'égard de tout ce mouvement de renaissance, qui paraissait menacer l'antique foi.

A quoi bon tant de recherches et de subtiles argumentations, quand on peut boire aux sources de certitude ? Cette raison orgueilleuse sert-elle à autre chose qu'à troubler les âmes, à soulever des questions oiseuses, à émettre des doutes là où la foi apporte des solutions, et à frayer ainsi les voies à l'hérésie et au schisme ? On ne manquait pas de noms à citer, quand on dénonçait les fauteurs de nouveautés pernicieuses, penseurs présomptueux que ne retenait nulle autorité, qui portaient le rationalisme si loin qu'on se demandait op était leur christianisme, qui entendaient tout prouver, même les mystères, et tout contrôler, fût-ce la parole de Dieu.

On avait tant fait que cette question des rapports de la raison et de la foi était devenue inextricable. Des esprits comme Anselme y avaient achoppé. Lui, grand conciliateur, mystique et philosophe, également habile à la dispute et enclin à l'adoration, n'avait pu procurer l'apaisement. Le mysticisme ratiocinant et le rationalisme théologien s'affrontaient dans les ombres. On passait sans s'en apercevoir de ce qui se démontre à ce qui se croit, du dogme à la science, à moins que sans s'en apercevoir encore et surtout sans en avertir, on n'annihilât plus ou moins l'un ou l'autre. On embrouillait les questions pour les éclaircir ; on invitait à mettre en doute ce qu'on se targuait de prouver, ou l'on repoussait toute démonstration même là où la démonstration est pertinente. Comment s'ouvrir une route, à travers toute cette confusion ?

Les autorités religieuses, sollicitées en divers sens, inquiètes de refuser un progrès, frappées des abus criants qui de Paris et de sa Faculté des Arts menaçaient de gagner la chrétienté tout entière, hésitaient. L'anxiété leur arrachait des mesures indécises. Aucune condamnation absolue, sauf pour des erreurs qui se condamnaient d'elles-mêmes; mais des interdictions provisoires, une gêne, une vague attente d'améliorations qui ne se produisaient pas.

Qui s'étonnerait de cette perplexité ? La raison pure a toujours été pour l'âme religieuse un danger redoutable. A cause même de son prix, image de l'absolu et plus proche de nous, apparemment, que l'Absolu en personne, elle subjugue, éblouit, entraîne à l'orgueil et à la suffisance blasphématrice. Le ciel se voile, au reflet du pâle et noble flambeau.

Le moyen âge était croyant ; mais aussi il était neuf, plein de sève et d'ingénuité, prêt à l'insensé autant qu'au sublime, en

équilibre instable et d'une curiosité non exempté de présomption. Habitué à là chaude atmosphère de la foi et jeté tout à coup dans ce froid climat philosophique, trouverait-il en lui une suffisante vigueur de réa Mon ? Une crise de croissance mal dirigée ne ferait-elle pas de lui un perpétuel malade ? Il avait besoin d'être préservé ; on ne voulait pas le violenter : que faire, sinon adopter des traitements provisoires, en attendant de meilleurs jours.

Et puis, cet Aristote, qu'était il à la fin, en totalisant, dût-on faire abstraction de ses écarts visibles? Était-ce un collaborateur ? un ami dangereux ? un terrible ennemi peut-être ? Il fallait voir. Si encore il eût été seul ! Mais autour du grand arrivant, il y avait son cortège. Tous ces Juifs, tous ces Arabes et leurs âmes damnées lui composaient une artificieuse auréole, où sa propre lumière s'altérait. A tout prix il fallait se prémunir, protéger le troupeau fidèle. La papauté, à regret saris doute, s'y décida. Aristote fut interdit par deux fois, comme auteur » à introduire dans l'enseignement. Ce n'était pas l'anathème. Rien n'empêchait d'utiliser à côté l'auteur classique proscrit. Et d'ailleurs, on ne le proscrivait que d'une façon temporaire. « Jusqu'à ce qu'il soit révisé », disait-on. Mais qui donc le réviserait ?

A l'heure précise où saint Thomas s'éveillait à la vie de l'esprit, la question n'était déjà plus tout à fait intacte. Albert le Grand était venu ; il avait pris à tâche de « rendre l'œuvre d' Aristote intelligible aux latins » et d'en assimiler la substance. Il avait poussé le travail avec activité. Mais il s'était beaucoup dispersé ; sa méthode était un peu lâche ; il allait et venait à travers les problèmes sans les épuiser ; ses exposés étaient passablement confus ; sa documentation textuelle était incomplète, empruntée à des traductions douteuses, où se mêlaient beaucoup de gloses suspectes. Doué d'un esprit vigoureux, mais bouillonnant et surtout encyclopédique, c'était un assembleur de matériaux plus qu'un constructeur. Bref, en dépit d'une immense notoriété personnelle, hautement justifiée, ce n'était pas lui qui pouvait tracer la voie à son siècle et apporter à l'Église une sécurité.

Plus haut dans le temps, un grand précurseur avait paru qui avait nom Abélard. Dialecticien pénétrant, convaincu de la nécessité de procurer à la foi une armature rationnelle et de lui donner ses entrées dans le monde des philosophes, il s'était constitué le pionnier d'une reforme d'avenir, mais en même temps avait fait ce qu'il fallait pour la compromettre. Courageux et génial, il n'était pas

sûr. Ses incartades, exagérées à vrai dire par des mystiques passionnés, avaient déconsidéré ses positions et ses méthodes. Du reste, même en ce qu'il avait d'excellent, il n'avait laissé que des ébauches. L'ouvrier véritable était donc toujours attendu.

L'humanité attend toujours. A chaque phase de sa vie correspond une préparation, une éclosion, une croissance, puis une crise, et il faut que tout recommence. Sur la courbe des temps religieux se trouvent ainsi des points privilégiés, où se manifestent providentiellement des forces neuves. En raison de leurs prodromes, reconnus tels après coup, on dirait que ces forces rayonnent en arrière, et elles rayonnent en avant avec un irrésistible pouvoir. Tel est éminemment et hors de toute comparaison le cas de l'Évangile ; mais il en est d'autres exemples en sa dépendance.

Une première fois, aux In° et *ive* siècles de notre ère, un vaste effort avait été entrepris par ceux qu'on appelle les Pères, pour harmoniser la doctrine chrétienne avec les nobles débris de la pensée antique alors sur son déclin, voire pour retrouver cette pensée et la capter, en vue d'une systématisation intégrale. M. Aimé Puech, dans son grand et beau travail sur *l'Histoire de la littérature grecque chrétienne,* met ce fait dans un plein relief. Mais les temps avaient marché ; de troubles événements étaient survenus ; l'intellectualité avait sombré, puis avait repris ; une longue période de gestation confuse et inquiète, de chaos fécond avait abouti à ce siècle de saint Louis qui exigeait, qui méritait une large renaissance. Heure ardente, heure d'éblouissement et d'espoir, où dans la solution saturée des études anciennes vient de tomber un nouveau cristal. Aristote ! le Philosophe par excellence !... Oui ; mais il y a le risque ; il y a la difficulté de l'emploi. Tout n'est pas dit parce que l'œuvre est prête. « Il faut, écrit Nietzsche, les coups du hasard et l'imprévu - disons la Providence - pour qu'un homme supérieur en qui sommeille la solution d'un problème se mette à agir en temps voulu, pour qu'il éclate, pourrait-on dire[2] ».

Il éclatera. Au conseil d'en haut qui l'a prévu, une libre coopération, une tranquille passion viendront correspondre ; des concours s'offriront qui paraîtront également voulus, et les oppositions ne feront que relever le triomphe.

Voyons se former l'homme providentiel.

---

2 Frédéric Nietzsche, *Par delà le bien et le mal,* aphor. 274

CHAPITRE II

L'HOMME ET LA VIE

Emerson a observé que « ce sont les grands génies qui ont les plus courtes biographies[3] ». La remarque vaut tout au moins pour les génies de la pensée. On raconte longuement les doctrines qui se démontrent dans des faits ; celles qui s'expriment dans les idées vont naturellement se perdre en elles, et c'est de comprendre, alors, qu'il s'agit. Toutefois, quand la pensée a été réellement vécue et qu'une philosophie effective s'en dégage, coma ment ne pas chercher là un supplément d'instruction ?

Saint Thomas était d'une famille de chevaliers, apparenté par son père, Landolphe, à Frédéric Barberousse et par sa mère, Théodora de Théate, aux chefs normands. Landolphe était un homme rude, passablement violent, comme on l'était souvent à cette époque guerrière. La comtesse Théodora était aussi une femme énergique, volontaire et ambitieuse. Ses aînés, Landolphe et Raynald, étaient les hommes de Frédéric II d'Allemagne et guerroyaient pour son service,

C'est aux environs de 1225, et très probablement au début de cette année même, que naquit le dernier fils, celui qui devait à jamais illustrer la race, Il vit le jour au château de famille, à Rocasecca, près de Naples, et des ironistes ne manquent pas de citer ce nom comme un symbole. Pour eux, la *Somme théologique,* imposante, ils veulent bien le concéder, est un rocher aussi sec que celui des comtes d'Aquin. -- Paix à leur ignorance.

Dans le voisinage du donjon féodal s'élevait l'abbaye du Mont-Cassin, puissante et illustre ; cet là qu'entre cinq et six ans fut conduit le jeune Thomas pour faire ses premières études sous la

---

3) R. Emerson. *Les Hommes représentatifs.* Platon. Trad. Dugard. Crès, éd.

direction de son oncle, l'abbé Sinnibald, C'était un bel enfant ; les mères se mettaient aux portes pour le voir, et les pauvres l'aimaient, car il s'emparait pour le leur donner de tout ce qu'il pouvait saisir dans la demeure paternelle, Aux domestiques qui se plaignaient, sa mère, heureuse, disait : Laissez-le faire. On racontait qu'un jour de sa petite enfance, au moment où on allait le mettre au bain, on avait en vain essayé de lui arracher un morceau de parchemin qu'il défendait avec force cris, et qui portait *l'Ave Maria.*

Il n'est pas absolument certain, mais bien probable qu'il fut reçu au Mont-Cassin non à titre de pensionnaire princier, mais comme un petit moine, un *oblat,* portant déjà la coule bénédictine. Il s'agissait, dans la pensée de ses parents, de s'approprier un jour les revenus de l'abbaye, qui étaient considérables, et d'utiliser son prestige en faveur de la politique delà maison. Question d'intérêt et de diplomatie, qui n'excluait d'ailleurs pas, en ces temps surtout, une pensée religieuse. L'abbaye avait pouvoir sur sept évêchés ; elle entretenait des armées et se constituait au besoin en forteresse. On l'avait bien vu récemment, en 1229, quand l'empereur Frédéric II, aidé du comte d'Aquin en personne, était venu assiéger le donjon monastique et l'avait emporté. Depuis, la paix avait fait retour et l'oblature de l'enfant en était sans doute le gage, à la manière d'un mariage scellant une alliance.

L'enfant manifesta aussitôt un goût prononcé pour l'étude et pour la retraite, un éloignement surprenant pour les turbulences et même pour les jeux. « Qu'est-ce que Dieu ? » demandait-il innocemment, anxieux du mystère. Toute sa vie ne serait qu'un essai de réponse. Cette première formation dans un milieu cultivé et fort vivant ne pouvait que lui élargir l'esprit, l'ouvrir à la beauté liturgique et à la science, et lui donner du monde ambiant une vue ample, non dépourvue de grandeur.

De nouveaux conflits ayant éclaté entre le Pape et l'Empereur, celui-ci exigea la dispersion des moines, ses puissants adversaires. Thomas se trouvait ainsi rendu à sa famille, et sur le conseil de l'abbé, qui avait constaté son extraordinaire studiosité et pensait sans doute se ménager un brillant sujet d'avenir, il fut envoyé à l'université de Naples pour faire ce qu'on appellerait aujourd'hui ses humanités. Il avait environ 14 ans.

On sait peu de chose de ce séjour, si ce n'est qu'aussitôt, parmi les étudiants et les maîtres, une petite célébrité entoure le jeune

d'Aquin. On dit qu'en répétant les leçons communes, il dépasse de beaucoup ce qui lui a été enseigné.

En 1244, à l'âge de 19 ans environ, le voilà dans une direction nouvelle. Depuis vingt ans, un Ordre apostolique et savant a pris un essor merveilleux. Les Frères Prêcheurs sont les hommes des universités, ou ils se recrutent en grande partie parmi les maîtres et les étudiants. Ils s'adonnent à l'étude, à la prédication élevée, à la science. On a vu récemment, à Paris, leur habit revêtu en un seul trimestre par soixante-douze étudiants et docteurs. Étonnante propagation, qui rappelle celle de l'Église primitive, et qui est bien faite pour exercer sur une jeune âme sa force d'entraînement.

Dans cette phalange véritablement « moderne », la vie monastique fleurit comme au Mont-Cassin, et l'intellectualité y est beaucoup plus ardente. En y entrant, Thomas ne perdra rien et il acquerra beaucoup. Il déposera l'habit noir pour l'habit noir et blanc, l'habit tissé de lumière. - A une sainte vocation, il en substituera une plus complète, parce qu'elle implique, avec un déploiement intérieur égal, un plus large don. *Contemplata aliis tradere, c'est* la devise *de* l'Ordre nouveau : désireux du meilleur, que trouverait-il de préférable à la contemplation diffusant ses effets ?

Il ne redoute pas l'infidélité : il est libre ; *voué* par ses parents à titre provisoire, il n'est pas pour cela enchaîné. Et quant aux ambitions familiales, que lui importe ! Les jeunes gens ne s'attachent pas à de telles considérations ; ils sont généreux, et celui-ci est entre tous une grande âme. Son père est mort l'année d'avant, en 1243 ; l'opposition du chef de famille n'est malheureusement plus à craindre i mais restent Théodora et ses deux fils qui sait si le postulant va gagner au change ?

De fait, à peine a-t-il pris l'habit des mains de Thomas d'Agni,. Prieur de San Domenico Maggiore, que la comtesse survient et réclame son fils. On lui répond qu'il e t parti pour Rome. Elle y court, mais là elle apprend qu'il chemine vers Paris, où ses supérieurs l'envoient compléter ses études, Outrée et prête à prouver que le sceptre familial est tombé en des mains fermes, elle dépêche aussitôt vers ses fils, à l'armée, et leur ordonne de faire diligence pour couper la route au transfuge.

Celui-ci se dirige en ce moment vers Bologne, en compagnie de son maître général, Jean le Teutonique, et de trois autres frères. Après une étape, le groupe s'en arrêté près d'une fontaine. Tout à coup

apparaissent les chevaliers. Sans s'attarder à discuter, ils essaient d'arracher à leur frère son habit ; Thomas résiste ; ils ne lui font pas violence, mais le campent à cheval et l'emmènent, pour l'enfermer au château de Saint-Jean, à quelques lieues du donjon d'Aquin.

C'est la réclusion. On ne permet au captif ni de sortir, ni de voir aucun dominicain. On essaie de le réduire par la disette il en prend occasion de pratiquer strictement la règle même de l'Ordre dont on prétend le détacher, Quant à la solitude, elle ne l'épouvante pas : il va la convertir en noviciat et mener paisiblement ses études. Ses frères en religion ont trouvé le moyen de correspondre avec lui et de lui passer des livres. La Bible, les *Sophismes* d' Aristote et les *Sentences* de Pierre Lombard sont ses ouvrages de chevet, et une profonde vie spirituelle le soutient.

Ses sœurs Théodora et Marietta, ayant reçu mission de le plier aux vues familiales, le visitent et sont accueillies tendrement ; mais leurs efforts de persuasion tournent bientôt d'une étrange manière : c'est lui qui les convainc et les dirige vers Dieu. Bientôt l'une d'elles, devenue bénédictine, sera abbesse du monastère de Capoue ; son sublime frère lui aura appris que le plus haut rôle de la tendresse, c'est d'aider son idole à la déserter.

Alors, la tenace persécution prend une autre forme. Les frères du prisonnier, revenus des camps, essaient d'une méthode en rapport avec leurs propres pensées. Ils amènent de Naples une de leurs amies, fille d'une grande beauté, et ils l'introduisent, dûment stylée, dans la tour où veille leur frère.

Sa Sainteté le Pape Pie XI fait ici une réflexion bien frappante. « Si dans l'extrême danger où elle se trouva, la pureté de Thomas avait défailli, il est vraisemblable que l'Église n'aurait jamais eu son Docteur angélique. » Y songe-t-on ? Nos responsabilités sont donc bien grandes, qu'une telle grâce faite à l'univers religieux ait pu dépendre ainsi d'un obscur combat

Mais le péril est déjà vaincu. Loin d'entrer en colloque avec la tentatrice, Thomas, qui a éventé le piège, se précipite sur elle avec un tison, et quand la porte se referme sur sa solitude, il trace avec son charbon, en gage de victoire, le signe de la croix. La nuit suivante, disent les biographes, durant son sommeil, il se vit accosté par deux anges, qui lui ceignaient les reins d'un cordon de feu. Il se réveilla avec un cri. C'en était fini pour sa vie des attaques de la chair. Son confesseur et ami, Réginald, pourra dire à

Guillaume de Tocco, qui en témoigne au procès de canonisation, que la confession générale de saint Thomas à son lit de mort était à cet égard celle d'un enfant de cinq ans.

Y eut-il après cela quelque relâchement dans la surveillance ? Toujours est-il que bientôt, sans doute avec la complicité de ses sueurs, peut-être de sa mère enfin attendrie, en tout cas avec le concours des moines, le prisonnier s'évade ; il est descendu de sa tour « au moyen d'une corde », on dira plus tard dans une corbeille, au souvenir de saint Paul. Ses parents n'insistent plus. Ils semblent même avoir donné leur consentement, « vaincus par sa confiance ». L'incarcération avait duré un an et quelques mois.

Aucun temps perdu, en somme ; on a seulement renforcé les préparations. Les projets sont repris où on les a laissés. Jean le Teutonique repart avec son aiglon et va le poser sur les ailes d'un grand aigle. Albert le Grand enseigne alors à Paris ; c'est l'homme le plus savant de son temps, et qui prépare, ainsi que j'ai dit, par un travail encyclopédique, mais sans être en état de l'accomplir, la synthèse doctrinale du siècle. On lui envoie l'ouvrier ; il le formera ; il prophétisera son avenir ; il dira comme le Précurseur : « Il faut qu'il croisse et que e diminue » ; mais il demeurera associé à l'œuvre, et aujourd'hui, dans cette conjonction d'affres Albert le Grand, Thomas d'Aquin, on ne distingue pour ainsi dire plus.

Quelle aubaine, pour un génie à ses débuts, que six ans de contact intime et de collaboration avec un maître de cette trempe ! Un travailleur acharné, un esprit de première force, un érudit d'une immense information, un homme du plus généreux caraé1ère, frère en religion et tout de suite, intellectuellement, paternel : n'est-ce pas une chance unique, pour cette âme admirablement disciplinée, modeste et d'une activité dévorante ?

Qu'il parait taciturne, celui qu'on appellera à Cologne le grand bœuf muet ! Mais sa vie au dedans est intense. Il a vingt ans ; il est physiquement formé. Bien qu'il soit grand et carré d'épaules, il est d'une complexion délicate et extrêmement sensible. « La moindre atteinte corporelle le trouble » Dans cette délicatesse des tissus, dans cette finesse de grain de la matière vivante s'annonce, dira-t-il lui même plus tard, d'après Aristote, la vigueur de l'intelligence. Pour l'instant, c'est sa jeune âme surtout qu'on admire, âme d'une plénitude et d'une simplicité sans défaut, toute limpide, toute

précieuse, comme un pur diamant.

Le moment où Thomas d'Aquin aborde à Paris (1245) coïncide avec une belle période du règne de saint Louis ; on élève la Sainte-Chapelle. L'Université parisienne est en plein épanouissement, studieuse et en même temps tumultueuse, rendez-vous du monde intellectuel tout entier et faisant de Paris, selon le mot d'Albert le Grand, la « ville des philosophes ». Mais ce premier séjour n'est pas long ; le *studium* dominicain de Saint-Jacques se trouvant encombré, l'Ordre vient d'ériger en *studium generale* celui de Cologne, avec Albert le Grand pour régent. Le maître emmène avec lui son élève. Thomas regrettera-t-il Paris ? Non; le séjour ici ou là lui est bien indifférent; sa patrie est la science. Du reste, il obéit.

A Cologne, le voilà qui s'enfonce de plus en plus dans le travail et là solitude. Il mène sa « vie cachée ». On pourrait dire de lui à ce moment ce que Carlyle dit de Cromwell avant ses orages : « Il vivait silencieux, une grande nier innommée de pensée autour de lui ». Telle est sa taciturnité que ses camarades le croient ahuri par de trop fortes études. L'un d'eux offre de lui donner des répétitions. Il n'a garde de refuser : ne serait-ce pas se trahir ? N'y aurait-il pas dans ce refus une marque d'orgueil ? Et puis, la vérité vient de partout ; il y a là peut-être une source. Le répétiteur opère quelque temps ; un jour, il s'embrouille, et Thomas, doucement, le remet dans la voie. Il a la vocation du maître.

Promptement d'ailleurs un incident scolaire fait sortir le « bœuf muet » de son silence obstiné. Incident prophétique, raconté avec complaisance par les chroniqueurs, peut-être enjolivé, comme il arrive toujours, mais qui, dans sa substantielle authenticité, représente pour Thomas d'Aquin cette soudaine nécessité de s'exprimer qui dicte au petit enfant ses premières paroles. Nécessité, dis-je, élan spontané qui, devenu conscient, se transformera en devoir, c'est-à-dire en obéissance à sa, destinée.

Albert, donc, fait son cours sur les *Noms divins*. Thomas en trace un résumé dont une feuille s'égare et arrive aux mains du professeur. Plein d'admiration, celui-ci décide d'éprouver à fond cette jeune science, peut-être aussi de la dévoiler et de faire cesser l'équivoque. Il invite l'étudiant à se préparer pour une discussion publique, et le jour venu, c'est lui-même qui prend le rôle

d'objectant. Au bout de quatre *instances* pressantes, tout le monde croit que le débutant est « cerné ». Mais le voici qui reprend à fond toute la thèse et avance une *distinction* lumineuse qui met fin à tout le débat. « vous ne procédez pas en répondant, observe Albert, mais en maître qui *détermine.* » « Je ne vois pas le moyen de répondre autrement », réplique modestement Thomas. Déjà il sent qu'à la clarté d'un exposé positif, l'objection succombe, et qu'il n'y a plus à ferrailler, quand la vérité a vaincu.

C'est alors qu'Albert se serait écrié : « Vous appelez celui-ci un bœuf muet ; mais le temps vient où par sa doctrine il poussera de tels mugissements qu'on les entendra dans tout l'univers. » Paroles un peu solennelles, magnifiques après coup, mais qu'on pourrait juger imprudentes, d'un professeur à un étudiant, si elles étaient strictement historiques.

Quoi qu'il en soit, Thomas fut chargé dès lors de rédiger le cours, et nous avons ce traité des *Noms divins* écrit de sa main, en cette graphie rapide, peu articulée, difficile à lire, qui se retrouvera un peu plus tard dans la transcription du cours sur *l'Éthique.*

A cette date, environ 1250, l'occasion se présente pour Thomas d'Aquin d'affermir ses résolutions et de se fixer dans sa voie d'une façon définitive. De grands malheurs viennent de fondre sur sa famille. Son frère Raynald a été tué par ordre de l'Empereur, pour avoir pris le parti du Saint-Siège. Le château d'Aquin et toutes ses dépendances ont été mis à sac. Mais l'Empereur étant mort peu après, Théodora, dans l'espoir de relever sa fortune, fait appel à son plus jeune fils. Il va objecter sa vocation ? C'est prévu ; on a obtenu du Pape qu'il puisse garder son habit de Frère Prêcheur et devenir néanmoins abbé du Mont-Cassin. N'est-ce pas un devoir de dire oui, et de sauver ainsi à la fois sa famille et son âme ? Mais le devoir réel est d'être soi-même. Thomas refuse.

Plus tard, nouvelles batteries : on fait offrir au dominicain l'archevêché de Naples, avec les droits qu'il confère sur la riche abbaye de Saint-Pierre. C'est une perspective extrêmement brillante. Archevêque avant le temps, admirablement doué et noblement apparenté, il peut prétendre à tout. Mais il a d'autres ambitions. La science ! c'est par la science, non par l'administration et l'éclat, qu'il doit servir ce monde. Sa tâche est tracée ; son plan peut-être est déjà fait. Albert, qui a préparé le bois, vient de faire

jaillir la flamme : celle-ci doit grandir. Thomas d'Aquin jeune seigneur, jeune bénédictin, jeune dominicain, persécuté et tenté, étudiant et puis maître, docteur et saint : telles sont les phases prévues éternellement. En elles, d'ailleurs, se reflète et se résume une époque entière.

L'heure est venue maintenant de prendre vol. Albert propose Thomas comme bachelier à Paris, en attendant la maîtrise. Cela concerne le maître général, qui est un protecteur et qui l'a prouvé. Toutefois, Jean le Teutonique refuse. Cela ne se peut pas. On est bachelier à Paris à trente-cinq ans, non à vingt-sept. Mais le Cardinal Hugues de Saint Cher, autre grand dominicain, ayant passé à Cologne, Albert en fait son allié ; il lui explique l'importance d'allumer à Paris une telle lumière, d'y constituer une telle force, en faveur de l'œuvre urgente qu'il a lui-même commencée:

Sous cette double pression et ne demandant sans douté qu'à se voir forcer la main, le maître général eue: Thomas se rend à Paris muni de son nouveau titre et aussitôt (1252) ouvre son enseignement. Il débute brillamment ; en quatre années il établit sa réputation et jette les bases de ses premières œuvres. Il commente publiquement et par écrit les quatre livres *des Sentences,* le classique du temps, et rédige son premier libre traité philosophique : *De Ente et Essentia.* On peut remarquer que dès son premier cours, dont la trace nous demeure dans le *Commentaire In Sent*, qu. I, art. 1, il établit sa méthode et résume d'une certaine manière toute sa vie.

En 1256, il est admis à passer sa licence en anticipant de quatre ans l'âge requis par les statuts de l'Université. On a obtenu pour lui une dispense papale. Il entre en charge en même temps que saint Bonaventure, son ami, a-t-on dit, en tout cas objet de sa vive admiration, mais malgré tout son adversaire doctrinal. Il a dès lors le droit de donner un enseignement autonome, dont le premier acte est la leçon inaugurale solennelle appelée *Principium.*

Les chroniques veulent que cette première leçon lui ait été comme dictée en songe, alors qu'il ne savait à quoi se prendre et doutait de lui-même. C'est une si grande dignité qu'une chaire doctorale avec des hommes tout autour, et, dans le lointain, grâce au mystère de l'écriture, un ample et indistinct auditoire ! Qui donc se sentirait digne d'audience ?

Les luttes vont commencer. On s'étonne de ce mot *luttes* au

moment de l'écrire ; mais il faut céder à l'histoire. Sous la placide objectivité de ses exposés et de ses discussions doctrinales, saint Thomas cache une âme extrêmement ardente ; il vit passionnément la vie intellectuelle de son temps, et il va se montrer, en même temps que génial docteur, un polémiste redoutable.

L'occasion lui en est donnée par l'offensive de Guillaume de Saint-Amour contre les Ordres religieux, querelle allumée depuis longtemps, mais dont il est actuellement l'enjeu, lui, Thomas, pour une part importante ; car il occupe une chaire que les séculiers voudraient supprimer et développe par ses succès une influence qu'on voudrait abattre.

Il est grand besoin qu'on intervienne ; car le Pape Innocent IV, circonvenu et d'ailleurs frappé par des abus manifestes, a publié coup sur coup des bulles désastreuses pour les grands Ordres ; il a le sentiment d'un déséquilibre dans l'Église, d'un péril pour la hiérarchie, du fait de la croissance soudaine et de l'extension envahissante des Ordres mendiants. L'Église entière sera-t-elle livrée aux moines ?

Innocent meurt trois mois après la promulgation de sa dernière bulle. Alexandre IV lui succède, et trouvant de telles craintes chimériques, il, se contente de demander aux religieux les sacrifices raisonnables et les rétablit dans tous leurs droits. De son côté, l'Ordre de saint Dominique a chargé son illustre fils de soutenir sa cause.

A Anagni, où celui-ci est appelé, le traité *Contre les adversaires du culte de Dieu et des vœux de religion* voit le jour et décide de la querelle. Retour triomphant à Paris. Ordre pontifical de recevoir Thomas à la maîtrise. Soumission de l'Université, et alors, intense travail d'enseignement et d'écriture.

De 1256 à 1259, Thomas d'Aquin préside des disputes publiques touchant la Vérité et les questions connexes, et il rédige l'admirable ouvrage qui porte ce titre : *De la Vérité*, un des plus puissants qui soient sortis de sa plume. De cette époque datent encore le commentaire de l'Évangile selon saint Matthieu, le commentaire sur le livre de la Trinité de Boèce. Sa réputation va de jour en jour croissant. On admire, dit un contemporain, sa manière « brève, claire, facile et accessible ».

Ce qui frappe le plus – certains aujourd'hui en seraient bien étonnés – c'est la nouveauté de son enseignement, que souligne un

texte célèbre de Guillaume de Tocco redondant à souhait et d'autant plus significatif. « Il soulevait des questions nouvelles, inaugurant dans la recherche et la démonstration scientifique une manière nouvelle et claire, développant des arguments nouveaux. Aucun de ceux qui l'entendirent ainsi enseigner du nouveau et résoudre sur de nouvelles base les doutes et les difficultés, ne doutait que Dieu n'eût éclairé ce penseur des rayons d'une nouvelle lumière. »

En 1259, on trouve saint Thomas à Valenciennes, où avec Albert le Grand et Pierre de Tarentaise, il réorganise les études de son Ordre et décide la création de nouveaux centres de culture en Espagne. A la prière de saint Raymond de Peñafort et sur l'ordre exprès d'Alexandre IV, il entreprend la Somme contre les Gentils, afin d'aider à la pénétration des idées chrétiennes et des saines idées philosophiques en terre musulmane.

C'est d'ailleurs en Italie qu'il achèvera cet ouvrage. Il y est appelé par son Ordre et convoqué, en 1261, à la cour pontificale par Urbain IV. Pendant dix ans, à Anagni, à Orvieto, à Rome, à Viterbe, il profite des facilités qui lui sont données pour constituer définitivement sa doctrine et la faire pénétrer au cœur de l'Église. Sa documentation lui est facilitée par cet amas de manuscrits qui de toutes parts affluent vers le Saint-Siège et qui plus tard formeront le fonds appelé *bibliothèque vaticane*. Déjà, à Paris il avait été heureux sous ce rapport, jouissant de la riche collection réunie par saint Louis près de la Sainte-Chapelle, celle qui permit à l'érudit confrère de saint Thomas, Vincent de Beauvais, de composer son célèbre *Miroir*. Mais le génie, plus que l'érudition, brille, en la personne de thomas d'Aquin, dans la demeure papale. « là, écrit le poète Henri de Würzbourg, il est quelqu'un qui découvrirait une nouvelle philosophie, si le feu détruisait l'ancienne. Il saurait la rétablir d'une meilleure manière " sa science lui vaudrait une gloire supérieure même à celle -des anciens[4].

De cette époque datent les commentaires sur Job, sur Isaïe et sur l'Évangile de saint Luc, - La *Chaîne d'Or,* compilation harmonieuse d'idées patristiques dont il trouvait les éléments dans la bibliothèque des Papes, - les grands traités théologiques et philosophiques *de Potentia,* où il étudie l'activité intérieure de Dieu, la création et le gouvernement divin, le miracle, etc. - le traité de *Malo, où* sont

[4] Cité par Grabmann. *Saint Thomas d'Aquin,* trad. L. Vansteenberghe. Bloud et Gay, éd.

débattues les difficiles questions du mal dans la nature et du mal moral, - la *Question des Créatures spirituelles,* la *Question sur l'Ame, la Question de l'Unité du Verbe incarné,* d'autres encore.

Pour aider au retour des Orientaux en l'unité romaine, il écrit *Contre les erreurs des Grecs.* En 1264, lorsque est instituée, en partie par son influence, la fête solennelle du Saint-Sacrement, il en compose *l'Office.* Enfin, grâce au concours de son confrère flamand Guillaume de Mœrbeke, hellénisant distingué, il s'attache à élucider les principaux ouvrages d'Aristote, ainsi que le *Livre des Causes,* œuvre platonicienne célèbre dans les écoles. Il invente à cette occasion l'exégèse littérale, si favorable à la précision critique, et dont avant lui il n'y avait pas d'exemple. Ces vastes travaux, tous largement poussés, ne peuvent être cependant terminés en Italie ; à Paris ils devront se poursuivre[5].

En 1265, saint Thomas est chargé par son Ordre de diriger à Rome un *Studium generale* que, vient de fonder Charles d'Anjou. Il réside alors à Sainte Sabine. En 1267, il e t appelé à Viterbe par le Pape, et c'est en ce temps, sans doute en 1266, que naît dans son esprit l'idée de la *Somme théologique.*

Il sent que sa doctrine est définitivement acceptée, que le vaste propos conçu par lui et sur lequel nous devrons nous étendre est compris et approuvé des autorités responsables. Bien qu'une telle prétention soit fort loin de sa pensée, il est déjà le *doctor catholicus, le doctor communis* il peut prendre possession de l'avenir au moyen de son chef-d'œuvre.

Il s'agit, dans la *Somme théologique,* de coordonner sous une forme à la fois magistrale et simple, très nette, dégagée des broussailles qui obstruent les écrits du temps, les idées qu'il s'est faites au cours de sa formation et de ses expériences savantes. Œuvre de synthèse, œuvre de dégagement, œuvre méthodique, œuvre de charité intellectuelle à l'égard des jeunes générations : telle est la *Somme.* En deux ans fut achevée la *Première partie,* la plus importante au point de vue de la doctrine générale.

Thomas et alors rappelé (fin 1268) à l'Université de Paris. Le désordre intellectuel et moral y et grand ; l'offensive contre les Ordres religieux se poursuit ; l'averroïsme s'affiche ouvertement,

---

5 Il faut d'ailleurs observer que ces attributions de dates sont parfois contestées et que les meilleurs érudits en disputent encore.

sous l'influence de Siger de Brabant et de Boèce de Dacie. Cette doctrine subversive, qui affirme l'unité de l'intellect chez tous les hommes et exclut par là toute immortalité individuelle, prétend s'autoriser d'Aristote, et elle compromet, par de si énormes excès, la reviviscence péripatéticienne à laquelle Thomas se consacre. Celui-ci entre en lice et prend nettement position à la fois contre les averroïstes et pour Aristote.

Le point culminant de la dispute et marqué par le traité *de l'Unité de l'Intellect, contre les Averroïstes* (1270, d'après Mandonnet). A quel degré d'excitation en est venue la querelle, on en peut juger par la finale de ce travail, si peu en harmonie avec les allures pacifiques de l'auteur, qui pourtant, dans ses tout derniers mots, laisse percer sa bonté foncière : « Si quelqu'un, enflé d'une fausse science, veut s'opposer à nos assertions, qu'il n'aille pas dans les coins, s'expliquer avec des enfants qui ne peuvent juger de ces causes difficiles ; qu'il écrive contre cet écrit, s'il l'ose. Alors il trouvera non seulement moi, qui suis le moindre de tous, mais encore beaucoup d'autres champions de la vérité, qui combattront ses erreurs ou secourront sa faiblesse. »

Après diverses fluctuations, saint Thomas sera considéré comme ayant gagné la partie, et l'art du moyen âge consacrera sa victoire. Au Louvre, dans un tableau de Benozzo Gozzoli, Averroès et représenté comme anéanti aux pieds du Docteur en gloire. Chez Antonello de Messine, au palais Bellomo de Syracuse, il et plus lamentable encore, roulé sur le dos, touchant des deux épaules et montrant du doigt son vainqueur. Avec plus de bienveillance, fra Angelico à Saint-Marc, Andrea de Bonaiuto à Sainte-Marie-Nouvelle, le représentent assis, toujours aux pieds du saint Docteur, mais paraissant méditer et comme préparer sa conversion. C'et le commentaire graphique des derniers mots de l'opuscule.

En même temps, Thomas d'Aquin devait se défendre contre les augustiniens, qui attaquaient plusieurs de ses thèses, en particulier l'unité du principe vivant dans l'homme et la possibilité philosophique d'un monde éternel. Touchant ce dernier point, il réagit par la publication de l'opuscule intitulé *de l'Éternité du Monde, contre ceux qui murmurent.* On voit que le murmure ne le désarçonne point. Au cours du travail, il laisse échapper une phrase d'une ironie assez mordante, la seule, avec celle que nous citions plus haut, qui se trouve dans toute son œuvre : « ceux qui aperçoivent ici des contradictions ont sans doute un esprit plus subtil que le

nôtre ; seuls ils sont hommes, et avec eux se lève la sagesse. »

Mais l'attaque risquait à ce moment de lui venir de plus haut, de l'autorité ecclésiastique elle-même. L'évêque Etienne Tempier, ancien chancelier de l'Université, personnellement très opposé à Aristote et peu ami des Réguliers, par ailleurs justement alarmé des progrès de l'averroïsme, institua des assises solennelles où Thomas fut invité à expliquer sa doctrine. L'assaut lui vint de toutes parts et la lutte fut véhémente. On cherchait à le montrer rebelle à l'autorité, partisan de privilèges abusifs en faveur des Réguliers, et surtout entraîné par son aristotélisme du côté des averroïstes, au rebours de la foi.

Thomas répondit à tout avec calme et clarté, rassura l'autorité sans rien abandonner de ses thèses, et put ainsi écarter ses propositions personnelles d'une censure qui en frappait treize autres. Nous le verrons d'ailleurs plus tard, ce ne fut que partie remise.

L'œuvre ne souffrait point de toutes ces agitations, qui pourtant s'aggravèrent jusqu'à diviser profondément l'Université et à provoquer, en 1272, une véritable grève. Thomas écrit en ce temps la deuxième partie de la *Somme théologique, ou* ses profondes qualités de moraliste brillent spécialement et qui devait échapper à la critique de ses plus virulents adversaires. Il continue ses commentaires d' Aristote, étudiant le *Perihermenias,* la *Métaphysique,* le traité *du Ciel et du Monde,* les *Météores, la Génération et la Destruction des choses,* et il commence *la Politique.* Concurremment, il écrit des opuscules sur les *Principes de la Nature,* sur les *Œuvres cachées de la Nature,* la *Combinaison des Éléments,* les *Jugements par les Astres,* les *Sorts,* le *Mouvement du cœur,* etc. Il y faut ajouter le traité des *Substances séparées,* sûrement postérieur à 1268, et le commentaire sur l'Évangile de saint Jean.

En 1272, au grand regret de ses collègues qui font appel, pour le garder, au chapitre de son Ordre à Florence, saint Thomas quitte Paris. Ses supérieurs le chargent d'établir en Italie un nouveau *studium generale* en lui laissant le choix de la ville. Thomas, cédant sans doute aux sollicitations du roi Charles d'Anjou, se décide pour Naples. C'est le retour dans sa patrie. Mais le séjour ne sera pas de longue durée. Saint Thomas est épuisé. Une constante application a miné ses forces. Il poursuit cependant le travail de la *Somme,* dont la troisième partie a été à peine commencée à Paris. Mais arrivé au

traité des parties de la Pénitence, il sent son courage l'abandonner. Des événements intérieurs dont nous parlerons achèvent de le détacher de son œuvre. Il suspend sa harpe aux saules de la rive, dit un ancien biographe, parce qu'il a entrevu la patrie.

De fait, en 1274, il est appelé par Grégoire X au concile œcuménique de Lyon ; il part, mais en route il se sent mal et s'arrête au château de Magentia, chez sa nièce. Son état s'aggravant, il veut aller à la rencontre de la mort en un lieu convenable à sa vocation et se fait conduire chez les cisterciens, à l'abbaye de Fossa-Nuova. En arrivant au monastère, il appuie la main à la muraille et dit cette parole du psaume CXXXIe « C'est ici le lieu de mon repos pour toujours ». Il revenait ainsi à son berceau ; sa vie serait encadrée dans la paix bénédictine, et deux grandes familles religieuses en seraient à jamais unies.

Les moines reçurent avec joie et vénération celui qui venait leur confier ses dernières faiblesses. Le malade avait froid; ils tenaient à aller eux-mêmes couper et charrier le bois de la forêt pour réchauffer ses membres, disant qu'il ne convenait pas d'abandonner cet honneur à des bêtes. Et Thomas disait « D'où me vient que de saints hommes veuillent bien ainsi me servir, moi qui ne suis qu'un homme ? »

Durant le mois qui lui fut encore laissé, le saint voulut reconnaître la bienveillance fraternelle de ses hôtes, et à leur requête il leur commenta brièvement le *Cantique des Cantiques. Il* demanda ensuite le sacrement des mourants. Devant l'eucharistie il dit : « Je te reçois, prix de la rédemption de mon âme, viatique de mon pèlerinage, pour l'amour de qui j'ai étudié, j'ai veillé, je me suis épuisé. C'est toi que j'ai enseigné et prêché durant ma vie en ce monde. Je n'ai jamais rien dit contre toi ; mais si je l'ai fait par ignorance, je ne m'obstine pas dans mon propre sens ; je laisse tout à la correction de l'Église romaine, dans l'obéissance de laquelle je quitte cette vie. »

Il avait à peu près 49 ans. La pensée, flamme rapide, avait usé prématurément sa matière mortelle. Mais la longévité n'a rien à voir avec le génie et relativement peu avec ses œuvres. Le génie se mesure en hauteur et en profondeur. Que peut-il étreindre : c'est là tout ce qui importe, et la répétition de ses gestes ajoute peu à sa gloire ou même à ses services. Michel-Ange vécut quatre-vingt-dix ans, Raphaël trente-sept ; s'il y a entre eux une différence, elle ne tient pas

à cela. Quand saint Thomas mourut, il avait dit ce qu'il avait à dire ; sa prodigieuse activité pensante avait donné son fruit; il partait parce que c'était l'heure. Nous dirons le sens de ce déclin bienheureux, annonciateur d'une force universelle.

*

* *

On aimera connaître d'un peu plus près l'homme qui se cacha toujours derrière sa pensée, comme sa pensée derrière la vérité, seul souci de sa carrière. On en peut parler sans crainte. Si tels grands hommes, leur spécialité mise à part, ont quelque chose de suspect ou de puéril, de ridicule quelques fois ou même de hideux, ce n'est pas le cas de celui-ci ; tout satisfait dans sa personne comme dans son ouvrage.

Physiquement, il était corpulent et de haute taille, assez pour attirer l'attention des laboureurs, quand il passait au bord des champs. Il était brun, le teint « couleur de froment », la tête imposante et un peu chauve, la face puissante et pacifique, les lèvres sinueuses et bien modelées, le regard pénétrant et d'une ampleur tranquille, avec de la candeur. Si son extrême sensibilité lui faisait redouter la souffrance physique, il lui suffisait pour se calmer de concentrer son esprit, ce qu'il faisait quand on pratiquait sur lui la « *minutio* », la saignée, ou quand, ayant des ulcères aux jambes, on dut lui infliger de douloureuses cautérisations.

La légende s'est répandue qu'il redoutait beaucoup les orages ; ce ne serait pas surprenant ; mais la vérité est qu'ils le laissaient impassible, au point qu'une fois, en mer et dans un grand danger, il garda seul son calme. Quand il tonnait très fort, il avait simplement l'habitude pieuse du signe de la croix.

Il dormait peu et se levait souvent pour consulter quelque ouvrage, surtout pour dicter. La nourriture lui était une corvée pénible ; toujours absorbé, occupé à « adapter sa pensée à l'univers », ce qui est à ses yeux l'œuvre du philosophe, il en oubliait une autre adaptation, celle qui nous sustente. Le *primo vivere,* d'abord vivre, ne le convainquait pas. Il avait fallu lui donner en frère Réginald un gardien et comme une nourrice.

« Taciturne » dans sa jeunesse, il le devint toujours davantage à mesure qu'il s'enfonçait dans son œuvre. Les affaires de ce monde ne l'intéressaient pas, si ce n'est qu'elles eussent rapport à la pensée abstraite ou à la charité. « Aucune occupation, dit Guillaume de Tocco, ne modifiait la direction de son cœur ». Gracieux pour tout le monde, il parlait peu, et jamais inutilement. Il se mêlait le moins possible aux groupes ; sa récréation était de se promener seul, à grands pas, la tête découverte et élevée vers le ciel, sous les cloîtres de son couvent. Il ne sortait jamais que par nécessité, et l'on comptait ces sorties dans son existence. Appelé à la cour de saint Louis, il s'excusait sur son travail, et il n'y parut qu'une fois, par ordre. On sait comment il s'y conduisit. Au beau milieu du repas, il frappe tout à coup sur la table en s'écriant: « Voilà qui est décisif contre les manichéens ! » et le bon roi, loin de s'offenser, comme le craignait le prieur présent à cette scène, fait appeler un secrétaire pour recueillir la trouvaille du distrait.

Il s'était détaché de ce qui passionne la grande masse des hommes ; ce qui semble vital aux autres n'était rien pour lui. A la possession de Paris, étalé devant ses yeux un jour qu'il revenait de Saint Denis avec des disciples, il disait préférer un manuscrit de saint Jean Chrysostome, qui alors lui manquait.

La nature, comme spectacle, ne semble pas l'avoir beaucoup retenu ; il vivait dans ses *causes ;* il la reconstruisait en lui-même; l'âme n'est-elle pas « en puissance, tout » ? La société l'intéressait par ses âmes, mais non par son train et par son banal commerce. On ne trouve guère chez lui le sentiment de l'histoire, là où le sort même de la doctrine n'est pas en question.

C'était un homme tout simple, sans aucune singularité, et qui paraissait aussi placide que le style de ses ouvrages. On se demandait comment on peut parler si paisiblement et avoir l'audience du monde entier.

Ce n'est pas qu'il n'eût au spirituel comme physiquement une sensibilité très vive ; mais il l'avait domptée. Cet athlète de la pensée, cet homme à la robuste poitrine ne tenait pas à ce qu'on dit sous ces côtes, sous ces arcs d'acier il y a un cœur de chair ; mais il y en avait un, et c'était une étroite discipline qui en réglait le rythme.

De là sa merveilleuse possession de lui-même au milieu des plus durs combats. « Pugiliste de la foi », comme l'appelle la liturgie, il écrit au milieu des luttes ; mais il est « très patient », « très

prudent », et pas plus qu'on ne le voit s'énerver d'un contretemps, on ne le surprend irrité d'une contradiction, fût-ce sur les points qui lui tiennent le plus à cœur. Un de ses acharnés adversaires, John Peckham, écrivant longtemps après une séance où lui-même avait attaqué le saint avec une violence extrême, attestait que celui-ci lui avait répondu « avec grande douceur et humilité ».

Au fait, si le système de saint Thomas est éminemment impersonnel, au meilleur sens du terme, n'est-ce pas précisément parce qu'il reflète une personne désintéressée, bienveillante, largement ouverte à tout et à tous, amie de la mesure, ignorante des partis pris et merveilleusement équilibrée dans son étonnante richesse ? Cet esprit qui anime toute son œuvre est d'abord en lui ; il est un sage passionné, mais passionné uniquement de la sagesse ; la stricte objectivité de ses écrits ne peut empêcher d'apercevoir les tendances qui s'y expriment, et c'est de servir les hommes, mais de ne leur rien demander pour soi-même, parce qu'on aspire plus haut.

Les contemporains de notre Docteur le disent admirablement bon *(miro modo benignus).* On le trouve prêt à tous les services, et non pas seulement d'ordre intellectuel. Un frère convers l'entraînant un jour par la ville au pas de charge, l'ayant requis sans savoir qui il était et ne s'inquiétant pas de sa fatigue, il s'escrime de son mieux sans rien dire, et quand il voit les passants protester contre une telle outrecuidance, il sourit.

Il croit volontiers en autrui et ne soupçonne jamais le mal sans de formelles preuves. Il n'admet pas qu'on joue avec la vérité. Un jour qu'un jeune religieux, tendant un piège à sa distraction, lui dit soudainement : « Frère Thomas, voyez un bœuf qui vole ! » il va tranquillement vers la fenêtre, et comme on rit, il dit : « Je m'étonnerais moins de voir un bœuf voler qu'un religieux mentir ». Leçon souriante sans doute, mais qui décèle un caractère.

Les témoins de la canonisation vantent chez saint Thomas la douceur de son accueil, l'aménité de ses manières,, la bonté foncière de son âme, sa libéralité, sa patience, sa prudence parfaite et le rayonnement de sa charité, de sa piété : belle gerbe d'hommages, dont chaque article est appuyé de faits ou de significatives paroles.

La bonne grâce et la simplicité exquise sont peut-être, chez un tel homme, les valeurs les plus apparentes et les plus goûtées, sinon les plus hautes. Invinciblement, on compare à ce que suppose,

comme sentiment de la vie et de soi-même, une telle attitude, avec ce que le Docteur est pour l'univers. L'homme des tableaux de *Triomphe* et des panégyriques ne perd rien à se laisser plaisanter sur son embonpoint ou sur ses distractions proverbiales. Ayant obtenu par l'invocation de sainte Agnès la guérison de son très cher disciple Réginald de Piperno, atteint de fièvre maligne, frère Thomas promit de payer chaque année un bon repas aux étudiants du couvent de Naples, le jour de la fête de la sainte. Il touchait alors du roi une once d'or par mois pour ses cours. Malheureusement, il ne put tenir parole qu'une fois, car sa fin était proche ; mais le trait n'en parut que plus touchant.

Ainsi fait, saint Thomas provoqua des attachements profonds, avant tout celui du fidèle Réginald, son compagnon de tous les instants, et celui de son maître Albert. Celui-ci, après la mort prématurée de son ancien élève, ne pouvait entendre évoquer son souvenir sans fondre en larmes, et vers la fin de sa vie, dans un âge très avancé, on le vit entreprendre le voyage de Cologne à Paris, rude affaire en ce temps-là, pour venir défendre la mémoire de Thomas et sa doctrine.

Dans le privé, simple comme un enfant ; devant le monde et à pied d'œuvre, solide, prudent, mesuré, bienveillant, mais hardi et imperturbable : tels semblent être les caractères de l'homme, en celui qui nous paraît aujourd'hui libre d'humanité et qu'on ne voit d'ordinaire que noyé et comme réduit à l'état de forme irréelle, dans la lumière de sa pensée.

CHAPITRE III
LE PROPOS

« Les grands hommes, dit Emilio Castelar, sont les formes diverses que revêtent les grandes idées[6]. » Il est donc essentiel, pour la compréhension de saint Thomas et de son rôle, de savoir à quelle grande idée il correspond historiquement, comment lui-même a compris sa tâche, en attendant que nous disions par quelle méthode et en quelle forme il l'a réalisée.

On doit prévoir ce qu'il en est d'après ce qui précède, si l'épigraphe de ce livre a raison et convient à notre auteur. Nous savons qu'il a voulu et su répondre à la situation de son temps ; cette situation nous et maintenant connue : tout doit s'ensuivre. Oui ; mais il faut l'exprimer d'une façon précise. Et c'est complexe, assurément, dans le détail ; mais c'est très simple en sa teneur première, à ce moment auquel pense M. Bergson quand il écrit : « Tout travail philosophique fécond naît d'une concentration de la pensée, avec, à la base, une émotion pure[7] ». A quelle émotion initiale correspond l'œuvre de saint Thomas ? Qu'a-t-il entrevu ? Vers quoi, dès le début, soit instinctivement, soit plutôt d'une très expresse volonté, orienta-t-il sa vie tout entière ?

Nul doute : ce point de départ, c'est la vision d'une harmonie à établir entre la raison et la foi, sous les auspices d'un grand système philosophique préexistant, avec l'aide de toutes les notions contenues dans la tradition et dans l'ambiance intellectuelle de l'époque, et moyennant la pleine compréhension de ces éléments en apparence disparates. Il voit cela d'un coup, grâce à sa formation à l'école d'Albert le Grand assurément, mais grâce surtout à cette réaction vigoureuse et autonome que

[6] Emilio Castelar, *Civilizacion, t.* III, p 151

[7] Henri Bergson. Discours prononcé pour le Trentenaire de la *Revue de Métaphysique et de Morale.*

l'enseignement prépare et ne saurait remplacer.

Avec ce fil conducteur, on comprend tout ; sans lui on ne comprendrait rien. Tel est l'apport de saint Thomas, son « message », comme on dit maintenant. Il est de poids, si la raison et la foi sont tout l'homme, si la doctrine aristotélicienne a pu être appelée, fût-ce en vue de s'en distraire, « la métaphysique naturelle de l'esprit humain », et si enfin, dans le chantier des esprits de tous les âges, des fragments ou des blocs de vérité sont partout épars.

M. Bergson assure que ce qui caractérise avant tout une telle intuition initiale, c'est sa puissance de négation. Le mot *impossible* serait le premier formulé dans l'esprit du philosophe, comme dans la raison de Socrate aux prises avec son démon. Cela se peut bien ; car on n'affirme que pour se sauver du doute, et le doute est bien plus redoutable et instigateur de fuite s'il prend la forme d'une erreur.

En ce cas, il n'est pas difficile de trouver en quoi consiste la négation thomiste initiale. Thomas constate la double attitude averroïste, déjà menaçante chez Abélard : comme croyant, on affirme ; comme philosophe, on nie ou l'on conteste. Il constate, même chez un Anselme, une confusion relative de la foi et de la raison quand à leur teneur, à leurs principes et à leurs méthodes ; enfin il se rend compte qu'aux problèmes posés par le mouvement des intelligences, les conceptions augustiniennes, en dépit de leur valeur, ne peuvent fournir de réponse satisfaisante. Dès lors, il se retourne. Impossible que la raison et la foi se dissocient, se contredisent ou se confondent : il faut chercher leur formule d'autonomie et d'accord. Impossible que l'augustinisme platonicien préside à la renaissance qui s'annonce et remédie à la crise qui en est la rançon ; l'aristotélisme, où l'on voit le danger, est en vérité le remède, à la condition qu'il soit reformulé en concordance avec l'apport de la foi et avec ce qu'il y a de vrai dans d'autres systèmes. De là tout part, et le travail d'une vie a sa formule complète.

Premier dilemme : la raison et la foi. Ce qui importe avant tout, c'est de marquer leur autonomie en face l'une de l'autre, leur droit, chacune, de s'affirmer et de se déployer selon sa propre loi. Sans cela, on ne pourra opérer entre elles que de fausses conciliations ; car ce n'est pas concilier deux choses, que de les sacrifier plus ou moins l'une à l'autre. Or, c'est ce qu'on fait. Cela s'explique par le règne quasi exclusif de la théologie comme régime de pensée

pendant les dernières périodes, et c'est ainsi qu'une pure philosophie, comme l'aristotélisme, peut paraître à certains, de ce fait seul, un scandale. Pour les augustiniens, la spéculation philosophique elle-même part de la foi, se fonde sur la foi : autant dire qu'ils ne reconnaissent pas de philosophie autonome. La formule fameuse *fides quaerens intellectum* décèle bien leur pensée profonde. La foi cherche à comprendre, disent-ils ; mais une foi qui cherche à comprendre n'est encore et toujours qu'une foi. Eclairée rationnellement, elle ne perd pas pour cela sa nature foncière. Et certes, saint Thomas admet et pratiquera autant que personne la formule susdite ; mais pour lui, elle n'exprime pas tout le travail à faire. La raison pure aussi a ses aspirations ; elle a ses domaines ; elle a ses moyens ; elle a ses certitudes propres, et la philosophie est un droit en même temps qu'un haut privilège de l'esprit humain.

Bien loin donc qu'il y ait lieu de reverser pour ainsi dire la philosophie dans la théologie et la raison dans la foi, il ne s'agit même pas de les « concilier » comme on concilie des choses ou des gens ayant des droits opposés et qui doivent pourtant vivre ensemble ; on ne cherchera pas à les rajuster avec des concessions des deux parts, ou grâce aux sacrifices de l'une d'elles ; ce serait là un piètre travail. Non ; ce qu'il faut faire, c'est placer la raison et la foi sur deux trônes, à des titres divers sans doute, et à d'inégales hauteurs, mais en reconnaissant les droits souverains de l'une et de l'autre, chacune dans son ordre, quitte à relier ensuite les deux ordres.

Saint Thomas considérerait comme une félonie d'abandonner en faveur de la raison quelque chose de la foi ; mais il ne répugne pas moins à abandonner pour la foi quelque chose de la raison. Ce serait une trahison au fond identique, une trahison de la Vérité vivante, une trahison de Dieu. Car Dieu est Dieu partout, dans l'Église et dans la nature, dans le Verbe révélateur et dans l'esprit humain. On conciliera donc, si l'on tient à ce mot, en poussant à fond toutes les exigences, toutes celles de la raison d'une part, de l'autre toutes celles de la foi, et la vérité même assurera l'alliance.

Il y a là une belle confiance, une noblesse d'attitude qui n'honore pas moins le croyant que le philosophe. Pourquoi redouter les libres allures de la raison, si la foi est divine ? Et que craint-on de la foi en philosophie, si cette même condition d'une origine commune nous certifie d'avance le raccord ? A-t-on peur que Dieu ne contredise Dieu ? Ou Dieu serait-il jaloux de l'essor

de la pensée chez sa créature ? Saint Thomas ne veut pas être orgueilleux pour ce Dieu qui ne l'est point, ni, comme homme, se montrer timide. Il affirme le plein droit de la raison ; il affirme le plein droit de la foi ; il est théologien ; il est philosophe, et ses deux sciences lui apparaissent, selon la belle expression de M. Pierre Lasserre, comme « deux zones dans la traversée d'un même rayon de sagesse qui descend du ciel ».

Est-ce à dire que notre penseur conçoive une philosophie coupée de toute communication avec la foi et en état de revendiquer une pleine et entière indépendance ? Non certes ; une telle dichotomie méconnaîtrait l'unité du vrai, l'unité de l'homme, et, si l'on peut ainsi dire, l'unité de Dieu. D'un autre côté, conclure ainsi serait oublier que si la raison et la foi sont humano-divines toutes les deux, la liaison entre l'homme et Dieu se réalise dans les deux cas d'une façon bien différente. Dans le cas de la révélation, le discours de Dieu est direct et par là infaillible ; dans le travail de raison, Dieu intervient en ce sens que notre raison est émanée de la sienne et qu'aussi viennent de lui les *raisons* des choses ; mais ici, les défaillances de la créature s'interposent, et s'il y a désaccord entre les résultats de la recherche humaine et les données de la foi, ne faudra-t-il pas aller au plus certain ? N'aura-t-on pas le devoir de s'incliner devant l'irréfragable et souveraine Vérité première ?

Il n'en demeure pas moins que tout conflit étant impossible, à la seule condition de ne pas affirmer comme de foi ce qui ne serait pas de foi ou comme prouvé rationnellement ce qui ne serait qu'hypothèse ou erreur, la marche est libre dans tous les sens ; on peut s'avancer dans le dogme armé de sa raison et s'éclairer, en philosophie, des lumières de foi sans rien compromettre et sans rien confondre. Agir ainsi, ce sera être à la fois le théologien le plus fidèle et le philosophe le plus intelligent. Il ne s'ensuivra point qu'on prétende démontrer la foi, comme l'ont tenté Abélard et parfois Anselme ; cela semble à saint Thomas déroger à la sublimité de la foi et l'exposer aux risées des philosophes ; mais on pourra en relier les éléments l'un à l'autre et aux données de l'expérience, et l'on se tiendra assuré de pouvoir toujours réfuter les objections qu'on lui oppose, car elles sont nécessairement sans valeur.

Telle sera, durant toute sa vie, l'attitude de saint Thomas. Il ne se posera jamais en pur philosophe ; il est *doctor catholicus,* théologien, homme de la *Sainte Doctrine ;* mais le docteur catholique prend la vérité de toutes parts ; il est l'homme de vérité intégrale ;

ayant mis l'intelligence en adoration devant Dieu, il la garde en une fière attitude de domination à l'égard de tout le reste ; l'inclinant là où il faut, il la redresse d'autant mieux là ou elle est reine et où facilement, ayant refusé l'hommage premier, cet hommage qui la couronne, elle deviendrait bientôt inquiète d'elle-même et serve.

N'est-ce pas ce qui arrive périodiquement, aux époques de crise de la foi et de rébellions orgueilleuses de l'intelligence ? Pour avoir mis l'intelligence à la place de Dieu, pour en avoir fait un Dieu, on n'a plus de remède contre ses impuissances manifestes ; on en vient à douter d'elle. Alors, on n'a plus rien. En matière intellectuelle comme partout, l'humilité qui met tout à sa place est la plus haute sauvegarde et la souveraine grandeur.

Et pourquoi refuserait-on d'utiliser en philosophie même les données de la foi, en ce sens qu'on se laisse éclairer de la divine lumière pour diriger sa recherche, pour féconder et juger son travail ? Une science ne sert-elle pas de guide et de contrôle à une autre science ? Cela n'est point confondre. La branche et la fleur ne se confondent point ; isolées, on pourrait en beaucoup de choses les opposer ; mais elles se réunissent en la sève. Ainsi le philosophe thomiste avoisine la foi, et il ne confond pas pour cela deux ordres de faits ni deux méthodes diverses. Il n'emploie en philosophie que des arguments de philosophe ; il ne conclut qu'en vertu de principes communs à tous, et nul ne peut donc écarter ses solutions au nom de l'incroyance. Qu'on prouve leur fausseté, et le croyant sera confondu avec le philosophe. Si on ne le peut, tous deux triomphent par un même effort, qui est celui du seul savant. Serait-il nécessaire, pour suivre un droit chemin, de courir le risque des fondrières ? Ou faudrait-il, pour mieux s'éclairer dans une chambre obscure, fermer la baie par où filtre le soleil ? Au vrai, tout en maintenant fermement la distinction essentielle entre la foi et la raison, on a le droit de soutenir, au nom de leur synthèse, cette proposition hardie de Jean Scot Erigène : « La vraie religion est la vraie philosophie ; la vraie philosophie est la vraie religion. »

Muni de cette large et haute théorie, sur laquelle il reviendra sans se lasser, pour laquelle il bataillera contre tous ses adversaires de droite et de gauche, saint Thomas se mettra en devoir, pour l'appliquer, de réaliser une double tâche. Premièrement, il faudra montrer dans le fait, et non plus seulement en droit, que la foi ne contredit en rien la raison, bien qu'elle la dépasse, et que la raison ne peut opposer à la foi que des apparences faciles ou non à

dissiper, mais toujours caduques. C'est le travail le plus important, celui qui constitue, dans une société chrétienne, comme une œuvre de salut public, et saint Thomas s'y consacrera avec une ardeur qui n'aura d'égale que sa magnifique loyauté, vraiment émouvante. On a pu dire de lui qu'il n'a laissé que bien peu à faire aux incrédules de l'avenir, tant il a le souci de mettre en pleine lumière l'objection comme la thèse et de présenter une vue complète, pour et contre, des problèmes proposés.

En second lieu, l'ordre étant par excellence l'œuvre du sage, comme il le dira souvent, saint Thomas devra établir un ordre rationnel aussi strict que possible entre les données de la foi, qui nécessairement forment un système, venant de l'Un en qui tout s'assemble, et d'autre part entre ces mêmes données et celles de l'expérience ou de la science acquise, après qu'on a dit, théoriquement, qu'elles sont concordantes. L'idéal pour lui serait de penser non pas seulement un dogme, non pas seulement une philosophie, non pas seulement une science, mais une connaissance intégrale où tout se tienne et où tout se compénétre, « l'hymne des relations entre tout », comme dit Mallarmé. Labeur impossible, en ces termes absolus, mais dont la formule est pour l'infatigable ouvrier comme un labarum. Il veut constituer ce qu'on pourrait appeler un humanisme divin ; il veut établir entre le bon sens vulgaire et la plus haute orthodoxie, en traversant tous les plans et tous les degrés de la spéculation, un grand chemin de passage ; il veut définir intellectuellement le christianisme et christianiser l'intellectualité. Philosophiquement, le monde est pour lui un réseau d'effets et de causes ; religieusement, un lot de pensées divines et de vouloirs divins : il s'agit de « dire quels et de monter la machine », ainsi que dirait Pascal. Tel et son travail. Il s'y acharnera jusqu'à épuisement de ses forces, et quand il tombera, ce sera pour avoir vidé aux pieds de la vérité tout ce qu'il y avait en lui de vitalité et d'énergie pensante, lui qui ne vivait que pour la pensée. D'autres ont essayé, comme Descartes, Malebranche, Leibniz, d'établir ainsi, en le poussant d'ailleurs plus ou moins loin, un système de philosophie chrétienne, un ensemble de pensées où la foi et la raison trouvassent leur accord. On ne peut pas dire qu'ils aient échoué de tout point ; mais ce qui est certain, c'est que nulle réussite comparable à celle-ci n'a jamais paru dans le monde. Bien mieux, certains de ces concordismes sincères se sont retournés à la fin contre le principal de leurs éléments. Le concordisme cartésien a produit Spinoza et

Bayle, et il a préparé Voltaire. On n'en rend pas responsable son auteur ; mais le fruit était dans l'arbre et la sève, sans doute.

Pourquoi maintenant cet immense travail s'est-il organisé sous les auspices et comme par la vertu de l'aristotélisme ? Ce n'est certes point pour obéir à une mode et entrer dans l'esprit de ces novateurs que Thomas d'Aquin aurait si souvent à combattre. Albert le Grand influença certainement, à cet égard, son élève préféré ; mais il l'influença en ce sens qu'il le convainquit. Une ardente persuasion se fait jour à chaque instant dans les exposés, surtout dans les disputes, et l'on est fondé à en demander les raisons.

Il en est une générale qui s'impose d'abord, et c'est celle qui frappa les autorités religieuses, malgré leurs défiances : ne fallait-il pas capter, sous la forme où il se présentait, cet heureux courant de renaissance dont la fécondité se manifestait de toutes parts ? Depuis l'histoire des « vases d'Égypte », l'authentique religion avait toujours procédé ainsi, et le fait a paru remarquable à tous les historiens, tel Harnack, voire à tous les publicistes un peu réfléchis. « C'est un des faits les plus émouvants de l'histoire, écrit Barrés, ce moment où le christianisme, ayant définitivement vaincu, arrête ses prêtres destructeurs d'idoles et dit : Maintenant que notre ennemi est à terre, nous pouvons prendre ce qu'il a de bon[8]. » Il y avait aussi des iconoclastes de la pensée ; l'Église les a arrêtés de même. Au temps de saint Thomas, les iconoclastes de cette espèce ne manquaient pas ; Albert le Grand les dénonçait avec virulence, ne craignant pas de dire d'eux, fissent-ils partie de son Ordre : « Ce sont des brutes (*bruta animalia*) qui blasphèment ce qu'ils ignorent. » Thomas d'Aquin ne veut pas être l'un d'eux. Il est chrétien ; mais la belle antiquité aussi, est chrétienne, car toute vérité est chrétienne ; reprendre là son bien est pour le christianisme un droit et pour ses fils un devoir. C'est le sens de ces paroles un peu audacieuses de Péguy, que certains ont prises en mauvaise part et que l'Aquinate eût si bien comprises : « Je veux être chrétien, mais je veux *aussi* être païen. »

Que la rencontre ait donc lieu, sous les auspices de cet Aristote dont la gloire renaît, entre la pensée évangélique et la libre raison grecque, entre la raison et la foi, entre la révélation et le génie. Que l'histoire s'unifie, reliant à son avenir son passé, à ses préparations

---

[8] Maurice Barrès. *Les Maîtres,* Dante

son essor et ses espérances.

Cela se pouvait d'autant mieux, qu'à la différence d'antiques philosophies plus ou moins aberrantes, l'aristotélisme se présentait à Thomas d'Aquin comme un incomparable chefs-d'œuvre système pondéré, souple, au point de paraître identique au bon sens soulevé de terre par le génie ; circonspect jusqu'à trouver, en toute matière capitale, le point précis où l'esprit doit se poser pour répondre à tous les desiderata du problème ; accueillant assez pour envelopper d'avance dans sa compréhension tout apport légitime, tout parti justifiable, et, pour ce motif, synthétique au degré suprême, offrant l'aspeé1 d'une encyclopédie non achevée, mais ouverte en tous sens, et procédant selon les lois d'un développement organique où les apports sont toujours utilisés pleinement, où rien ne détruit l'harmonie totale.

Il serait beau de montrer comment peut être conçu, motivé et défendu, en fonction d'une telle pensée, le dogme révélé qui est la foi de l'Église. Quelle conquête, et quel enrichissement ! Quelle sauvegarde contre le danger déjà flagrant de voir ces deux do trines, qui en fait coexistent, faire route chacune à part, diverger par une mutuelle incompréhension, devenir ennemies au détriment des esprits et des consciences.

C'est le grand cœur de saint Thomas qui lui a ici donné confiance, son grand cœur de croyant animé d'une double foi : celle que lui impose sa qualité de chrétien, celle qu'il a conçue, dans une étude approfondie de six années, pour la plus grande des philosophies uniquement humaines. Quelque difficile que fût la synthèse à opérer, il y a cru d'avance, et il l'a faite. Ne devons-nous pas nous en louer aujourd'hui, s'il est vrai, comme on l'a écrit, qu'Aristote est « peut-être le seul ancien qui ait été un moderne » ?

Seulement, ici de nouveau s'imposait une hiérarchie de valeurs qu'il fallait se garder de méconnaître et surtout de négliger. Aristote, oui ; mais d'abord la vérité révélée, règle souveraine à laquelle tout chrétien se subordonne. L'adhésion de saint Thomas à une philosophie a cette signification que la raison est sueur de la foi et doit s'accorder avec elle : son adhésion à la philosophie péripatéticienne ne peut prendre un autre sens. Il ne s'agit pas de se dire : l'aristotélisme est vrai, comment y introduire la pensée chrétienne ? mais : le christianisme est vrai, d'abord : comment le penser philosophiquement en utilisant l'aristotélisme, qui sur le

plan de la raison indépendante semble être aussi le vrai ?

Cette façon respectueuse et fidèle de plier Aristote au joug de la foi sans désavouer sa libre investigation et sans renier, sur son terrain, l'autonomie de la pensée pure, a été figurée, un peu brutalement, par les sculpteurs de nos cathédrales. Ce qu'on appelle le *lai d'Aristote* et où l'on a cru voir une allusion à l'épisode de Campaspe, la courtisane, représente au vrai la jeune théologie chevauchant la philosophie, comme saint Matthieu, l'homme du nouveau Testament, chevauche Isaïe, homme de l'ancien, sur un vitrail de Chartres. L'inspiration de Matthieu ne fait pas tort à celle d'Isaïe : ainsi la vérité primordiale de la foi n'exclut point l'autonomie de la raison philosophique, en l'homme de Stagyre. Mais comment oublier ce que notre auteur dira un jour dans un sermon à l'Université de Naples : « Une vieille femme, aujourd'hui, en sait plus long sur les choses divines que dans le passé tous les philosophes ensemble » ? Aristote servira ; pourtant, sa liberté philosophique sera entière ; car le vrai ne s'enchaîne point, à servir le vrai. Toute l'atmosphère est pleine de rayons comme de feux entrecroisés, et la lumière est libre.

Il y a des risques, à ce magnanime projet. On le verra bien ! Si Thomas ne cherchait que sa tranquillité, mieux vaudrait pour lui suivre une autre route. Mais le risque est le privilège du héros, et c'est ici un héros de l'intelligence.

Du reste, comme l'a voulu l'autorité religieuse, Aristote, sur le chantier thomiste, sera admis à « correction ». Étrange mot, appliqué à un tel cas Mais il faut bien le comprendre. Il n'y aura point infidélité ; car la correction ne consiste qu'à entrer davantage dans l'esprit du système et à faire mieux conclure ses principes fondamentaux, grâce aux indications venant de la divine lumière. Si Aristote eût revécu au XIIIe siècle de notre ère, il eût trouvé quelqu'un de plus aristotélicien que lui, poussant à fond sa pensée et redressant au besoin ses propres infidélités à elle-même.

Toujours est-il que le docteur chrétien n'adhère aux thèses de son auteur que sous bénéfice d'inventaire. Paraissant adopter tel quel l'univers aristotélicien, il le transforme à fond en y incorporant la création et les idées créatrices, la providence, la spontanéité transcendante et la liberté de l'esprit, le miracle, etc. Ce sera là de l'Aristote pourtant, et d'autant plus authentique qu'il sera plus pur,

mieux évolué, plus achevé dans le sens de la lumière vraie, où le portaient ses racines et sa sève. C'est au point qu'Emile Boutroux a pu dire « L'œuvre la plus considérable d' Aristote, c'est la philosophie chrétienne ». Or la philosophie chrétienne d'aujourd'hui, c'est saint Thomas d'Aquin qui en est le père.

Ajoutons une remarque très importante, qui permet de mieux apprécier la hauteur d'esprit de saint Thomas d'Aquin et sa grande âme. Il fait sienne la philosophie d'Aristote ; mais il la prend à son point de jonction avec Platon, non à sa propre extrémité, là ou elle touche à des disciples immédiats qui versent bientôt au naturalisme. Platon était plus religieux qu'Aristote, et il fallait à saint Thomas un Aristote religieux. Il se 1e donne sans infidélité à l'œuvre, avec une certaine infidélité heureuse à son esprit de réaction.

Mais Platon, c'est moins en lui-même - ses œuvres étaient alors peu connues - que chez les Pères de l'Église et surtout chez saint Augustin que saint Thomas le trouve. De sorte que le voilà augustinien contre les augustiniens. Mais c'est pour l'accessoire, en philosophie, alors qu'en théologie c'est pour l'essentiel. Attitude balancée, parfaitement cohérente. Par un effort d'interprétation, notre auteur tire saint Augustin dans le sens d'Aristote et Aristote dans le sens de saint Augustin. Il n'abandonne le premier que là où vraiment Platon le domine trop et le second que là où la foi l'exige. Il laisse ainsi tomber les extrêmes, et un aristotélisme chrétien animé de platonisme, sans oublier le néoplatonisme alexandrin dont il y aura chez lui tant de traces, sera le résultat du travail.

J'ai dit tout à l'heure que saint Thomas devait se défier du naturalisme aristotélicien poussé à fond par une école infidèle, et ainsi coupé de communication avec la souche platonicienne de l'œuvre. C'est très certain. Mais cela ne s'entend que d'un naturalisme excessif, excluant les réalités supérieures dont vit la pensée religieuse. Il est un autre naturalisme auquel saint Thomas s'attachera au contraire passionnément, parce qu'il y verra le remède aux effets pernicieux d'un faux mysticisme ou d'un spiritualisme antiscientifique alors et toujours menaçant.

Nous reprocherions volontiers à saint Thomas, aujourd'hui, d'ignorer trop le monde physique et, dans l'homme, la réalité

physique. Superficiellement lu, il peut paraître mériter ce reproche, en raison des questions qu'il traite et parce qu'il est avant tout théologien. Mais quant au fond et surtout dans l'histoire, il a droit à une louange toute contraire. Il a pris d'Aristote et il devait déjà à son bon sens génial un sens profond de la nature, que la grâce, pour lui, et en général l'esprit ne fait que couronner sans discontinuité avec elle. Ce seront de ses axiomes sans cesse répétés, que la grâce ne détruit par la nature, mais l'achève, et que l'âme, toute spirituelle qu'elle soit, ne peut se définir entièrement sans le corps. L'âme est la *forme* du corps ; la grâce est la *forme* suréminente de l'âme: en cet étagement, dont la base, comme celle d'une pyramide, repose sur le sol, on reconnaît l'esprit positif du Maître de Stagyre allié à un esprit plus positif encore, puisqu'il vient du Fondateur commun de tout ce qui est.

Ce n'est pas saint Thomas, ce sont les augustiniens, les néo-platoniciens, ses prédécesseurs et ses contemporains (sans parler de ses successeurs) qui, s'absorbant dans le divin et dans les rapports de l'homme avec le divin, en oubliaient les prolongements du divin du côté de la matière et les prolongements de l'âme dans le corps. Il n'y avait là rien de positif à rejeter sans doute, mais il faudrait exclure l'exclusivisme, et ce serait une grande révolution.

Tel est le propos de Thomas d'Aquin. Déjà formé, certainement, au moment où le disciple d'Albert le Grand quitte Cologne pour commencer à voler de ses propres ailes, ce propos se fortifiera en se réalisant ; car toujours l'exécution réagit sur la conception, en une œuvre humaine.

Ce qu'il faut bien se dire, ici surtout où nous cherchons les traces d'un « grand cœur », c'est que la puissance de construction manifestée dans l'œuvre thomiste, en apparence si impersonnelle et si froide, est fille d'un grand désir. Désir d'acquisition personnelle : « Qu'est-ce que Dieu ? qu'est-ce que Dieu ? » et désir d'expansion de son trésor, vu que pour lui « communiquer aux autres l'effet de sa contemplation » c'est l'idéal de l'activité humaine, et d'abord le sien.

Toute grande doctrine philosophique a un caractère moral, non seulement à titre de conclusion et comme *éthique,* mais à titre d'inspiration, d'esprit, d'âme, et cela est vrai par excellence de la doctrine thomiste. On la comprendrait mal, et l'on méconnaîtrait celui qui nous l'offre, à s'en tenir aux questions, aux réponses et à la marche logique de l'argumentation ; il y a au-dessous autre chose : un

grand courant spirituel émané d'une âme profonde, d'un cœur ardent et bon, tout dévoué à l'effort de divinisation de la vie dont son œuvre est la formule.

Ce qui est premier, ici, dans l'ordre d'exécution n'est pas premier dans l'ordre de conception et de choix ; ce ne sont pas les principes qui sont le principe. Il faut creuser plus profond que la doctrine même, pour aboutir à l'attitude vitale, là où saint Thomas nous révèle non plus seulement son génie, mais son cœur.

Vraiment, un Thomas d'Aquin, génial et saint, tout lucide et tout charitable, peut prendre sa part de la définition consacrée par Dante au Premier Principe : « une lumière intellectuelle pleine d'amour ». Ce penseur-là s'attaque aux problèmes non parce qu'ils l'amusent ou parce qu'il en peut tirer des effets glorieux, mais parce que ce sont des problèmes et qu'il importe aux hommes qu'ils soient résolus. Il offre ce phénomène touchant et vénérable d'une foi d'enfant dans un cerveau sublime et du don de soi chez celui qui pourrait tout garder pour son propre essor. Il pense pour vivre et pour faire vivre ; il cherche à se reconnaître en ce monde afin d'y marcher et de nous ouvrir le chemin ; il s'enquiert du sens de tout pour savoir le sens de l'existence, et il épelé chaque mot en vue du dernier mot, pour que ce dernier mot éclaire tout le discours et fixe heureusement nos destins.

Quelle fortune, pour un temps, que de trouver un homme assez clairvoyant pour découvrir ses besoins, assez puissant pour les satisfaire et assez généreux pour s'y consacrer tout entier ! S'il est vrai, comme le dit Barrès, que « l'homme de génie est celui qui nous donne ce dont nous avions besoin et qu'un autre ne pouvait pas nous donner[9] », encore faut-il qu'il le veuille, qu'il consente à se considérer, lui, de sa propre initiative, comme le représentant naturel du groupe besogneux, comme son pourvoyeur, comme son guide, afin qu'il ne soit pas dit que par son désistement il a permis un désastre,

Et que, faute d'un cœur, un siècle soit perdu. (LAMARTINE.)

[9] Maurice Barrès. *Les Maîtres,* Dante

CHAPITRE IV
LA MÉTHODE

Un travail fort connu a pour titre *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci :* on pourrait écrire, parallèlement, un chapitre intitulé *Introduction à la méthode de saint Thomas d'Aquin,* et voici, je crois, quelques-uns des traits qui devraient marquer cette étude.

A la différence de tant d'hommes qui se jettent dans le travail sans s'occuper du travailleur, persuadés, semble-t-il, que le produit de l'activité est chose indépendante, saint Thomas commence son œuvre par sa personne. Il enseignera que notre action c'est nous à l'acte second : voulant mener une action féconde, faire œuvre utile, œuvre sainte, il s'y dispose au dedans, et les dispositions qu'il acquiert n'affecteront pas moins sa technique, ses procédés intellectuels que la spiritualité qui les imprègne. La méthode de saint Thomas, je dis en philosophie, en théologie, en science, est une méthode de sainteté.

Qu'est-il, en tout et pour tout ? Un intellectuel. On ne lui voit pas d'autre caractère. La passion de la vérité n'est point une particularité de sa vie, elle est sa vie même. L'unité de sa carrière s'établit dans l'intelligence. Docteur, l'intellectualité est sa profession ; prédicateur, il ne fait qu'étendre, simplifier et adapter à un mode de communication sa doctrine ; poète, il poétise en concepts, et mystique, il se livre à une contemplation intellectuelle plus qu'affective. Ses *prières* même sont doctorales par leur contexture ; ce sont encore, en forme de désir et d'appel, des rangements de notions et de thèmes, des titres transposés d'articles de la *Somme, où* le courant de spiritualité, présent ici et là, est seulement plus à découvert.

Il s'agit donc pour lui de voir, en attendant qu'il montre ce qu'il a vu. Eh bien, pour voir, il faut d'abord, pense-t-il, rectifier son regard. On n'achète point par des folies le droit de parler avec

sagesse. Toutes nos fonctions sont solidaires. Ceux-là se trompent, qui croient que l'on pense avec son cerveau seulement : on pense avec tout son être ; on pense, particulièrement, avec toute son âme, dont les tendances ont un tel poids pour incliner l'intellect dans le sens du vrai ou l'en retirer, le faire dévier, le jeter aux partis pris, aux originalités de mauvais aloi, aux affirmations et aux négations intéressées ou capricieuses.

Pasteur demandait qu'on fît un livre sur l'influence du cœur dans le progrès des sciences[10]. Le cœur ! cela va loin, et l'on sait ce que la Bible entend par un homme « droit de cœur ». Conservons donc notre âme à niveau, pour rencontrer le fil à plomb à angle droit et ne tracer que de correctes épures. La vérité ne change point ; mais l'angle sous lequel notre esprit l'aborde est affaire d'attitude, et si cette incidence est perverse, l'acuité du regard n'est qu'un danger de plus.

Par ailleurs, voir et ne faire que voir, n'exige-t-il point qu'on se détache de tout le reste ? On n'est disponible pour la science qu'au prix de renoncements crucifiant et, si la science est votre tout, c'est tout, sauf elle, qu'il faut jeter par dessus bord. « Toute conquête de la connaissance provient du courage, de la dureté à l'égard de soi-même », écrit Nietzsche[11].

La philosophie, comme l'art, est par nature un détachement du réel concret et une exploration dans le sens de ses sources idéales, de ses « causes » il n'est pas étonnant que le détachement vertueux et le détachement instinctif d'un homme tout spirituel constituent à son égard une magnifique prédisposition. Saint Thomas sera un philosophe fidèle parce qu'il se sera établi dans le parfait désintéressement, comme dans la parfaite droiture. Au commencement de toute pensée philosophique, il met l'oubli du sujet pensant, afin que l'objet règne. Avare de vérité jusqu'à la frénésie, il entend confondre son sort avec celui de la vérité, et si c'est un calcul, c'est en effet un calcul d'avare. Faire son moi de la vérité ! devenir ainsi son égal pour s'être perdu en elle !...

On connaît la curieuse expérience de Rodin, remplaçant dans *l'Imitation* le mot *Jésus* par le mot *sculpture,* et constatant que tout reste vrai. Qu'et-ce que cela prouve ? Que les conditions du travail

---

[10] Discours prononcé pour l'inauguration de la statue de Thonard

[11] Frédéric Nietzsche. *La Volonté de puissance*

technique sont les mêmes que celles de la sainteté. Alors, soyons un saint ! Nul doute que cette pensée n'ait été à la base de l'attitude morale de Thomas d'Aquin. De lui on pourrait dire, comme de l'arbre de la science dans *l'Ébauche d'un serpent*

Grand être agité de savoir,
Qui toujours, comme pour mieux voir,
Grandis à l'appel de ta cime.

Saint Thomas, pour mieux voir, a voulu grandir tout entier. Sa sainteté est une sainteté de lumière. Comme, pour le chrétien, la vision éternelle et le fruit de la vertu et de la grâce : ainsi, pour l'angélique Docteur, la compréhension géniale est le fruit de la sainteté et du don. Les deux ; car nous ne prétendons pas que la vertu engendre le haut savoir a elle seule ! Mais elle en est une condition préalable, à supposer qu'on vise réellement au vrai. En fait, chez saint Thomas, la doctrine n'est qu'un rôle de la sainteté ; elle est la sainteté utilisant le génie, la sainteté rendant témoignage à la vérité et se consumant en efforts pour qu'elle brille.

Précisons un peu mieux ce qu'il a voulu à cet égard et comment il le réalise.

Nous l'avons vu se faire religieux dans *l'Ordre de la vérité :* sans doute attendait-il de là des ressources intellectuelles ; mais on sait bien qu'un Ordre religieux n'est pas une école ; on y contracte pour commencer des engagements essentiels. Les *vœux* sont à la base de toute institution monastique, et l'homme de vérité.qu'était saint Thomas devait donc chercher et trouver dans ces vœux des éléments de lumière. Il en était ainsi. Voulant se donner tout entier au Dieu de vérité, le voilà qui se dégage, et s'allège, et se rassure. Il se défait des biens extérieurs par la pauvreté ; il aura le droit d'oublier qu'il est prince ; il n'aura rien à administrer, à garantir, surtout à convoiter ; les mains ouvertes dans l'azur, il ne sentira plus que l'impalpable, et la lumière toute seule, non pas l'or, non pas le clinquant des inutilités temporelles, luira entre ses doigts.

Par la chasteté, il se libère des exigences de son corps et de son cœur. Il a été ceint, dans le songe de la tour, par des anges au cordon étincelant ; le désir a été en lui brûlé ; il ne dépassera jamais en convoitise l'état d'âme « d'un enfant de cinq ans »; il s'y engage délibérément, après avoir paru en recevoir l'assurance. Et j'entends

tel mondain s'écrier: c'est puéril ! Ah ! ah ! hommes « d'expérience », vous vous croyez très forts dans la science du cœur humain ; mais ce mortel angélique en saura plus long que vous, et déjà un grand païen vous condamne. « Le vice, écrit Platon, ne peut se connaître lui-même, ni la vertu ; mais la vertu peut connaître et elle-même, et le vice. »

Comment penser, et penser sagement, que ce soit en matière de vice ou de vertu, au milieu des troubles de la chair, de ces alternatives de désir, de furie, de déceptions, de regrets, de reprises, qui dévorent les forces de l'âme, et sous le poids de ces chaînes de l'habitude qui entravent nos mouvements ? L'ardeur des fausses joies ne fera-t-elle point pâlir, comme derrière un brasier fumeux, la pure étoile lointaine ? Thomas d'Aquin sera angélique comme les vierges, afin de le devenir à la manière de ces êtres célestes qui sont *pleins d'yeux* et qui voient de toutes parts. (Ezéchiel, X, 12.)

Et il sera obéissant, pour simplifier la vie, pour n'avoir de responsabilité que celle de son travail, pour donner à son travail même les garanties providentielles qui en feront une ouvre éternelle, une ouvre voulue là haut et fleurissant pour là haut, non l'effet d'une volonté d'homme.

A cette teneur formelle de ses engagements, il ajoutera l'esprit qu'ils suggèrent. Esprit d'humilité, qui lui fera écarter les dignités, dédaigner les flatteries, « s'offrir par les humiliations aux inspirations », selon la formule pascalienne, et qui lui permettra de dire : « Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais accueilli volontairement une pensée de vaine gloire ». - Esprit de mortification, qui le porte à négliger les soucis du corps, à pratiquer strictement l'abstinence, et à jeûner, surtout quand une question le tourmente, sans que d'ailleurs on le voie se livrer à ces macérations passionnées, dont beaucoup de ses frères et de ses contemporains nous donnent le spectacle, mais que sa haute prudence, jugeant bien de sa tâche, excluait. - Esprit de silence et de solitude, parce que si le silence ce le « père des prédicateurs », il est bien davantage encore celui du penseur profond, de l'inventeur de liaisons idéales, du capteur de sources, de celui qui veut créer de la lumière et sait bien qu'elle se crée dans l'ombre. Quand la Sagesse murmure dans le secret, son fidèle ne se permet point de parler en même temps qu'elle. Rien n'éclot de grand que dans ce mystérieux empire du silence « plus haut que les étoiles, plus profond que les royaumes de la mort ». - Esprit de détachement dans son travail même, en ce que, doué

d'aptitudes universelles, il a le courage de se concentrer dans son objet et de sacrifier toute curiosité accessoire. Dur sacrifice, pour celui qui prend un chemin avec le regret d'en laisser mille dont les attraits insidieux le poursuivent l « Celui qui est sage, disait Goethe, repousse toutes les prétentions qui dispersent ; il se renferme dans une seule science et il y devient supérieur[12]. » Cela doit s'entendre avec quelque largeur ; car la spécialité même a des exigences qui la dépassent, et un esprit n'y est apte qu'à condition de porter très loin ses regards, pour se situer exactement au centre des choses. Toujours est-il que notre penseur fuit la dispersion. Quand il était à Paris, saint Louis lui faisait souvent porter, le soir, un résumé des questions qu'il se proposait de traiter le lendemain en son conseil, afin d'avoir l'avis de ce sage. Il répondait de son mieux, mais brièvement et ne poussait point ses avantages ; car si, au dire d'un chroniqueur, « appliquant son esprit aux affaires de ce monde il en jugeait avec une sagesse qui semblait à tous divine », cela ne lui paraissait point un motif pour s'y impliquer.

Par ces moyens, l'homme était à l'égard du vrai dans un état de réceptivité aussi parfait qu'il dépend de notre arbitre. Aucune interposition entre la faculté pensante et l'objet. L'orgueil, la vanité, l'ambition altèrent l'intelligence ; elles font tort à sa faculté d'assimilation et d'adaptation aux choses, à sa compréhension d'autrui ; c'est un durcissement certain et une série de déviations presque inévitables. En Thomas d'Aquin, rien de ces tares, parce qu'un vertueux détachement l'établit dans une noble passivité. Il est un philosophe passif en ce sens que sa philosophie n'a rien d'arbitraire et ne résulte point d'un *flat* personnel ; elle lui est imposée par les requêtes des choses ; elle est une position qu'il prend sous la poussée de forces convergentes qui d'elles-mêmes s'équilibrent en lui. C'est plus difficile ; car reconstruire idéalement le monde offre moins d'aléas que de le reconnaître pour ce qu'il est ; la fable est à la portée de tout esprit un peu inventif ; ce qui est laborieux, c'est l'histoire, et, ainsi que l'observe Marcel Proue, « toute action de l'esprit est aisée, si elle n'est pas soumise au réel ». Mais pour se soumettre au réel, il faut d'abord se détacher de soi, de ses mille et une volontés ignorées, de son caprice. Le bon sens proverbial de saint Thomas n'est pas fait uniquement de justesse, mais de justice ; il respecte le droit des faits et le droit des autres intelligences ; il ne subit qu'au minimum cette étrange propension

[12] Conversations de Goethe avec Eckermann, 15 mai 1829

que nous avons tous de nous croire l'homme qui a raison, l'homme qui juge bien entre tous et qui ricane volontiers de la sottise ambiante. Son objectivité scientifique, si frappante, tient à ce qu'il est étranger à ce monde bouleversé des passions intimes où éclosent nos pensées coutumières et au monde extérieur qui le nourrit. Le monde, il ne lui demande rien ; il veut seulement le servir ; il est, lui, entre la lumière et nous, un lieu de passage.

Autre article, encore plus important, de cette sainte méthode. A quoi bon se détacher, si ce n'est pour se prendre, et s'enrichir, sinon pour donner ? On ne travaille pas au négatif ; on ne travaille pas pour soi seul. Agir ainsi ne serait pas être homme de vérité, car, en fait, la vérité est vivante et ne se livre entièrement qu'à l'amour ; en fait, la vérité est le bien commun des hommes et nul ne peut loyalement la garder pour soi. De plus, cette vérité commune est entre tous communément partagée ; il faut la recevoir, avant de la donner, et l'on ne reçoit communication de la vérité d'autrui que par la sympathie, qui établit les âmes à l'état de vases communicants et leur permet de dire avec Albert le Grand : « Soyons deux, mais que la cause soit une ».

Que tout cela porte loin ! Nous verrons que Thomas d'Aquin a centré toute sa doctrine en Dieu ; il veut connaître Dieu, et les écoulements de Dieu, et le jeu de la lumière créatrice dans les choses, et les chemins de retour de toutes choses vers Dieu c'est là son tout, parce que c'est, en effet, le tout, et que Spinoza aurait raison de ne connaître que Dieu et ses modes, s'il n'avait oublié, au profit de l'immanence nécessaire de Dieu, sa transcendance souveraine.

Mais quand on dit que saint Thomas centre tout en Dieu, on ne l'entend pas d'une simple coordination logique, d'un point de fuite choisi par une habile perspective; il s'agit d'un centre vital, d'un objet de contemplation affective et par là d'expérience, d'intuition, et non pas de pur concept. Ce qui, dans l'exposition doctrinale, est syllogisme et dispositif, est au fond, chez saint Thomas, au témoignage des contemporains les mieux placés pour le savoir, le résultat d'une génialité en grande partie intuitive et surnaturelle, un don.

C'est qu'il y a, d'après sa propre doctrine, deux façons d'accéder à Dieu qui normalement se complètent. « Par la sagesse que procure l'étude humaine, on juge sainement des choses divines selon le parfait usage de la raison... Mais il y en a une autre qui

vient d'en haut... et qui juge des choses divines en raison d'une certaine communauté de nature avec elles. C'est le don du Saint-Esprit, qui perfectionne l'homme dans l'ordre divin en lui faisant non seulement apprendre, mais expérimenter les choses divines[13]. » En ce sens il commente le texte de saint Paul aux Corinthiens (I, VI, r7) « Celui qui adhère à Dieu est avec lui un seul esprit ». Et telle est à ses yeux la Science des saints.

La connaissance rationnelle fait venir Dieu en nos prises, mais il y a un intermédiaire ; par l'amour, c'est lui qui nous tient, et dans cette intimité éclairante, il nous livre de ses secrets. Si le génie est là, au service de l'amour unifiant, il s'établira un échange pareil à celui que décrivait Goethe entre l'inspiration et le travail, entre la navette et la trame, qui enchaînent dans une même étoffe leurs fils entrecroisés.

C'est un fait unanimement attesté, que saint Thomas allait chercher dans la prière aimante, dans la concentration en Dieu et parfois dans l'extase les intuitions riches qui, dans ses œuvres, se déploient en suites conceptuelles, en théorèmes et en scolies indéfiniment enlacés. Lui-même disait avoir plus appris au pied de son crucifix que dans les livres. Dans sa candeur de génial enfant, il allait appuyer sa tête à la porte du tabernacle, comme pour y dérober des secrets. A la messe, au chant mélancolique des *complies,* il fondait souvent en larmes ; en larmes il demandait la solution de ses questions abstraites ; la science était pour lui comme un céleste larcin ; car en Dieu, disait-il, est la source simple dont le torrent des idées aux vagues pressées n'offre qu'un témoignage.

Il fallait donc au départ non une vocation intellectuelle seulement, mais des épousailles mystiques avec la Vérité vivante, un esclavage d'amour grâce auquel, possesseur théorique de l'Être, le penseur en serait avant tout possédé, se conduirait intellectuellement, aussi bien que pratiquement, en être donné, et, rendu ainsi intime à Dieu, trouverait en ce Principe souverain un moyen d'intimité éclairée avec tout le reste.

A l'égard des autres penseurs, il en serait proportionnellement de même. Une sympathie universelle mettrait en sa possession la sagesse de tous, lui permettrait de pénétrer au cœur des idées adverses pour en extraire la substance saine sous la déviation de

---

13 *Somme théologique*, Il- Seconde Partie, q. 85, art. 1 et 2.

surface, ferait de lui le contemporain de tout le passé, le collaborateur du présent et par là le prophète de l'avenir.

Aussi bien, les deux cas distingués ainsi ne diffèrent-ils qu'en apparence. Dieu qui est source des choses est source aussi de la pensée où se reflètent les choses. L'univers est créé deux fois. N'attribué je pas au soleil l'image en miniature, dans le cristal, du ciel et de la terre ouvragée ? « Tout ce qui est vrai, dit par qui que ce soit, vient du Saint-Esprit », dira Thomas d'Aquin ; dans sa fidélité à l'Esprit, il trouvera donc une raison de s'adapter à l'esprit d'autrui, de penser en constante collaboration, d'être un coéquipier du travail commun et par là de devenir bénéficiaire de toutes les trouvailles, ayant participé d'esprit et de cœur à toutes les recherches.

Quand il s'agira de donner et non plus de recevoir, cette méthode de l'amour produira le zèle, le travail jusqu'à l'épuisement, l'obéissance aux indications que l'amour lui donne par ses supérieurs, représentants de Dieu, et par les requêtes qui lui viennent de toutes parts : signes providentiels, pense-t-il, tellement qu'en s'y prêtant il entendra satisfaire l'amour en sa double forme, vu que Dieu et le prochain, à ses yeux, ne font qu'un.

Un vrai grand homme a le droit, en un sens, d'être égoïste ; c'est de l'économie pour le genre humain ; mais d'ordinaire il ne l'est pas, si ce n'est dans la mesure qu'exige la prudence, en vue de la bonne administration de son trésor. Et quand il s'est donné tout entier, arbre et fruits, comment sa prodigalité aurait-elle des bornes ?

Ce n'est pas saint Thomas qui a organisé sa vie et décidé de son œuvre. Il a mené son enseignement et il a écrit presque tous ses ouvrages à la requête de ses supérieurs, à la demande de ses confrères ou à l'appel de ceux qui en attendaient le bénéfice. Il ne craint pas de se livrer ainsi au hasard ; exerçant son jugement sur des faits, il pense y rencontrer plus d'utilités qu'à se renfermer dans un cadre d'action réglé par une logique abstraite. Et puis le hasard n'est-il pas aussi un fils de Dieu ? Nos bonnes aspirations, c'est Dieu au dedans ; mais les événements, c'est Dieu au dehors. Thomas d'Aquin obéit à Dieu. Il est un serviteur. Donner le vrai et recevoir le vrai, le recevoir pour le donner, telle est sa mission et telle est sa passion unique.

D'après saint Augustin, la plus haute charité est celle de la

doctrine ; avec ce maître, Thomas d'Aquin affirmera à maintes reprises que rien ne prévaut sur le don de la lumière de vie. Il estime avec Platon que l'erreur, mensonge involontaire, est plus nuisible que l'homicide involontaire, et que l'erreur par négligence ou le refus du vrai, alors qu'on a charge, est donc un homicide aggravé.

Dans cette pensée, il s'attelle à des tâches si lourdes que prématurément il mourra à la peine. Il est un surmené du vrai. Son assiduité studieuse a une telle force d'élan qu'elle rejette, tel un volant à toute vitesse, tout élément parasite de sa vie. Il pense ; il pense ; il est l'homme qui pense sans repos, qui refuse les distractions les plus légitimes, qui s'écarte des relations et des amitiés banales où périrait quoi que ce soit de son labeur. Il célèbre la messe de bon matin, entend une messe d'actions de grâces qu'il sert souvent lui-même, et aussitôt se livre à son occupation permanente, à peine interrompue par la nuit.

Il faut le surveiller à table, car son travail l'y poursuit et il y perd le souci de lui-même. Quand on cherche à le récréer et qu'on l'oblige à sortir au jardin, il s'y prête en souriant ; mais à la première occasion, il s'éclipse et remonte dans sa cellule. Celle-ci doit être pour lui un lieu de délices, si l'Imitation a bien dit : « La cellule pratiquée devient douce ». Mais c'est surtout la « cellule intérieure » qui a son culte ; il emporte avec soi ce gîte secret ; il n'entend du monde que ses appels et ne parle que pour donner la réponse.

Il se hâte lentement, conscient peut-être du peu d'années qui lui sont accordées pour son œuvre, et plein de patience pourtant, parce que là où l'homme s'arrête par soumission à la Providence, c'est Dieu qui poursuit.

Bien que livré avant tout à la science, large de cœur autant que diligent, il n'abandonne jamais la prédication. Ne se doit-il pas à tous ? N'est-il pas Frère Prêcheur ? En chaire, il enseigne toujours, disais-je, et les sermons de lui qui nous restent le prouvent bien ; mais il ne faudrait pas croire à de la sécheresse, comme y pourraient inviter ces notes, où le squelette de l'idée est seul visible. Les manuscrits de Vincent Ferrier aussi sont secs, souvent ceux de Savonarole ; pourtant c'étaient des hommes de feu. A Naples, Thomas d'Aquin, au dire d'un magistrat témoin au procès de canonisation, devait s'interrompre pour laisser ses auditeurs pleurer. Il ne cherchait pourtant aucun effet ; son action était

calme, presque immobile ; il parlait les yeux au ciel, dans une sorte d'extase. On se le représente impressionnant comme Newman, uniquement par la sincérité profonde et l'accent pénétré du verbe.

*

*   *

Rapprochons-nous maintenant de la technique, pour voir comment Thomas d'Aquin applique ses principes de vie doctorale et marque son attitude.

Sa passion de la vérité et de la vérité seule, son adhésion de cœur au Dieu de vérité en toutes ses manifestations, dans les choses ou dans l'homme, concluent directement à une méthode synthétique, à un rassemblement de la lumière partout répandue, à une moisson d'étoiles.

La synthèse est la règle de tous les arts, mais combien plus de cette architectonique idéale, de cet art métaphysique dont le but est de figurer par des concepts l'équilibre universel ! Le programme de Thomas d'Aquin sera bien simple : tenir compte de tout. Les faux systèmes ne sont faux que pour avoir négligé quelque aspect du réel ; ils pèchent non au positif, mais par leur manque. Essayons donc de ne manquer en rien, et pour cela creusons tous les problèmes, explorons toutes les opinions, de manière à découvrir partout les points de convergence.

Tout se rejoint, dans le réel, parce que l'Etre est divin, et pour la même raison tout se rejoint dans les opinions d'une certaine manière. Le vrai relatif, approfondi, mène au vrai tout court, et tout est vrai relativement, de ce qui se dit dans la science. L'erreur toute pure ne pourrait pas se formuler,

surtout d'une formule géniale, et à plus forte raison ne ferait-elle pas de conquêtes. « Le faux est un certain vrai, dira notre docteur, comme le mal est un certain bien ». En traversant la couche des erreurs, on arrive à ce qui les provoque, à ce qui paraît les justifier, à ce qui fait leur force auprès des esprits, et c'est là du vrai. Ce vrai profond, atteint au moyen de maints sondages, découvert comme support commun de toutes les pensées, pourra servir à les concilier dans la mesure où elles sont conciliables, et à les juger, à les réfuter

pour le reste. Méthode toute positive, même en ce qu'elle a de critique ; méthode constructive, qui n'écarte, quand il est nécessaire, que pour créer.

Maintes conséquences particulières résulteront de là. Puisque la vérité est partout, dans le temps aussi bien que dans l'ambiance du penseur, Thomas d'Aquin voudra se plonger dans la tradition, non pour la juger de haut, comme certains, pour en prendre le contre-pied ou essayer de faire œuvre indépendante. Ce n'est pas lui qui voudrait, comme Kant, fonder « une science entièrement nouvelle, dont personne auparavant n'aurait eu seulement la pensée », et ce n'est pas lui qui prendrait la position de notre Descartes, qui « ne veut même pas savoir s'il y a eu des hommes avant lui ». Attitude impossible, à laquelle seul un embouteillage parfait de la pensée philosophique peut servir d'excuse. Il y a mieux à faire. Le vrai accompagne les générations, comme la lumière fait et restait constamment le tour du globe : un esprit amoureux du vrai doit donc être le contemporain de tous les âges, séculaire en arrière, surtout s'il peut nourrir l'ambition de l'être aussi en avant. On ne devient le maître du genre humain qu'à condition d'en avoir été d'abord le disciple. Le novateur le plus hardi est celui qui peut s'appuyer sur la sagesse de tous.

Thomas d'Aquin a le sentiment de ne pouvoir se passer de personne, précisément parce qu'il doit faire œuvre propre, de même que, constructeur d'un monument qu'il voudrait sans faille, il doit chercher sa matière partout.

Les génies surtout auront son audience, parce que ce sont eux qui ont le plus capté de la vérité diffuse ; entre eux s'étend comme un réseau lumineux où le chercheur se prend, passionné de ce va-et-vient qui fait passer les mêmes notions par tant de centres transformateurs ou en crée de nouvelles. Thomas ne sera point partial. Il s'attachera principalement aux Pères de l'Église, et pour avoir vénéré ces anciens docteurs, dira Léon XIII, il héritera de l'intelligence de tous ; mais il fera confiance à bien d'autres, et il se gardera de se renfermer dans le cercle des philosophes ; il se tient au contaé1 des historiens, des juristes, des médecins, des orateurs, des poètes, des grammairiens, des géographes de l'antiquité ; il cite Ovide, Horace, César, Cicéron, Sénèque, Térence, Salluste, Tite-Live, Strabon, Valère Maxime, Galien, Hippocrate, etc. Les Arabes

et les Juifs lui sont familiers comme les Romains et les Grecs dont les ouvrages sont alors connus, et les théologiens ses prédécesseurs sont de sa part l'objet d'une étude ardente. Albert le Grand, à l'érudition immense, lui représente le tout, et l'on pense bien qu'il ne néglige pas d'épuiser cette source. D'ailleurs, ce qu'il attend de tout ce passé, ce n'en pas une dispense d'effort, c'est la préparation de sa matière. Il ne s'adresse à autrui qu'en vue de se découvrir lui-même et de se placer, grâce à de multiples concours, à de multiples contrôles, mieux et plus sûrement en face du vrai. A la tradition, mère des intelligences, ce qu'il demande ce n'est pas sa substance même, c'est son lait.

Les textes où saint Thomas a exposé sa pensée à ce sujet sont nombreux et ont été souvent cités ; en voici deux empruntés à son travail sur la Métaphysique (Livre II, leçon i, et Livre III, leçon i) : « Les penseurs s'aident l'un l'autre d'une double manière : directement, car chacun de ceux qui précèdent trouve quelque chose de la vérité, et en assemblant ces richesses, les suivants peuvent arriver à de grandes connaissances ; indirectement, parce que ceux qui ont erré donnent occasion à qui discute soigneusement leurs dires de faire apparaître plus clairement le vrai. » - « De même que dans les jugements on ne peut porter une juste sentence sans écouter les raisons des deux parties, ainsi l'homme qui étudie la philosophie juge mieux s'il observe le choc des idées comme celui d'adversaires dans le doute. »

Saint Thomas pousse à tel point cet esprit d'utilisation qu'on pourrait le prendre en faute, si l'on oubliait son exclusive préoccupation doctrinale. Comme historien des idées, il n'est pas toujours sûr ; ce qu'a pensé effectivement tel ou tel l'intéresse peu ; ce qui l'inquiète, c'et la vérité, et s'il croit la découvrir dans un texte tel qu'il le comprend, lui, ou tel qu'à son avis il conviendrait de l'entendre, il s'en empare sans trop s'occuper de savoir si tel en fut le sens exact dans la pensée de son auteur. D'autres fois, il s'attache aux intentions présupposées de l'auteur plutôt qu'à son texte même, et il commente en conséquence. Tout ce jeu n'en pas d'un critique exact ; mais c'est le fait d'un chercheur de vérité et d'un éducateur des esprits dans la vérité.

On doit concevoir d'après cela que saint Thomas était un zélateur ardent des études profanes. Ce n'était pas, de son temps, un esprit très répandu. Beaucoup de théologiens jugeaient inutile et dangereuse la fréquentation des disciplines non théologiques ; la

Bible, les Pères et les docteurs approuvés leur suffisaient ; l'étude de la nature ou des sciences humaines florissantes dans l'antiquité leur paraissait une mondanité à exclure.

Saint Thomas en juge tout autrement ; il et un humaniste au grand sens du mot ; il n'admet pas que la contemplation active des œuvres de Dieu et l'étude de leurs interprètes puissent nuire à la science de Dieu, science qui pour une part en procède et pour l'autre s'y joint comme une illustration et une force. L'univers est un effet de l'art divin : comment nous éloignerait-il du divin Artiste ? Il nous commente sa parole ; il nous jette en admiration devant sa sagesse et en extase d'amour pour sa bonté.

Craindrait-on pour l'homme ainsi cultivé les tentations de l'orgueil ? Il y en a ; toute science en comporte ; mais faudrait-il, pour être humble, ne rien savoir ? La supériorité de l'esprit est un moyen de sanctification, dès qu'on l'a empêchée d'être un obstacle. Plus on est grand parmi les hommes, plus on a besoin de s'abaisser au dedans pour retrouver la voie des simples, des petits, des enfants, qui seuls entrent dans le Royaume des cieux ; mais, cette voie retrouvée, l'orgueil vaincu, la supériorité est une force, comme un puissant éclairage quand le véhicule est dans le bon chemin.

On mènera donc les études profanes dans un esprit non profane ; on fréquentera la nature à cause du divin ; le théologien fera alterner dans son travail l'esprit du philosophe et l'esprit du naturaliste avec l'esprit théologique proprement dit ; la mer sera vue du rivage et le rivage vu de la mer. Thomas d'Aquin parlera de Dieu à propos de tout, mais aussi de tout à propos de Dieu, cherchant la science totale, sphérique, avec son centre irradiant en tous sens. Esprit synthétique, toujours, comprenant, avec le divin, « toutes les idées humaines, synthétisées en bas par le bon sens et en haut par l'orthodoxie[14] ».Ce même esprit et ce même amour exclusif du vrai, partout où il se trouve, produit d'autres effets. L'extrême pondération de saint Thomas en est une marque insigne. Aucun grossissement chez lui, aucune partialité en faveur d'une idée au détriment d'autres idées moins neuves ou moins brillantes. Les fabricants de systèmes font un sort à quelques notions et, au profit de celles-ci, négligent ou contraignent toutes les autres ; mais le vrai s'accommode mal de pareils coups de force. Toute partialité est hostile à la vérité. Il s'agit de tout peser dans une balance

[14] Joseph Serre. *Au large !* p. 70

sévère, de ne sacrifier rien, de laisser chaque question dans son ordre, chaque idée à son plan, chaque trait dans sa proportion juste. Quiconque aime le vrai pour lui-même le recherche là où il est et lui laisse partout son droit.

« Toute réalité est vénérable par elle-même », écrit Nietzsche ; saint Thomas eût signé de tout son cœur cette maxime. En chaque point du cosmos divin, il sait voir le tout : dès lors, pourquoi grossir ? Tout est de même prix, au titre de vérité et d'être. L'homme qui exagère est celui qui ne voit pas les liaisons et sacrifie aux parties les ensembles. On ne dépasse le but que pour n'avoir pas su l'atteindre et pour avoir négligé de se dire : ce que maintenant j'exalte tout à l'heure me gênera. Pour éclairer un point de philosophie, saint Thomas trouve quelque chose de mieux que de l'enfler aux dépens des autres : il le situe par rapport à eux ; il ordonne toute la science autour de ce point, qui trouve alors sa signification exacte et fait figure, sans cesser d'être lui-même, de centre universel. Abordant le réel par l'un quelconque de ses éléments, sa philosophie et là tout entière. On est surpris, à propos de thèmes insignifiants, de le voir mettre en avant les plus hauts principes. Comme le vautour décrit ses grands cercles et tombe sur le mulot blotti au coin d'une motte, notre penseur part d'un univers pour arriver à un rien, sachant qu'un rien et un tout c'est la même chose, dans la « sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part ». Celui qui voit ainsi son objet de pensée n'a pas besoin de s'empresser ici ou là, il a besoin seulement - seulement l - d'une attention universelle.

L'instrument technique de saint Thomas pour réaliser cette subordination d'éléments qu'exige l'esprit synthétique, c'est la division, combinée avec d exactes définitions: moyen par excellence de situer les parties d'un tout et de régler, en fonction des détails, les grandes évolutions d'ensemble. « Il sera comme un dieu pour moi, disait Platon, celui qui sait diviser et définir » : à ce prix, notre auteur mérite déjà suffisamment l'épithète de *divin* (Divus Thomas) que lui a conférée l'École.

Saint Thomas est un ennemi de la confusion ; il estime que l'office du sage et avant tout d'établir l'ordre. Si Leibniz a pu lui attribuer un art tout particulier pour éclaircir les questions confuses, c'est parce qu'il sait classer, ordonner, recomposer pour l'esprit ce qu'il a patiemment divisé. Il ne raffine point ; quand il n'y a pas assez de simplicité dans les choses, il y en met ; toutefois, ce n'en point par

escamotage, c'est par synthèse. Ses formules ramassées sont des schèmes d'ingénieur, ou un autre ingénieur - ou lui-même une autre fois - saura trouver de quoi rétablir l'organisme complexe.

Au surplus, voulant tout ménager de ce qui est, saint Thomas obéit à la règle pascalienne de penser toujours, à propos d'une vérité, à la vérité contraire. Il sait que tous les contraires ont leur droit, chacun à sa juste place, parfois à la même place sous divers rapports, et dans ses développements tranquilles, ce droit partiel ou provisoire est toujours concédé. Comme celui de son maître Aristote, son esprit procède par oscillations ascendantes du pour au contre, du contre au pour, et s'établit au-dessus de leur querelle. Il est un familier de la contradiction, afin d'être un sûr chevalier de l'affirmation. Dans la pénombre de sa pensée, les idées sont en lutte, et ce qui vient à la lumière a tout le droit du vrai. Enfin, la marque par excellence de l'esprit de vérité et de synthèse, chez saint Thomas, c'est sa façon d'agir avec ses adversaires. A-t-il vraiment des adversaires ? A peine de-ci, de-là s'en aperçoit-on ; il paraîtrait n'avoir que des collaborateurs. « Éprouvez tout, avait dit saint Paul, et ce qui est bon, retenez-le ». Mais pour retenir ce qui est bon, il faut le reconnaître, et nous savons qu'à cet effet, la sympathie est nécessaire. Saint Thomas aime la vérité des autres, parce que, dit-il, « la vérité ne change pas avec la diversité des personnes, et qui que ce soit qui la soutienne, celui-là est invincible. » Il n'approchera donc pas de l'adversaire dans un aigre esprit de réfutation, mais de jugement équitable et de partage. Que dit-on de vrai ? je le recueille ; que dit-on de faux ? je l'écarte et je dis pourquoi.

Un détail d'attitude marque cet esprit. Quand il approuve une opinion, saint Thomas aime en citer l'auteur ; quand il blâme, il préfère dire *« quidam »*. Il y a là une sorte d'excuse. L'erreur n'est jamais qu'un « manque de tout voir » ainsi que dit Pascal ; on s'en défend non en sabrant ceci ou cela, mais en enveloppant d'un réseau de lumière sans défaut l'objet à connaître. Il n'est pas nécessaire alors de clouer au pilori les auteurs d'idées à rectifier ; mieux vaut les louer de ce qui leur reste de bon, et surtout s'en servir.

Saint Thomas a trop de vertu pour voir dans l'homme qui erre uniquement l'homme d'erreur, ou le méchant. On s'accorde bien à soi-même le bénéfice contraire ! Il est en relations assez étroites avec la vérité pour rendre justice à tout le monde, et cette noble indépendance a sa contrepartie en ceci que prenant la vérité

partout, il ne se croit obligé de prendre l'erreur nulle part, fût-elle signée des plus grands noms, et des plus chers, comme Aristote, Augustin, ou son maître Albert. Il est contraint de croire ce que l'ennemi lui annonce, il est forcé de ne pas croire ce que l'ami lui assure, suivant que le vrai lui paraît briller ici ou là, dans la paille ou le grenier d'abondance.

Qu'il eût aimé ce que dit Kant dans les nobles lignes suivantes : « C'est dans une certaine mesure défendre l'honneur de la raison humaine, que de la réconcilier avec elle-même dans les diverses personnes des penseurs pénétrants, que de dégager, alors même que précisément ils se contredisent, la vérité qui n'échappe jamais complètement à la profondeur de tels hommes[15]. » Oh ! oui, Thomas d'Aquin en est convaincu, entre toutes les puissantes façons de penser, il existe un rapport secret ; des points de jonction se révèlent dans les profondeurs. Sous les bâtisses artificielles, la terre court, la bonne terre commune comme au-dessus s'étend le ciel. Ce qui fascine l'auteur pénétrant d'une doctrine erronée en elle-même, ce ne peut être que la part de vérité profonde qu'elle contient. Et les génies qui, à la vérité, s'opposent et se réfutent, n'en sont pas moins, à l'égard des choses fondamentales, plus proches qu'on ne croit. Ils se réfutent, ils s'opposent au nom de principes communs que l'antagonisme arbitré permet d'approfondir, comme la mine et la contre-mine creusent le sol.

Pour cela, le véritable philosophe, et à plus forte raison le philosophe saint, ne se place pas, pour étudier, *en face* de ses adversaires, mais à *côté* d'eux, pour faire, avec la collaboration de leurs vérités et même de leurs erreurs une fois dépistées, la route mystérieuse ; sa position est en quelque sorte par delà le vrai et le faux qui l'un et l'autre l'éclairent, et il y éprouve les joies de la recherche plus que l'impatience des contradictions, car l'esprit dépouillé est toujours serein, ce ne sont que les caractères qui se heurtent.

Son sentiment du mystère fait que saint Thomas est d'autant plus modeste, en face des divergences d'esprits, qu'il s'agit de questions plus fondamentales. Si quelque chose est tel en philosophie, c'est bien la valeur du principe de contradiction. Or, dans son opuscule sur l'éternité du monde, trouvant en face de lui

---

15 E. Kant, *Gedanken von der svahren Schâtiung der le - bendigen Kriifte, 1747, 1, p. 145*

des penseurs qui contestent la valeur absolue de ce principe, puisqu'ils accordent à Dieu le pouvoir de le violer, il s'exprime à leur égard avec une réserve respectueuse et se contente de dire que telle n'en pas sa pensée. Tout le monde sait bien qu'à l'égard de telles questions notre esprit vacille ; le plus profond est ici le plus près de trembler. Dans la « forêt obscure » de l'univers intellectuel qui de toutes parts nous déborde, les génies se parlent comme des enfants perdus dans la nuit.

Au cours de la doctrine, bien que toujours simple et impersonnel, saint Thomas a coutume d'affirmer avec vigueur ; mais qui le pratique a tôt fait de voir à quel point il a utilisé toutes opinions, même les plus opposées à la sienne. Ouvrier d'une synthèse qu'il eût voulue pleinement compréhensive, il ne pouvait ignorer qu'un tel organisme intellectuel doit être capable de se nourrir au moyen de tous les autres. J'ajoute qu'il le doit ; car si nulle grande doctrine n'est dépourvue de précieuses vérités, ces vérités, à elle incorporées, lui appartiennent en propre à certains égards, et à cet égard c'est en elle seulement qu'on les trouve.

Saint Thomas semble se jouer au milieu des pensées adverses ; il se glisse paisiblement entre leurs trappes ; sachant se défendre, il tire plus de services d'un génie égaré que d'un petit esprit juste et droit. Il est là proche des sources, il y puise ; que lui importe qu'on y jette çà et là du venin ?

Et puis, il y a le bénéfice de la stimulation, de l'avertissement, de l'invitation à se fortifier sur les points où l'on voit que d'autres flanchent. On gagne toujours, au contact de ceux qui se trompent avec profondeur. Il faut chérir la contradiction, si elle multiplie ou achève nos pensées, si elle évente les traquenards, si elle aiguise notre précision dans l'expression du vrai. « Ce qui nous ressemble nous laisse en repos, dit Goethe ; mais ce qui nous est opposé, voilà ce qui nous rend féconds. » Quand on relit saint Thomas après avoir traversé les broussailles des opinions qu'exposent et discutent ses commentateurs, on s'aperçoit que ses brèves formules sont toutes construites comme des ponts destinés à passer entre des abîmes. Un mot changé inclinerait vers ceci, vers cela, qui menacerait d'erreur l'exposé ou réduirait sa capacité de lumière. Comment fût-il arrivé à cette plénitude, si son immense information ne lui avait fait voir constamment l'erreur proche, l'erreur de tel et de tel, à droite, à gauche, avec, entre les deux, un étroit passage ? « L'erreur vient de la ressemblance », dit Platon. Il

faut regarder profondément à l'erreur, crainte que nos vérités ne lui ressemblent et ne viennent ainsi à mériter plus ou moins son nom.

Saint Thomas redoute si peu l'adversaire qu'il se constitue lui-même son propre adversaire, par la facilité avec laquelle il manie les objections les plus formidables comme on jongle avec des poignards. Il ne redoute pour la vérité aucun voisinage ; sa confiance en elle est assez grande pour que nulle tentative d'ébranler ses bases ne lui donne le sentiment d'un danger. A l'égard des choses les plus sacrées, il présente l'objection et la thèse avec la même tranquillité et la même attention en apparence indifférente. La sérénité de sa raison et de sa foi ont quelque chose d'émouvant. Voyez-vous ce saint, qui ne craint pas de dresser des embûches à Dieu, de dire en faveur de l'athéisme ou de l'agnosticisme, des incroyances et des hérésies, des choses plus fortes que n'en a jamais dit l'impie en sa fureur ? Il ne redoute rien ; il est sûr que la vérité passera entre tous les pièges ; il sait que son Dieu sera vainqueur, et pour l'édifice du Seigneur qu'il construit, il charge Satan aussi bien que Gabriel de porter les pierres. Enfin, comme il accueille facilement la pensée des autres, il se détache facilement de la sienne. Il se rétracte volontiers et s'approfondit toujours. Il n'a pas écrit, comme saint Augustin, un ouvrage de *Rétractations,* et l'opuscule *de Concordantiis* qui se trouve parmi ses œuvres n'est pas de lui ; mais, à l'occasion, il ne manque pas de se reprendre ; il le fait simplement, sans chercher à s'expliquer et à se couvrir. Il n'en rien, lui ; la vérité qui lui est tard venue n'en est pas moins ancienne et toute neuve.

En bref, saint Thomas, tel un patriarche, est un philosophe qui « marche devant Dieu ». Il voit, il parle, il écrit avec une âme libre d'elle-même et enchaînée à la vérité qui et le bien des hommes. Il et l'acteur de son poème d'idées ; il est l'homme de son livre ; il est le saint de la sainteté qu'il décrit et le fidèle de la divinité qui remplit son œuvre. Sa méthode a été d'unir dans la recherche et le don de la vérité dont il avait charge la sagesse et l'amour.

CHAPITRE V

LE GÉNIE

Il faut marquer en quelques traits assemblés, bien que partout nous en devions faire état, le génie de saint Thomas d'Aquin et ses caractères. On aime, en face d'un paysage connu, à lever souvent les yeux vers le sommet, d'où semble vous venir la lumière.

L'intellectualité a sans doute moins d'attraits, pour l'imagination et la sensibilité des humains, que les actions d'éclat d'un ordre pratique. A ce titre, un Napoléon, un César, une Jeanne d'Arc règnent sur les esprits. Toutefois, à un certain degré, la pensée aussi et un haut fait ; le « roseau pensant » se reconnaît avec joie dans le génie sublime ; nos premiers titres de noblesse ne sont-ils pas là, et s'il et exact de dire avec Pascal que « toute la dignité de l'homme ne consiste que dans la pensée », quel contact peut nous anoblir davantage, par solidarité de nature et par fraternité admirative, que celui de l'Aquinate glorifié ?

Un Thomas d'Aquin n'est pas seulement digne de louange et propre à suggérer de la part d'esprits conquis une adhésion paisible ; il est prodigieux. La sûreté du coup d'œil jointe à sa pénétration et à son ampleur, n'a que rarement accumulé des ressources comparables, en vue de forcer l'énigme de l'univers et de célébrer son Auteur.

Les qualités de ce penseur sont d'un ordre qui leur permet d'affronter toute comparaison, même la plus écrasante. L'intelligence du Stagyrite n'était pas plus vaste ; celle de Platon n'était pas plus élevée ; celle de Socrate n'était pas plus sage ; celle de Leibniz, sauf dans la mathématique, et en tenant compte de la différence des temps, n'était pas plus riche ; celle de saint Augustin n'était pas plus ailée, en dépit d'allures diverses. Disons que l'évêque d'Hippone avait les ailes de l'aigle, et saint Thomas celles du lion de Saint-Marc, qui font bondir d'un bondissement lourd,

dont la retombée broie l'obstacle, mais qui n'ignorent pas non plus les nuées de lumière.

Thomas d'Aquin n'est presque plus un penseur ; c'est la pensée qui s'exerce d'elle-même, sans effort apparent, sans ce *ahan* que tant de grands écrivains font entendre. Avec lui, écrit le Père Gratry, « on sent qu'on a franchi plusieurs orbes et que la pensée ne pèse plus ».

C'est que par l'élévation naturelle et acquise de ses conceptions, il se trouve et on le voit au niveau de toute recherche. Pour atteindre les hauteurs de l'intelligence, il n'a pas besoin de monter. C'est nous, qui devons monter vers lui ; mais son accueil est tel qu'on a sa récompense ; il luit : on éprouve le jour. Son front est vraiment un lieu de lumière pour les hommes.

Nous dirons l'opinion de ses contemporains, celle de la postérité, que d'ailleurs personne n'ignore ; mais déjà ses chroniqueurs familiers nous donnent quelques détails remarquables. Sa faculté de concentration était extrême ; nous savons qu'il s'en servait comme d'anesthésique pour supporter de douloureuses interventions. Il composait mentalement de longs traités et les dictait tout d'une pièce. Il était capable, comme César, de dicter à trois ou quatre scribes à la fois et sur des matières diverses, toujours fort difficiles. Il lui arrivait de dicter en dormant, d'un sommeil spécial sans doute, sorte de dédoublement qui l'arrachait à la vie des sens et ne laissait agir que l'esprit. Sa mémoire, « où rien ne périssait », mettait à sa disposition tous les éléments qu'il avait recueillis au cours de sa formation studieuse, et sa perpétuelle application, son calme imprégné d'humilité, animé de zèle, lui permettaient de poursuivre ensemble une foule de travaux, tout en se mêlant aux travaux d'autrui et aux disputes.

Pour nous, qui regardons surtout à l'œuvre, cet aspect biographique du génie n'a qu'un intérêt de curiosité sympathique ; ce qui importe, c'est l'emploi de cette force, et d'abord le caractère spirituel qu'elle affecte. A cet égard, ce qui frappe aussitôt le juge compétent et droit, c'est l'air de santé, si je puis dire, la simplicité de démarche, la droiture, l'objectivité de cette intelligence pourtant hors mesure. Un de ses anciens disciples observe justement qu'il est à la fois un *docteur commun* et un docteur exceptionnel, en ce que, trouvant le vrai comme nul ne l'avait fait avant lui, il ne le cherche que dans les voies communes.

Que d'idées philosophiques ne sont célèbres que par leur pétulance, par leur fidélité à un tempérament débordant et leur infidélité aux choses ! Ce que Nietzsche appelle la « vision pure », dégagée de toute contingence et de tout caractère, à la manière du pur esprit, n'est pas un phénomène fréquent. On le rencontre ici. Notre auteur a l'instinct de la vérité comme la bête des bois celui de la plante utile, et l'on ne craint pas à sa suite d'être mystifié.

Sa démarche est toujours très simple. L'ordre de ses questions et la manière dont il les traite n'ont rien d'arbitraire, d'artificiel, d' « original » ; tout est pris du réel naïvement regardé, et l'on ne nous fait point lire la nature à travers une *grille* de concepts spécieux. Ce docteur du moyen âge a sans doute quelques-unes des crédulités et des puérilités de son temps ; mais son bon sens le défend le plus souvent du subtil, de l'absurde, du frelaté, de l'apocryphe, qui autour de lui foisonnent. On ne serait pas un grand être, si l'on ne portait le front un peu plus haut que ses contemporains. Thomas, comme Saül, « dépasse de la tête tout le peuple ».

Quand il traite un sujet ardu, il ne quitte pas pour cela le style du manuel, le plus difficile. Au lieu de poser à l'initié, il aime mieux initier les autres. Passeur, il ne se montre pas revenant de l'île mystérieuse, bien qu'il nous y mène. Son objectivité est parfaite. J'en ai dit les racines morales ; mais il y a ici, également, affaire de génie, et je crois bien qu'aucun philosophe n'a jamais dépassé sous ce rapport l'Aquinate. On aime la bonhomie de Socrate, la noblesse aristocratique de Platon, dont participe son disciple Aristote. Ce sont là d'exquises qualités d'hommes. Toutefois, n'est-il pas plus philosophique et plus utile aux esprits de se placer aussitôt au-dessus de l'homme, dans des régions de pure pensée ? Les belles manières n'ont rien à voir avec la vérité des choses. Un interprète du monde a besoin de clairvoyance et non de décorum. Pour être impersonnel ainsi, quelle éminente personnalité ne fallait-il pas ! C'est le plus grand, qui sait faire oublier sa taille ; c'est le plus noble et le meilleur qui ne pose plus la question de noblesse ou de distinction personnelle, parce qu'il a transporté plus haut le débat qu'il provoque dans les esprits.

Techniquement, l'objectivité de saint Thomas et son esprit positif lui suggèrent des thèses bien souvent compromises dans le monde philosophique. Il sait se défendre de l'idéalisme platonicien toujours régnant dans son entourage ; il restitue au monde de l'expérience sa ferme substantialité, la causalité réelle de ses

éléments, l'authenticité de ses échanges et de ses phases. Il défend l'autonomie de la pensée contre les illuminations des mystiques, l'expérience contre les innéistes et les aprioristes éblouis du divin. Il soutient contre une opposition acharnée l'unité de l'homme concret, âme et corps, ouvrant ainsi le chemin à la psychophysiologie moderne.

C'est à Aristote qu'il entend faire honneur de ces solutions, et elles procèdent en effet du péripatétisme ; mais Thomas les a développées largement; il en a d'abord compris la nécessité et la force, et il a saisi le lien qui les rattache à des vues objectives, par opposition à une idéalité aberrante. « Aristote, dit-il, n'a pas cherché la vérité de la même manière que ses prédécesseurs (Il songe surtout à Platon). Il est parti des choses sensibles et observables et s'est élevé de là aux choses séparées de la matière. Au contraire, ses devanciers ont prétendu appliquer après coup aux choses sensibles ce qu'ils avaient conçu de l'intelligible et de l'abstrait[16]. » C'est là proprement rêver ; or Thomas d'Aquin, non plus qu'Aristote, ne rêve jamais, même s'il dicte en dormant.

Quand un arbre ne s'enfonce pas puissamment dans la terre, ses branches embrassent peu de ciel voulant porter très haut la ramure de son système, notre génie estime qu'il doit se fonder au cœur du réel. Il raisonne le plus fortement qu'il peut, mais sur des bases fermes. Nulle dialectique en l'air, à la manière des sophistes ; il pense en face des choses et non au seul conta ct des pensées. Et il pense aussi en face de l'humanité pensante, gardant ses liens avec la tradition, afin de contrôler sa spéculation par le concert des intelligences. La science n'est après tout qu'une manière de vivre : elle tient donc à la vie, aux vivants ; l'en détacher, c'est la livrer aux chimères. Si pourtant il faut choisir dans ce qu'ils offrent, qu'on départage les temps et les hommes par une prudente discrimination, sans réaction violente ni coupure. « Son esprit, dit le Dr Willmann en parlant de Thomas d'Aquin, ressemble à un lac qui reçoit de tous côtés les eaux des torrents et qui laisse choir les impuretés qu'ils charrient, de manière à rétablir le clair et calme miroir dans lequel se dépose majestueusement le bleu du ciel[17]. » Le génie de saint Thomas est fait après cela d'un dosage parfait de modération et de hardiesse. Mieux vaut sans doute, pour le progrès

16 In III, *Métaphys.* lect. 1, circa finem
[17] Cité par Grabmann, op. cit. p. 43

de la pensée humaine, un génie un peu fou qu'un équilibre médiocre ; mais un génie pondéré, dont la hardiesse consiste à porter au sublime le plus vulgaire bon sens, telle est la merveille.

Bossuet parle de ces esprits excessifs « plus capables de pousser les choses à l'extrémité que de tenir le raisonnement sur le penchant, et plus propres à commettre ensemble les vérités qu'à les réduire en leur unité naturelle[18]. Saint Thomas certes n'est point tel ; mais s'il tient le raisonnement sur le penchant, ce n'est point par timidité d'esprit, c'est au contraire par une extrême hardiesse en tous sens. Ayant été au bout de tout, il se retrouve au centre, et ainsi prouve sa force.

En fait, étant donné l'état de son temps, ni sa prudence proverbiale, ni sa docilité, ni son humilité et sa piété n'ont pu l'empêcher d'être un révolutionnaire. Etrange révolutionnaire, dont tout le souci est de rétablir l'ordre ! Mais au fait, tel est bien le but de toute révolution ; la question est de savoir comment et dans quelle mesure on y arrive. Saint Thomas consent à être nouveau et en apparence subversif par amour et vue claire de la vérité. Il marche devant lui simplement, et sa libre démarche est plus audacieuse que l'audace, comme son humilité est plus haute que l'orgueil. Il va, il ne s'étonne pas. On s'égare autour de lui, n'ayant pas su rencontrer le point où le vrai s'accorde avec lui-même : il parlera donc un nouveau langage. Mais être nouveau en ce sens-là, c'est être éternel.

Il faut bien le répéter, quoique le fait soit connu comme le nom de saint Thomas lui-même, le plus frappant parmi les caractères généraux de ce génie, c'est sa puissance de synthèse. Il avait cette faculté royale de se placer aussitôt au cœur des choses et d'en apercevoir tout le rayonnement. Il centrait, il reliait, il débrouillait : c'était son aptitude maîtresse. Il faisait jaillir partout la clarté.

Un principe est un germe d'expansion : nul mieux que lui n'en sut ménager le foisonnement et en épanouir ainsi la richesse. S'il n'a pas découvert, au sens courant du mot, les principes directeurs de la science, il les a mis en œuvre, et l'inventeur des idées maîtresses n'est-il pas celui qui en saisit la maîtrise et leur fait jouer leur rôle magistral ? Capable de se mesurer avec une multitude de faits, d'idées, de textes, de documents sacrés et profanes, Thomas

---

18 Bossuet. *Oraison funèbre de* Cornet

en tire une construction simple, grande, sans emphase et sans porte-à-faux. Chez lui, tout l'univers vient décider de la moindre question pratique ; partout, sous les plus petites applications, la membrure du système se fait voir. Dans les figures de Michel-Ange, pourtant si fines de race et si élégantes, le squelette est toujours sensible ; la symphonie beethovénienne a beau est filer le thème en de subtiles variations, le thème est toujours là ; dans le drame shakespearien ou la tragédie cornélienne, le trait vif, la réplique inattendue ou l'action soudaine ne font qu'amener en pleine lumière l'âme d'un personnage ou d'une situation : ainsi, chez saint Thomas les grands thèmes d'idées, la charpente osseuse du système, si je puis dire, son esprit général, son âme sont sous-jacents à tout développement et à toute conclusion partielle. Tout découle des principes premiers. Et rien n'est donc un expédient. On ne nous ouvre pas les portes de lumière avec les clefs d'occasion que de petits inventeurs nous fabriquent. Rien de plus frappant que ce sens de l'unité, que cette vue des attaches universelles de chaque notion et de chaque être, en tout écrit de notre Docteur. C'est la rotation du ciel qui fait marcher sa montre, et aux étoiles, à toute minute, il demande l'heure qu'il est.

« La philosophie, écrit Novalis, est le mal du pays, le désir d'être partout chez soi[19]. » Ce *partout,* cette présence de l'esprit dans tout l'univers est le rêve de l'Aquinate ; à nul moment il n'y renonce. Il a trouvé la science comme un tas de limaille ; il en a fait un système solaire, traçant les trajectoires et réglant le décours.

Il ne mélange rien ; il unit tout. Pour le grand et le petit il a des poids et des mesures probes. Il a la puissance de relier d'après leur propre loi les faits détachés. Dans chaque valeur particulière, il voit un cas de l'absolu et dans l'absolu une anticipation de valeurs particulières. Remonter jusqu'à l'origine de chaque fait dans la structure du monde, dans la pensée de Dieu, est son ambition. Il fait pressentir, comme le dit Amiel des grandes intelligences, « l'Esprit sphérique qui voit tout, sait tout, enveloppe tout[20]. » Aussi sa *Somme* est-elle comme un palais de lumière sans frontière visible, une maison d'anges, que le *douleur angélique* a bâtie.

Il est à vrai dire plus d'un piège où pourrait tomber ce philosophe d'esprit synthétique. Certains penseurs construisent

---

[19] Novalis. *Nouveaux Fragments,* Stock, éd

[20] Amiel. *Journal intime,* 31 mai 1880

leur univers avec des concepts abstraits, de valeur purement logique, et ils substituent ainsi à la nature vivante une sorte d'automate, articulé avec du fluide pensant. A l'autre extrémité est le poète, qui rend tout vivant, mais indistinct et sans ordre. Entre les deux, à la surface des faits, est l'éclectique, qui combine avec talent, mais sans communiquer avec le génie de la nature qui unifie les tendances complémentaires. Le philosophe complet réunit tout par les profondeurs. Ainsi Thomas d'Aquin ne cherche pas à concilier comme du dehors des faits, des doctrines, des tendances et des hommes. Il y a « une façon rigoureuse de rester à la surface des chose[21] », ce n'est point sa façon. Il va droit à la vérité, qui concilie tout, à la réalité, à l'Être, où tout le divin, tout l'humain, et dans l'humain toute vérité partielle, toute tendance légitime, tout milieu et toute époque trouve son droit.

Entre le réel concret et ses *principes,* que recherche le philosophe, Thomas habite une zone moyenne où s'établissent leurs rapports, et il leur applique alternativement sa maïeutique, tirant le fait du principe quand il possède le principe, tirant le principe du fait quand il part du fait. Cela n'est pas « peser le réel avec des balances d'ombre », comme le prétendent certains. On peut excéder parfois dans le sens de l'abstrait, et nous ferons à cet égard, en ce qui concerne saint Thomas, les concessions nécessaires ; mais on ne perd pas de vue l'objet parce que l'abstrait le mesure. Du reste, l'abstrait est du réel aussi, fondé qu'il est en la nature de l'intelligence qui a prise sur l'être. Le mètre-étalon de platine vient du sol ; s'il est juste, et si sa température est fixe, la mesure vaut.

Ajoutez que ce penseur athlétique est habile dans le menu, comme souvent les colosses, et l'ampleur de ses synthèses ne fait nul tort aux fines analyses par lesquelles il les prépare. Nous avons loué son art de la division : il la pousse aussi loin qu'il faut pour que la mécanique générale ait tous ses organes. Au delà, il s'agirait de vaine subtilité, et saint Thomas n'est pas subtil en ce sens-là ; il ne cherche pas à étonner le regard par des préparations microscopiques ; il aime mieux le satisfaire en une claire vision et par ce fait qu'autour de l'élément minuscule s'étend, comme une auréole, tout un vaste horizon de pensée.

[21] Abel Bonnard. *Saint François d'Assise*, p. 106

Distinguons, pour finir, et en vue de préciser un peu mieux, le génie métaphysique de saint Thomas, son génie moral et son génie mystique. Un de nos professeurs s'est permis de dire qu'en métaphysique saint Thomas est « superficiel ». Ce n'était pas l'avis de Leibniz. Un tel propos ne saurait prouver que deux choses, ou une information tout à fait nulle à l'égard de son sujet, ou une rare incompétence de jugement. Ce qui peut tromper le juge... superficiel, c'est que saint Thomas, en raison même de la profondeur et de l'étendue de sa pensée, en raison de sa charité intellectuelle et de ses préoccupations pédagogiques, est incliné souvent à des imprécisions volontaires, à de précautionneuses formules chargées de sens pour l'initié, faciles à l'ignorant et limpides pour tous. Savante façon d'éviter une explication inopportune, de ménager une vérité complémentaire, d'écarter par une nuance indécise une difficulté qu'on ne veut pas soulever. Ceux qui savent ont constamment de ces surprises en lisant le texte thomiste, et bien loin qu'elles les scandalisent, elles les plongent dans l'admiration, comme les silences d'une magique symphonie.

A l'ordinaire, ceux qui n'apprécient point la métaphysique thomiste sont ceux qui ne savent pas ce que c'est que la métaphysique, tout pénétrés qu'ils sont d'esprit physiciste ou d'esprit idéaliste, ces deux extrêmes qui, passant par dessus l'objet d'une métaphysique véritable, réduisent la philosophie première à une physique ou à une psychologie. Saint Thomas est certes très éloigné de ces deux positions-là. Il est un métaphysicien authentique, trouvant l'objet de cette science souveraine là où il est, dans l'être en sa plus haute généralité et dans ses attributs communs, cherchant au dérivé une explication non en lui-même et dans ses conditions à niveau, mais dans le sens de ses sources. On ne construit pas le monde de l'expérience avec des éléments de l'expérience, pas plus que les maisons avec des maisons, répète-t-il avec Aristote. Toute métaphysique ne consiste-t-elle point à essayer d'atteindre, à travers le visible, au mystère latent ?

Grand est celui qui vit dans la sphère supérieure des choses, là où règnent les grandes lois, là où l'éternel pose les conditions du temps et l'infini celles de l'éphémère. L'existence même de ce monde transcendant est ignorée de la plupart, à moins que le sentiment religieux ne le leur révèle ; mais il n'en est pas moins partout supposé, et le grand être est celui qui le décèle et le dévoile. Le métaphysicien de génie, tel notre Docteur, est un produit de la

nature où la nature exprime ses plus hauts secrets, parle son plus haut langage ; c'est un fils du ciel où le ciel se reflète quelque peu, pour inviter les hommes à regarder vers lui.

Il faut dire que, théologien, saint Thomas a établi sa métaphysique en grande partie à propos des mystères de Dieu ; mais il n'en a pas moins constitué cette science tout entière et prouvé là ses merveilleuses facultés de réflexion. L'occasion en était bonne, puisque Dieu, l'Être même subsistant, coïncide en quelque façon avec l'objet de la métaphysique, comme le soleil coïncide avec l'image réelle qu'étudie l'astronome au foyer de son télescope. Aussi Thomas d'Aquin emploie-t-il toute sa force à scruter, en philosophe, le mystère de Dieu, à explorer, autant qu'il se peut, l'intimité divine elle-même, jusqu'à la Trinité, ce mystère des mystères, qu'il circonscrit et calcule du dehors, comme un génial algébriste aligne des formules précises touchant des réalités inconnues. Dieu ne se pénètre pas ; mais on peut faire des cercles autour de l'abîme ; on peut illuminer ses bords, et la pénombre qui s'y étend pacifie cette nuit pour la craintive intelligence.

A l'égard du créé, Thomas cherche à exprimer le mécanisme intérieur de l'être avant sa descente dans le *phénomène,* et les conditions de cette descente, et ce que c'est que le *phénomène,* forme d'être aussi, vu que l'apparence est une réalité à sa manière et a besoin d'explication comme le reste. Aucun ésotérisme d'ailleurs ; sa montre est à boîtier transparent et elle donne l'heure exacte ; son miroir ne reflète que la plus claire essence des réalités qui le frappent ; il absorbe ce qui ne luit pas.

Génie métaphysique supérieur, Thomas d'Aquin est aussi et peut-être davantage encore un génie moral. Sa sainteté l'y porte de soi, vu qu'une éminente charité invite le penseur à circuler parmi les hommes comme Raphaël avec le jeune Tobie, enseignant les remèdes et apprenant à dompter les monstres. C'est pour servir qu'il comprend, et sa compréhension demeure pénétrée de cette inquiétude fraternelle. La scolastique, si l'on en croit ses détracteurs, a pu racornir des cerveaux et dessécher des cœurs ; mais si cela est, on doit dire d'elle, comme Auguste Comte du positivisme, qu'elle ne produit cet effet que sur ses « organes vulgaires » ; son grand maître en est loin.

La tendance, il est vrai, n'est pas tout. Mais l'aptitude morale ne peut manquer à celui qui brille d'abord par le jugement, par l'art

des discriminations et des nuances précises, par le sens droit. On appelait Thomas d'Aquin, dans son entourage, le « très prudent », et la prudence joue dans la constitution de la morale, comme dans sa mise en pratique, le rôle essentiel. Du reste, c'est une erreur grossière, bien qu'assez répandue, de croire que la faculté de l'abstrait et le sens pratique s'opposent et tirent en sens contraire. Cela peut être vrai aux niveaux bas, par manque d'ampleur pour envisager deux domaines connexes ; mais un génie a tôt fait de voir les extensions du métaphysique dans le moral, du fondement nécessaire et éternel dans notre vie contingente. « La théorie incomplète écarte la pratique, écrit Novalis ; la théorie complète la ramène[22]. » S'il est vrai de dire avec Goethe que « chaque philosophie n'est autre chose qu'une forme différente de la vie », que serait un grand philosophe mauvais législateur de la vie ? Ce serait une sorte de monstre. La puissance du vol et la force de l'étreinte concluent ici et là. C'est parce que le condor peut voler très haut qu'il soulève un mouton dans la plaine.

La morale de saint Thomas a toutes les qualités de sa métaphysique ; les lignes générales en sont extrêmement arrêtées, et la richesse du détail est proprement éblouissante. Si l'on en doute, qu'on lise, dans la *Première Seconde Partie,* ce qui concerne les passions, et dans la *Seconde* ce qu'on appelle les « petites vertus », où le fil devient ténu et fort comme une chanterelle de viole.

Le génie moral de saint Thomas est extrêmement souple, afin de rester fidèle à la vie, sinueuse dans ses détours extérieurs, fuyante dans son intimité où le moral proprement dit s'élabore. Une géométrie morale est nécessairement infidèle ; c'est un « cubisme » où les formes vivantes ne se reconnaissent point. Aussi Thomas est-il bien éloigné de l'esprit de certains casuistes. Des *cas* réellement concrets qu'on puisse résoudre dans l'abstrait, d'avance, hors du sujet qui les vit et les constitue pour sa part, cela lui paraît une contradiction. Impossible, dit-il, de rejoindre l'individuel avec un assemblage de notions ; or tout cas moral est individuel essentiellement, et donc « ineffable ». Cela ne plaide pas contre des solutions décidées en matière morale ; mais la science doit savoir s'arrêter à point, et convenir qu'au delà d'elle est un double domaine qu'elle n'enserre pas : le *fait* et la *conscience.*

Saint Thomas possède ce génie de la mesure, en même temps

[22] Novalis. *Fragments*, Stock, éd.

que celui de l'affirmation décisive. Il est grec par le sens des justes bornes et romain par le respect du droit. Si l'on étudie son traité de la justice et des lois ou son traité de *l'Éducation des Princes,* on aura en face de soi un politique, un législateur, un conseiller des autorités sociales prouvant que le moraliste, en lui, est complet. Car en dépit d'aberrations aujourd'hui courantes, la politique, loin d'être une « physique » indépendante des fins supérieures qui dirigent la vie humaine, n'est que l'élargissement et l'application aux faits collectifs des visées humaines individuelles et des principes moraux qui en sont la loi.

Enfin, Thomas d'Aquin est un génie mystique, parce que le mystique est au métaphysique et au moral, dans le sens des hauteurs, ce que le métaphysique et le moral sont, dans le sens de la vie terrestre, au droit, à la sociologie et à la politique. Il est le scribe du divin en nous, comme celui de la pensée abstraite, comme celui de la nature. Mieux que Platon au dire d'Emerson, il peut être appelé « l'Euclide de la sainteté », et c'est-à-dire qu'il a formulé supérieurement, autant qu'on le peut faire, ce qui est de soi informulable, comme le mystère, mais se prête à des tracés de frontières, à des analogies, à des énoncés de préparations, à des lois. Il expose avec une pleine clarté ce que les mystiques les plus réputés ont quelquefois noyé dans des flots d'images. Il a beau parler d'extases et de tendresses, il ne roucoule jamais ; toujours il pense.

Et cependant, il est, lui aussi, outre un théoricien de ces faits intérieurs, un possédant de leurs plus précieuses richesses ; il est un extatique ; mais son extase est une extase contrôlée ; au réveil il vous en donnera la formule dans les limites que j'ai dites ; le jour où il ne le pourra plus, débordé par le flot décidément trop large et trop fort, il dira : « Voici la fin de mon travail, *venit finis scripturae meae ».*

Chose étonnante, plus saint Thomas s'élève dans ce domaine du surnaturel, plus il donne, comme Dante au dire de Barrès, une impression de nature. C'est qu'il s'efforce alors de souligner les analogies, d'appuyer sur la proportionnalité des rapports. Mais il s'exprime toujours en langage précis ; ses procédés sont toujours rigoureux et ses preuves rationnelles, quelle que soit la source, scripturaire ou intime, à laquelle puise son inspiration.

Sa sainteté, disions-nous, semble sise tout entière dans l'intelligence, et à l'intelligence il ramène ce que vivent

ineffablement les plus nobles cœurs. La vie intense de l'âme, son mystère, ses rapports secrets avec le divin, auxquels il participe, tournent chez lui en concepts et n'apparaissent dans ses œuvres que sous une forme géométrique, comme cristalline. Que nous sommes loin du langage d'une Thérèse d'Avila, d'un Ruysbrœk ou d'un Jean de la Croix ! C'est que Thomas d'Aquin a une vocation exclusive et universellement contraignante ; à sa mission doctorale tout est subordonné, sans aucune déperdition en faveur de fins étrangères. Tout absolument a passé là. Le cœur et l'imagination, en lui, se sont faits intelligence par une orientation impérieuse de toutes leurs énergies. C'était son ascétisme à lui, c'était le moyen de son culte, la forme de sa sainteté, son oblation, son adoration, au besoin son holocauste. « Le héros, dit Emerson, est celui qui est immuablement concentré. » Saint Thomas s'est concentré ainsi, et il n'en est pas moins, il en est d'autant mieux un génie complet, un sage à la fois au sens philosophique, pratique et mystique de ce mot qui en quatre lettres dit tout.

CHAPITRE VI

LA DOCTRINE

Pour voir à l'œuvre le génie de saint Thomas dans la constitution de sa doctrine, il faudrait analyser les nombreux ouvrages ou cette doctrine se trouve consignée ; il faudrait tout au moins présenter un aperçu détaillé de ses thèses et en éprouver le poids. On n'attend pas de nous, ici, un pareil travail ; nous l'avons entrepris ailleurs, à l'usage des gens qu'anime un peu profondément le zèle de la science[23]. N'offrant ici du monument qu'une vue à vol d'oiseau, nous devons pourtant nous demander si ce monument est en vérité une création originale et personnelle à son auteur, après que nous avons concédé tant d'emprunts et fait de l'impersonnalité du génie de saint Thomas sa suprême louange.

Pierre Duhem, un moment du moins, n'a cru voir dans le système de saint Thomas qu'une « marqueterie » ; non une synthèse, dit-il, mais « un désir de synthèse ». Pierre Duhem fut un vrai savant et un grand érudit ; ce qu'il dit là n'en est pas moins un propos d'ignorant, d'homme qui regarde un temple avec des préoccupations de carrier, disant : telle pierre vient d'ici, telle autre de la, mais jugeant mal de l'architecture parce qu'elle le dépasse. Celui qui peut juger et qui étudie quotidiennement saint Thomas est révolté d'une telle conclusion ; il en connaît l'inanité et l'injustice vraiment irritante. Si quelque chose lui apparaît à tout moment, c'est l'unité de plan de cette haute construction, unité qui se fait sentir alors même qu'on n'y songe point, comme on éprouve *à* l'intérieur d'une cathédrale, la nuit, l'accord des lignes et la cohérence des masses.

Saint Thomas a fait beaucoup d'emprunts ; mais qu'est-ce que

---

[23] Cf. *Saint Thomas d'Aquin*, Collection des Grands Philosophes, Paris, Alcan. *La Philosophie morale de saint Thomas d'Aquin*, Paris, Alcan. *Les grandes Thèses de la philosophie thomiste*. Paris, Bloud et Gay

des emprunts, là ou le *tout* seul compte, là où nulle pièce ne peut être isolée, ne prenant sa valeur et même sa signification que de son attache avec toutes les autres ? Cela ne signifie exactement rien. Saint Thomas eût-il tout emprunté d'une certaine manière, rien encore ne serait dit touchant la valeur philosophique de son effort. « Tout maître a trouvé ses matériaux assemblés », dit Barrés[24]. « La pensée, écrit Emerson, est la propriété de qui peut l'héberger et lui donner une place adéquate[25]. » En recevant la pensée d'autrui, le créateur l'oblige *à* dire son rang dans l'ordre des pensées, et c'est *à* cause de ce rang qu'il l'adopte.

Un vrai grand homme est toujours un créateur ; mais il n'est pas nécessaire qu'il crée l'alphabet, il s'en sert pour de nouvelles paroles. Ce qui fait le mot, ce ne sont pas les lettres, et ce qui fait l'œuvre de pensée, ce ne sont pas les pensées, mais l'ordre, la subordination, le jeu des éléments dans un ensemble exactement lié et rattaché *à* ses causes premières.

En conséquence, ce qui compte dans une grande doctrine, ce ne sont pas les détails et les théories particulières, c'est le courant spirituel qui la traverse, c'est la trame idéologique qui l'enserre, c'est l'intuition initiale et l'intuition terminale, la première confuse, la seconde clairement épanouie qui en constitue les deux pôles, animant en deux sens l'œuvre tout entière.

D'après saint Thomas, les degrés des intelligences, humaines ou angéliques, s'échelonnent d'après cette capacité de comprendre sous un seul ou sous un petit nombre de principes tout un ensemble de conclusions ramifiées. Sa propre intelligence s'est fait voir géniale précisément parce qu'il a su rassembler sous l'action de quelques principes très simples toute une infinie contexture de propositions doctrinales. Ce n'est point là une quelconque « marqueterie », c'est une œuvre d'art, c'est une construction organique, une vie.

Les éléments que le penseur utilise précèdent sa pensée pour l'informer ; mais quand il s'agit de créer l'ordre, c'est sa pensée qui précède. A cette heure-là le penseur est seul ; il se décide avec sa propre lumière ; ce qu'il a élu ou ce qu'il a rejeté, presque également concourant, s'évanouit également dans ce qu'il fait ; il

---

24 *Cahiers intimes,* t1° partie

25 *Les Hommes représentatifs*. Shakespeare

arrive que ce qu'il prend ait une valeur nulle là où il le trouve et une valeur souveraine là où il le met. Bref, il s'assimile des substances et par là les annule. Quand je suis nourri et déploie de la force, qu'est devenu le pain ?

Quelqu'un a dit plaisamment : « Il ne suffit pas de piller ses prédécesseurs, il faut les assassiner ». Saint Thomas n'a assassiné personne ; mais dans quelle ombre n'a-t-il pas rejeté tant de ces informateurs dont on lui reproche la collaboration comme une déchéance ! Saint Augustin lui-même, si grand qu'il soit, est-il après saint Thomas exactement à la même place qu'auparavant ? Et n'avons-nous pas entendu Emile Boutroux nous dire : « L'œuvre la plus considérable d'Aristote, c'est la philosophie chrétienne », c'est-à-dire thomiste ? La *Somme théologique* est une flamme qui s'élève d'un immense bûcher. Il y a là des branches maîtresses, des sarments, des brindilles qu'on peut dénombrer ; mais la flamme monte de plus en plus blanche et pure, et à sa crête, dans la lumière du ciel, on ne distingue plus rien.

Cette question préalable écartée - et si j'y appuie c'est qu'il s'agit, dans certains milieux, d'une campagne de dénigrement fort peu philosophique - il faut tracer la courbe générale du système de saint Thomas, sans prétendre, encore une fois, en offrir une vue même approximative.

Qu'on jette un coup d'œil sur la table des matières de la: *Somme théologique, où* l'œuvre entière a son fidèle miroir : on constatera que tout, absolument, et non pas uniquement sous son aspect théologique, mais philosophiquement, est centré en Dieu. Ce fut le point de vue de Spinoza, et c'est celui de toute doctrine intégrale. Le point de vue Dieu n'est-il pas le point d'éclairement universel de la science ? Chacune de nos idées a Dieu derrière elle et Dieu au-devant d'elle. Rien n'éclaire que les principes, et rien n'éclaire ultimement que le Premier Principe. Qui ne voit pas jusqu'à Dieu, si loin qu'il voie, est myope, et qui ne voit pas à partir de Dieu, de si loin qu'il voie, est pris de court pour juger avec ampleur. Rapporter tout à Dieu est le seul moyen de mettre tout dans sa perspective et par suite de le comprendre. On ne peut attribuer à rien son essence propre, ses limites et ses proportions que par un rapport à ce qui est premier et suprême. On ne peut « nommer » les êtres qu'en présence de Dieu.

Il est de ce fait, pour saint Thomas, une raison plus fondamentale encore et qui fournit la contrépreuve d'une grande vérité, savoir qu'en philosophie, doctrine et méthode coïncident : c'est que l'Être est foncièrement un, et qu'il est un en Dieu.

On entend aujourd'hui railler cette *philosophie de l'Être,* à laquelle se rattachent les plus grands noms de la philosophie dans tous les âges. Être, « ce verbe nul et mystérieux », dit-on, qui aurait fait « une si grande fortune dans le vide[26] ». Il est vrai, le vide n'est jamais si profond que lorsqu'on l'a fait en soi-même ; mais qu'on l'ait fait ainsi, cela ne supprime rien. En sa plus haute généralité, l'Être est plus réel qu'en aucune de ses participations multiformes ; le nier est à la fois un athéisme et la mutilation de l'intelligence quant à ses plus hauts pouvoirs. Ce n'est pas le cas de notre philosophe.

Le problème philosophique tout entier est pour l'Aquinate ce qu'il a été pour Platon : comment le multiple sort-il de l'un et se ramène-t-il à l'un ? Identité et variété, différenciation et réintégration, émanation et retour, c'est tout ce qui inquiète le philosophe platonicien, et aussi le néo-platonicien d'Alexandrie, et aussi saint Thomas, bien qu'avec de capitales différences.

L'universalité des choses, prise comme essence ou comme existence, comme substance ou comme accident, comme pensée ou comme objet de pensée, comme esprit et comme matière, comme connaissance et comme vouloir, etc. se ramène nécessairement à une unité relative, où le *divers,* réel sans aucun doute, est cependant secondaire, dérivé, réductible par conséquent, ainsi que l'exigent la mise en équation et la solution de l'universel problème.

Rien ne se justifie devant l'esprit sans témoigner d'une certaine homogénéité qui permet l'étreinte ; l'esprit ne se contente pas de brins, il lui faut la gerbe, et l'esprit est le juge naturel de l'être, qu'il égale en extension, dont il représente, en sa passivité vivante et réagissante, l'actif déploiement.

Or, quel pouvoir peut assembler dans le réel ce que l'esprit assemblera en lui-même pour le comprendre ? Quel est le lien de la gerbe universelle ? Quelle source est supposée à l'universel jaillissement? Quel homogène absolu explique l'homogénéité relative de ce qui en est issu : car une homogénéité relative, avec des dissemblances, ne peut être première, vu qu'elle pose une

---

[26] Cf. Paul Valéry. Préface au *Léonard de Vinci* de M. Lee Ferrero

double question, celle de la participation à quelque chose de commun et d'antérieur, et celle de l'écart ?

A cette question essentielle, c'est Dieu qui fournit la réponse. On arrive à Dieu par des voies en apparence très différentes ; mais en creusant, on verrait que l'exigence rationnelle dont on fait état dans une quelconque « preuve » se ramène à celle-ci dans l'ultérieur se révèle l'antérieur, dans le divers l'homogène, dans le multiple l'un.

On arrive là à partir de n'importe quel point, en invoquant l'expérience élémentaire ou savante, en exerçant le bon sens ou le génie. Il suffit d'observer que les choses, sous nos yeux, ne sont pas en vrac ; elles offrent un ordre ; il y a des *catégories,* des degrés, des effets et des causes, des antécédents et des conséquents, des moyens et des fins, des résultats et des conditions de ces résultats. Bref, dans tous les sens du mot, sous tous les rapports imaginables, il y a autour de nous, sous le nom d'univers, ce que Kant appelle un immense *conditionnement.* De condition en condition, effective ou idéale, à partir d'un phénomène quelconque, on peut monter ; au bout de la montée - car il faut un bout, sans quoi tout le conditionné collectif croulerait - on trouve l'Inconditionné, le suffisant par soi-même, le Centre d'expansion, le Premier, la Source, celui que d'un nom tout simple et ineffable on appelle Dieu.

Sans doute, on accède ainsi au mystère plein mais c'est ce mystère qui éclaire tout. On ne peut le *nommer,* le qualifier que par ses dérivés ; mais ce qu'on en dit ainsi est la plus haute de nos connaissances, en même temps qu'une sublime ignorance. Un silence d'adoration est la seule louange qui convienne finalement au Parfait, à l'Être plein, à l'Être même subsistant, terre vivante où germent et d'où fleurissent toutes choses.

Une fois là, on opère, par la méthode synthétique, une redescente explicative des choses à partir de Dieu, comme on avait abouti à Dieu à partir des choses. En théologie, Dieu lui étant donné, saint Thomas suit le second procédé ; en philosophie, il suit le premier ; en fait, dans tous ses ouvrages, les deux méthodes se mêlent, bien que chacune soit très nettement caractérisée. Mais toujours se manifeste chez lui cet état d'âme central, qui détermine toutes les coordonnées du réel à partir du divin et revient au divin de tous les points où ces coordonnées touchent aux choses. C'est ce qui donne à ses exposés, dès qu'ils sont un peu étendus, leur courbure

sphérique ; c'est ce qui fait tourner son système comme tournent, dans le ciel, les systèmes solaires et les groupes de nébuleuses.

Dieu est donc l'Être premier, l'être parfait, l'être plein, celui qui est « virtuellement toutes choses », puisque en lui toutes choses trouvent leur *raison* et leur source. Il est tellement tout, que ce qui sort de lui « ne fait pas addition avec lui » et c'est-à-dire n'en sort pas. « En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous *sommes »,* déclare saint Paul. Scot Erigène va jusqu'à dire que Dieu, en quelque sorte, se crée lui-même en donnant l'être à sa créature : parole excessive, mais qui exprime fortement à quel point Dieu possède tout l'être, à quel point la créature est un avec lui et une en lui, et combien toutes choses sont homogènes, identiques foncièrement, réductibles à un principe commun et universellement convergentes, parce qu'elles sont divines.

Dieu, c'est l'être rassemblé ; le monde, c'est l'être distribué. Echelonner la distribution ; opérer le rassemblement, par une systole et une diastole alternées ou conjointes, c'est tout l'objet de la philosophie thomiste.

On trouvera au degré le plus proche de Dieu l'esprit pur, au-dessous l'esprit dégradé et mêlé de matière, l'homme, au-dessous encore la vie connaissante et tendancielle de l'animalité, puis la vie végétante, puis l'être et l'activité différenciés par des *formes* et des propriétés spécifiques, enfin la matière pure, substrat commun de tout ce qui évolue et se transforme.

Tout cela n'est que de l'être divin participé, une ressemblance concrète du Prototype, une dégradation échelonnée de l'Être plein, qui à se voir ainsi émietté en de libres émanations, ne perd rien de sa transcendance. Et tout cela ne diffère que par le degré et la forme de ressemblance divine qui lui est attribuée, par la façon dont il exprime imparfaitement le suprême Principe, par la relation de sa formule d'être avec l'Un suprême, d'où procède par une libre dérivation tout ce qui est nombre, poids, mesure, mode, espèce, ou ordre, en sa création.

L'esprit et la matière, en particulier, ne s'opposent que comme le plus et le moins, le parfait et le dégradé, l'actuel et le potentiel. Le connaissant et le connu, en acte, sont identiques, et si cet acte est parfait, ils sont Dieu. L'idée de Spinoza, que la Substance

infinie se manifeste en pensée et en étendue doit être corrigée à la fois dans son panthéisme et dans son dualisme. Le manifesté n'est pas un simple *mode,* il subsiste, et l'étendue se ramène à la pensée au moyen d'une plus haute actualisation.

Par là, le dualisme cartésien est lui aussi redressé, et le faux problème de l'union de l'âme et du corps s'évanouit. L'homme n'est pas un mélange de deux substances hétérogènes et irréductibles, il est un degré. On l'appelle bien un composé, mais ce n'est là qu'un langage analytique ; en réalité, dans l'homme, il n'y a ni corps ni âme, il y a l'homme, de même que dans l'eau, après la combinaison et avant la décomposition chimiques, il n'y a ni oxygène ni hydrogène, il y a l'eau.

L'homme n'est pas un esprit chu dans la matière, un « ange englué », un « dieu tombé », un « monstre », c'est un être autonome, un, autant qu'il est être, et qui ne présente de multiplicité relative qu'en raison de son imperfection comme être. Car plus on s'éloigne de l'Un souverain, plus on accède au multiple, à l'étendu, au temporel, au mouvant.

Le fameux débat sur l'unité de forme substantielle dans l'homme, qui coûta si cher à saint Thomas et qui n'est pas encore clos, a cette signification. C'est toute la métaphysique qui est en cause. On conçoit que saint Thomas n'ait rien cédé, quoiqu'il se rendît compte autant que personne des difficultés que lui créait son système. Si l'homme est un, comment expliquer son origine en partie double, Dieu insufflant l'esprit, les générateurs fournissant la matière vivante? Si l'homme est un, comment concevoir l'immortalité de l'âme une fois le corps péri ? Problème d'individuation, problème de survie : il y avait sujet à querelle ; mais la doctrine générale s'imposait, et pour toutes les objections de sens contraire que proposent un matérialisme ou un « angélisme » également étriqués, des solutions sont prêtes.

Voyons maintenant la suite du système.

Dieu est donc premier. Le monde procède de Dieu sans s'en séparer. La parenté divine, qui tient toutes choses liées à leur origine commune crée en elles (puisque l'être est dynamogénique), un élan de retour qui explique toute leur activité et qui détermine leur fin. Ne voyons-nous pas que chaque être est ainsi porté spontanément vers son principe, dans la mesure où ce principe en est vraiment un, c'est-à-dire tient dans sa dépendance, avec l'intime

réalité de ce qui procède de lui, le déploiement de cette réalité nouvelle et son avenir ? A cause du sein, l'enfant cherche sa mère ; à cause du savoir, le disciple est attaché au maître ; à cause de la victoire, le soldat suit son chef : à cause de l'être et du parfait en toutes leurs formes, à cause du bien, toutes choses tendent vers Dieu. L'être créé se cherche en Dieu, parce que c'est en Dieu mieux participé qu'il sera plus pleinement soi-même ; c'est en se faisant plus semblable à Dieu qu'il trouve sa propre ressemblance et réalise sa fin, qui est le parfait.

On répugne aujourd'hui, dans la science, à ces vues finalistes ; mais la science expérimentale n'est pas tout. Nous sommes ici en métaphysique. Et vraiment, se représenter l'univers comme une machine monstrueuse poussée en arrière par je ne sais quelle force, est-ce plus éclairant et plus rationnel que de la voir comme un immense désir provoquant un immense effort ? Du reste, les deux points de vue ne s'excluent point, ils se complètent.

Quoi qu'il en soit, Thomas d'Aquin, après avoir décrit l'émanation de l'être à partir du Premier Principe, décrit le vaste essor qui ramène l'être vers sa source, le grandiose tourbillon dans lequel toute réalité s'introduit par le désir, sous l'influence du suprême Bien.

Ce retour s'opère naturellement selon la condition de chaque être. Tous sont dans la même perspective ; mais tous ne vont pas également loin dans l'assimilation et dans la rencontre. Les règnes de la nature s'étagent, par conséquent aussi les lois évolutives, par conséquent les fins. Les mondes matériels se créent, suivent une courbe d'évolution et se dissolvent. Parmi les vivants, la plante naît, croît et meurt après avoir porté son fruit. L'animal a une destinée plus riche ; mais la trajectoire qu'il suit est pareille. Seul l'esprit ne finit point, parce qu'il commence toujours. Et pour lui, la richesse de déploiement va si loin qu'elle le met en relation avec Dieu même. Il pense tout l'être et va jusqu'à sa cause. A cette cause, par les moyens de la nature et de la grâce, il est destiné à s'unir. Il n'y aura jamais confusion ; car s'unissant à Dieu, l'homme ne fera, lui aussi, que se trouver plus complètement lui-même ; mais il y aura une conjonction qui s'exprime en théologie comme une *divinisation* véritable, et qui, avec les réserves que de droit, a pu faire appeler la théorie thomiste de la vision éternelle un nirvana chrétien.

Quant à ce qui fait le fond de l'univers matériel lui-même, saint

Thomas croit à sa permanence éternelle et à sa venue au *parfait sous* une forme qui nous échappe. Les *nouveaux cieux* et la *nouvelle terre* ne sont pas pour lui un vain mot. Il les rêve pour une part en fonction de la cosmologie de son temps, mais avec assez d'indépendance pour que la transposition soit facile[27]. Au surplus, pour toute cosmologie présente ou future, il y aura toujours là un mystère. Nul sujet du Royaume de Dieu universel ne peut décrire le règne de ses fins.

Revenant au cas particulier de l'homme, qui nous intéresse d'abord, il faut distinguer les moyens de retour à Dieu qui correspondent aux divers éléments de notre être. Comme êtres matériels, végétants et sensibles, nous n'aurions point de destinée a part, si les fonctions de ces trois ordres étaient autonomes ; mais elles ne le sont point. Puisque notre être est un, tout en lui se hiérarchise, et de même qu'il est, lui, destiné au parfait, chacun de ses éléments se subordonne au plus parfait, pour concourir à la fin commune. La matérialité humaine est faite pour la vie, la vie pour la sensation, la sensation pour la pensée, la pensée naturelle s'achevant en la foi et la foi devant aboutir un jour à la vision éternelle.

On voit que l'intelligence est ainsi l'organe principal du retour, bien que le vouloir donne l'élan, de même que la forme d'existence de l'être inférieur est en lui l'essentiel, bien qu'une tendance afférente explique les phases de sa réalisation progressive. C'est ce qui fait le prix de la science dans l'ordre naturel et le prix de la foi pour la surnature.

Saint Thomas place la science, au sens le plus général de ce mot, là où l'avait placée Aristote, au sommet de toute la vie temporelle. « Le bonheur, déclare-t-il, consiste dans la joie que donne la vérité. Si vaste que soit le domaine de l'activité humaine, apprendre à connaître la sagesse surpasse tout en perfection, en grandeur, en utilité et en délices. La vérité est le but suprême de la création ». Seulement, pour lui, la sagesse aristotélicienne comporte un dépassement transcendant ; ce dépassement s'inaugure par la foi achevant la science chez le savant, la suppléant chez l'ignorant, et il se révèle en plénitude dans la *vision béatifique,* à moins que la liberté n'ait manqué sa route.

---

[27] Cf. Sertillanges. *Catéchisme des Incroyants. L. V. ch.* VII. Flammarion, éd.

Ainsi la science fait retour à Dieu d'où elle vient à travers les choses, et ainsi la foi va s'évanouir en Dieu par une claire vision. Quant aux autres éléments de notre être, ils seront achevés aussi en perfection dans le nouveau milieu qui leur aura été préparé. La résurrection de la chair fait partie du grand cycle et comble un vide qui apparaîtrait béant dans une philosophie similaire, mais sans foi.

D'ailleurs, cet aspect de la destinée ne paraît à saint Thomas que fort secondaire ; il le rattache à la vision comme une conséquence, comme une communication au corps de la vitalité supérieure puisée en Dieu par la conjonction de l'esprit terrestre à l'Esprit souverain. Ce qu'il aime glorifier davantage, lui intellectuel passionné, c'est l'épanouissement prodigieux de la science du fait de cette vision qui sans doute a pour objet principal Dieu même, mais avec lui tout le reste.

La théorie qui lui est chère à cet égard est celle-ci : Qu'est-ce que connaître, sinon avoir en soi, idéalement, l'être que l'on connaît ? Aussi Aristote déclare-t-il que l'âme est pour ainsi dire toutes choses, parce qu'elle est capable de tout connaître. De ce fait, un seul être suffit à contenir en soi toute la perfection du monde, et l'on comprend que les anciens philosophes aient considéré cette sorte d'inscription du monde en nous comme la souveraine perfection de l'âme. Mais cette même perfection se retrouve pour nous, chrétiens, dans la vision de l'essence divine ; car ainsi que le dit saint Grégoire, « que ne verront-ils pas, ceux qui voient Celui qui voit tout ? » (Q. II *de la Vérité*, art. 2.)

Reste à poser les conditions de cette destinée, qui, avec Dieu, est notre œuvre. Il s'agit cette fois de la vie morale, et d'une façon générale de la pratique. Les mêmes principes unitaires y président. En soi, la plus haute des activités humaines est la contemplation, car « elle se tient du côté de la fin », qui est intellectuelle. On entend par contemplation, outre ce qui porte ce nom dans la vie mystique, la science, et l'art en tout ce qu'il a d'intellectuel.

A l'intérieur de la science prise en général, la science de la nature sera orientée vers la philosophie et la philosophie générale vers la métaphysique. Connaître et « rationaliser » la matière ne peut être un but dernier, puisque la matière n'a ni son explication ni son but en elle-même.

Toutefois, il faudra comprendre que cet ordre est un ordre *en soi,* qui ne se réalise tout à fait que dans le définitif. Ici-bas, en vue

même de cette réalisation, l'ordre, fréquemment, se retourne ; la pratique prend le pas sur la théorie et la contemplation le cède à l'action pour la mener, elle aussi, au terme.

Au surplus, de même que la matière est, d'une certaine manière, esprit : ainsi l'action est, d'une certaine manière, pensée ; elle est de la pensée dégradée, de la pensée qui se révèle et se cherche à la fois : elle se révèle, car toute action procède d'une pensée ; elle se cherche, car toute réalisation fait retour sur la pensée et l'accroît ; toute réalisation, en créant le loisir, permet la contemplation et, si elle est moralement droite, elle la *vaut* en équivalent de mérite, pour le jour du grand aboutissement. Quand ce but sera atteint, ce que nous appelons ici action s'éteindra ; mais ce sera en faveur d'une activité plus haute. La fin sera « le plus noble emploi de la plus noble faculté de l'homme à l'égard du plus haut objet. »

On pourrait se demander si, dans cette grande théorie, la distinction du naturel et du surnaturel ne crée pas une dualité irrémédiable, entachant l'unité que son auteur a manifestement recherchée de toute sa force. Mais il n'en est rien. Le naturel et le surnaturel ne se distinguent que du côté de l'être émané et déjà dégradé qu'est la créature. En Dieu, il n'y a ni nature ni surnature, il y a simplement Dieu. Si de notre côté l'on distingue, c'est qu'il y a un double étage de participations, de communications ; l'harmonie des effusions créatrices suit un rythme binaire, si l'on peut ainsi parler, et dans sa double série d'effets étagés, l'analyse discerne, sans séparer jamais. On nous a fait comme une double nature, dont la plus haute est appelée surnature, en vue d'une double fin dont la plus haute est tout court la fin. L'unité du réel n'est donc pas rompue. Le surnaturel ne crée pas plus de dualité ontologique et finale que la rationalité s'ajoutant en nous à la vie sensible, la vie sensible à la vie végétante, la vie végétante à l'activité physico-chimique des tissus. Tout cela est en continuité, intègre une même existence, aboutit normalement au même résultat.

Bien mieux, l'unité se renforce du fait que le moyen choisi de Dieu pour la réalisation des fins surnaturelles est une *incarnation.* Tout l'ordre de la grâce tourne autour du Christ homme et Dieu, du Christ frère commun, chef de la création entière, point de suture mystérieux entre cette création et son Principe, pièce de raccord entre le Transcendant et le dérivé universel.

Vraiment, tout part de l'Un, tout est un, tout tend vers l'un, tout se consomme en l'un. Le cycle des choses est parfait, et il est simple, en dépit de l'immense diversité de ses formes.

En le décrivant, on a songé surtout à l'homme, car la science est en somme faite pour nous. Mais il ne faut pas négliger de noter, car c'est une grande gloire thomiste, quel effort prodigieux a fait notre auteur pour intégrer à sa philosophie théologique le cas de l'esprit pur, dans son traité des anges.

Saint Thomas semble avoir eu pour ces natures mystérieuses une curiosité et une dévotion toutes spéciales. Au début de son opuscule *des Créatures spirituelles,* il dit joliment : « Ne pouvant, au chœur, faire l'office des anges, du moins écrivons d'eux ». Et il se met aussitôt à éplucher les opinions des anciens philosophes touchant les esprits: preuve nouvelle que la rigidité de sa méthode ne fait nul tort à la chaleur interne latente dans ses écrits.

Le traité des anges de saint Thomas est une œuvre extraordinaire, pour qui peut déchiffrer cette algèbre ; c'est toute une mathématique puissante, rencontrant au passage quelques données bibliques, mais établie avant tout sur une psychologie humaine et une métaphysique de Dieu dont elle est le point de suture. Que nos préoccupations soient aujourd'hui tournées ailleurs, ce n'est pas une raison pour ignorer un tour de force qu'on pourrait appeler la création d'un monde.

A voir l'ensemble de la philosophie ainsi exposée, et beaucoup plus encore si l'on pouvait en suivre les détails imperturbablement poursuivis, qui peut douter de la génialité de l'entreprise, de la maîtrise de la réalisation, et, notons-le bien, de la sûreté qui fait passer la courbe du déploiement doctrinal par tous les points stratégiques du vrai, a travers des abîmes.

Saint Thomas a absorbé, disais-je, avec l'aristotélisme, tout le platonisme d'Athènes et d'Alexandrie, celui de saint Augustin, celui du Pseudo-Denys et du *Livre des Causes ;* il n'a même pas oublié Parménide et sa théorie de l'être un ; mais il a redressé l'armature systématique de tous ces auteurs et les thèses particulières qui en dépendent.

L'être est un, mais il inclut une multiplicité virtuelle, que méconnaît Parménide. Sa richesse, qui est vie en Dieu, Dieu peut ou non la manifester, et si elle éclate, c'est que Dieu l'a librement voulu, à la différence de ce que disent les Alexandrins, et Aristote

sans doute, avec Platon même. L'être émané fait retour à Dieu, comme l'avait dit Plotin; mais à un retour de forme indécise et mystique, Thomas substitue des échelonnements précis, concordant avec une vie positive des choses, distinguant les espèces et les êtres et enveloppant les données de la foi.

Sa doctrine est un monisme si l'on veut, et il le faut bien, mais qui n'a aucun des inconvénients du monisme. C'est secondairement un dynamisme, car l'Être y est conçu comme une force d'expansion et d'attraction, mais en évitant l'erreur du dynamisme qui nie la substance, et qui, au lieu de voir dans la force une dynamogénie, en fait l'être même. C'est un intellectualisme, parce que l'être est pensée ; mais c'est secondairement un volontarisme, parce que la pensée engendre l'amour comme l'être la force. La pensée, issue de l'Être premier, y dirige l'amour ; l'amour y porte la pensée. En Dieu même, l'amour est la cause de l'expansion créatrice, et c'est l'amour qui consomme en lui l'union qu'il a préparée. Tout est *par* l'amour et tout est *pour* l'amour. L'amour est la consommation de toutes choses.

Enfin, cette théorie est à la fois, dans l'unité d'une synthèse compréhensive, un créationnisme et un évolutionnisme. C'est un créationnisme, car tout descend de l'Un par une libre initiative créatrice, et l'origine de tout est donc au sommet de l'Être, non dans je ne sais quel chaos sans *raison suffisante.* C'est un évolutionnisme pourtant, puisque des confins de l'émiettement ontologique, tout remonte à l'Être premier, soit, en ce qui concerne la nature, dans un cycle toujours repris, ce que la physique du temps devait imposer nécessairement au thomisme historique, soit par un déploiement linéaire dont le terme nous échappe, comme un thomisme renouvelé n'y répugne en aucune façon.

On évite ainsi les outrances et les paralogismes de théories isolées, et l'on ne va plus buter à des impossibilités manifestes. Dans les multiples notions de sens divers que nous suggèrent les choses, saint Thomas ne croit pouvoir établir un ordre qu'ainsi. La mise en équation du monde, telle que l'expérience totale nous l'impose, ne lui paraît comporter que cette solution. Mais celle-ci, en ses termes généraux, semble bien parfaite.

Certains lui opposent que la réduction du multiple à l'un, qui en est le but, n'est pas achevée, puisque le multiple n'en pas détruit à la fin, et qu'ainsi les deux termes subsistent. Étrange objection !

Avec un retour parfait dans le sens d'une exclusive existence divine, après comme avant le cycle créateur, quelle raison d'être assigner à la création ? Veut-on faire de la symphonie créatrice prise dans son ensemble une « mesure pour rien » ? Le multiple doit subsister, mais subordonné à l'un, expliqué par l'un, relié entièrement et intimement en lui-même par l'influence de l'un, de telle sorte qu'en l'un il soit virtuellement contenu sans aucun débordement qui implique émancipation ou indépendance.

En cette doctrine, « tout communique et rien ne se confond », comme disait Lachelier. C'est pourquoi elle est vraiment parfaite, mais d'une perfection, évidemment, où subsiste le mystère, et qui laisse place au travail. Saint Thomas ne prétend pas tout dire ; il espère seulement dire vrai et présenter un système complet comme ensemble. Le point de vue d'où il le prend, à savoir le point de vue métaphysique, rend ce plan indépendant de toute expérience nouvelle en matière de cosmologie, de physique ou de psychologie positive. Ne se fondant que sur des phénomènes vraiment fondamentaux, bien qu'il utilise pour s'exprimer les théories de son temps que les temps ultérieurs dépasseraient, il ne craint pas la caducité. Il est question pour lui d'une bonne position de la pensée en face du réel et de ses cadres premiers, non de l'achèvement de son travail.

Quant au mystère, cette *terra incognita,* il le respecte ; sa carte en fait mention et il l'illumine du dehors de son mieux, mais avec une noble réserve. Songez qu'il ne prétend même pas à démontrer scientifiquement la providence ! Le cardinal Cajetan a bien raison de le louer ici ; car une telle précaution scientifique chez un théologien n'est pas sans inspirer confiance.

Saint Thomas a dit souvent et senti très vivement que l'intelligence humaine doit se mouvoir en ce monde comme entre deux nuits : la nuit d'en bas, que recèle l'impénétrable matière ; la nuit d'en haut, faite d'un mystère qui est de lui-même toute clarté, mais qui nous éblouit trop pour permettre la vision. Il faut rappeler ce double océan de nuit, et quand nous y jetons la sonde, ce qui est le plus sublime effort de l'esprit, ne pas prendre la longueur de notre câble pour son exacte profondeur.

Ici, la prudence de saint Thomas, comme ailleurs son génie, avait son rôle. Dans les deux cas le rôle du sage a été rempli.

CHAPITRE VII

L'ÉCRIVAIN

Nous n'aurons garde de nous attarder sur le cas de saint Thomas écrivain ; ce serait trahir cette admirable brièveté qui est la propre marque de son style. Il ignore cet art de n'en plus finir qu'affectionnent certains de nos penseurs ; en de très courts articles et en des *réponses* encore plus réduites, il sait faire tenir tout ce qui compte ; le reste est silence ; mais dans ce silence infus une majesté se dérobe.

Érasme admirait le latin de la *Somme,* non sans doute pour sa pureté classique, mais pour ses hautes qualités mentales, parmi lesquelles figurait certainement, à ses yeux, la brièveté pleine *(ftylus brevis, grata f acondia)* qui a été relevée par la liturgie. Il faut être très grand, pour tisser ainsi le discours de paroles et de silences exactement mesurés, pour pratiquer cette sobriété charitable qui, écartant tout verbiage, ne présente aux esprits que l'essentiel.

Pour ceux qui sont au niveau des problèmes qu'il pose, saint Thomas est toujours clair, et c'est bien déjà en raison de ce pouvoir d'écarter le secondaire en faveur des articulations primordiales. Ses bons commentateurs l'embrouillent volontiers, tout en nous apportant de leur part des lumières. Des lumières, dis-je ; mais de la lumière, c'est chez le maître et non chez eux qu'on la trouve. Heureusement qu'il est là, lui, pour les éclaircir ! Revenir à son texte est un repos délicieux, après ces excursions en pleines broussailles. Novalis a raison : « Le suprême, le plus pur est aussi le plus commun, le plus compréhensible. Plus une science devient difficile et compliquée, plus elle est dérivée, impure et mélangée[28] ».

Nous glissons ainsi à un nouveau caractère étroitement apparenté au premier, sinon identique : la simplicité. Simple est celui qui ne surcharge pas, qui ne complique pas, et qui ne bluffe

[28] Novalis. *Fragments*. Stock, éd

pas, si je puis employer ce terme. Or la naïveté de saint Thomas, dans son style, est aussi parfaite que son éloignement pour ce qui complique ou déborde. Montrant toujours la force de son intelligence, il ne l'annonce jamais. C'est un Hercule dont on ne voit ni les biceps ni la massue. Il ignore toutes nos complications pédantes, nos poses énigmatiques, notre poudre aux yeux. Sa syntaxe est le simple déploiement de son âme. Prenez ses phrases, vous n'y trouverez d'autres effets que ceux qui naissent de l'ordre, d'une discipline de fer, de la contexture même des idées. Aucune draperie : on dessine des pensées nues. Aucune rhétorique, mais, ainsi que dit Claudel, « une expression quasi grammaticale du réel ». Style de constructeur, style d'ingénieur, qui n'emploie que des éléments primordiaux et des formes d'assemblage.

Cela, c'est l'effet de l'objectivité. Le style de saint Thomas est objectif comme sa pensée, exactement calqué sur les choses. Une chose par mot ; une vérité par phrase ; un ensemble articulé par article ; un monde par traité. L'ordre d'exposition est toujours pris du dedans, et c'est pourquoi nous avons dû attirer l'attention sur les tables des matières et avons pu trouver dans le plan de la *Somme* un système entier. En rétrogradant, la même observation s'applique à chaque élément de ces ensembles techniques, à chaque proposition.

La pensée va ici tout droit de l'esprit à la plume, sans ce détour vers le magasin littéraire qui est à la disposition d'un auteur. Il n'y a pas d' « auteur » ; il n'y a pas d' « homme » ; le vrai seul se communique en prise directe à l'intelligence. De Thomas on peut dire, comme de Dante : « C'est de la vision immédiate et complexe de toutes les réalités spirituelles qu'il obtient, à l'aide des mots les plus simples, son style sculptural et grave[29] ».

Il faut noter le lien secret entre ce style et la philosophie même qu'il est chargé d'exprimer. Un saint Bonaventure, exactement contemporain, mais philosophe augustinien et mystique, écrit de tout autre manière, et de même un saint Anselme ou un saint Bernard. Ainsi un Carpaccio, un Paolo Ucello, un Michel-Ange d'une part, de l'autre un Titien ou un Véronèse, un Rubens ou un Delacroix ont une façon de dessiner qui correspond à leur vision différente du monde. Il y a beauté ici et là ; mais la beauté de Thomas d'Aquin est du genre sévère ; le caractère définitif de sa

[29] Maurice Barrès. *Les Maîtres,* Dante

phrase, sa densité lui sont un ornement comme les muscles du Doryphore ou de l'Apoxyomenos en leur nudité olympienne. Impossible de rien modifier, de rien retrancher ou ajouter sans faire tort au système idéologique lui-même ; c'est un modèle d'exposition et d'élocution scientifique à peine égalé par un Aristote en ses meilleures pages, ou, de nos jours, par un Goethe ou un Claude Bernard.

Peut-on parler de monotonie ? La question ne se pose pas. Du moment que la pensée règne seule, il y a monotonie au sens propre, au sens étymologique, si la *tonalité* de la pensée est la même, et il y a variété quand elle change. Le justaucorps, et à plus forte raison la peau, vêtement de nature, varie avec chaque vivant, avec l'évolution du vivant, et c'est la seule variété qui convienne. Aussi saint Thomas ne craint-il pas de se répéter quand il faut, de marquer par le retour des mêmes expressions le retour des mêmes pensées, guidant ainsi l'esprit et l'aidant à se reconnaître en des chemins difficiles, au lieu de l'y égarer par de fausses similitudes ou par de factices changements.

La mesure, où nous avons vu un caractère du génie de saint Thomas, ne se rencontre pas moins dans ses formes littéraires que dans sa doctrine. Il n'enfle jamais rien, ne force jamais la note, ne cherche à faire briller aucun point de vue, aucun objet, au risque d'une déformation ou d'un déséquilibre. Et cela aussi se rattache à sa philosophie générale ; car ce qui domine dans ses préoccupations, ce ne sont pas les objets particuliers qu'il étudie, c'est leur ordre, ce sont leurs dépendances mutuelles. La science est une connaissance « par les causes », c'est-à-dire qu'elle est affaire de relations et d'exact équilibre en des séries échelonnées, et au surplus l'essentiel de la création tout entière, la finalité créatrice première, ce n'est ni telle créature particulière ni telle autre, c'est le cosmos.

Enfin, impersonnel, comme nous l'avons tant dit, dans la recherche de la vérité, saint Thomas l'est aussi dans son expression. Serait-il objectif sans cela ? Mais aussi serait-il jusqu'en ce point, jusqu'en sa façon d'atteindre aux intelligences par le verbe, un *docteur commun ?* L'impersonnalité est tellement un caractère du vrai, que son fidèle en devient aussitôt l'homme de tous. Qui se tient proche du vrai et loin de lui-même est de ce fait

au contact de tous les esprits. Heureux philosophe ! son œuvre éclate ; lui-même est invisible, comme les anges.

Et pourtant on sent là une puissance sereine, comme lorsque, au dedans, l'ange gardien vous parle. Un rayonnement doux se dégage de ce texte ennemi de tout faux éclat. Un son, celui de l'acier huilé dans les bielles d'une puissante machine, sort de ce silence du constructeur tout entier incorporé à son œuvre. La phrase est fluide et forte, avec des heurts sans grincements ni secousses, à certaines articulations. Art d'ingénieur, encore une fois ; art qui substitue au sourire de Platon la sérénité grave et attentive d'un Spinoza ou d'un Aristote ; art détaché, pour s'être mieux livré à de profondes attaches. Après tout, la précision géométrique se réalise-t-elle jamais mieux que dans un libre vol ?

Aussi cette lecture apporte-t-elle la paix dans l'intelligence ; on s'y livre avec confiance et joie, parce qu'on sent que tout, fond et forme, y procède de l'amour du vrai et de la sujétion de cet amour à l'ordre éternel.

En vain parlerait-on, dès lors, de la « sécheresse » thomiste. Demandez aux artistes ce qu'ils pensent de la sécheresse égyptienne, de la sécheresse des métopes du Parthénon ou du Trône de Vénus au musée des Thermes. Il y a une sécheresse qui s'impose à qui veut faire grand, à qui veut dire beaucoup en peu de paroles et ne rien interposer entre l'idée créatrice et l'esprit où elle descendra.

Que si pourtant - et il est vrai - cette sécheresse a des inconvénients au point de vue d'une utilisation définitive et entièrement humaine du savoir, le remède en est dans une collaboration fraternelle des penseurs et des écrivains de divers ordres. Le docteur n'est pas l'orateur, mais il en attend le concours. L'organisateur des idées n'est pas leur vulgarisateur, et encore moins leur chantre ; mais saint Thomas sait bien, lui qui en a établi les règles, qu'à côté de la discipline des concepts et des propositions dogmatiques, il y a celle des images, il y a celle des passions de l'âme, où s'achèvent et grâce auxquelles triomphent dans le monde les pensées.

Les constructeurs de Memphis n'ont pas sculpté dans la carrière les blocs cyclopéens destinés à leurs temples ; ils ont mesuré des masses, prévu des proportions. D'autres sont venus qui ont inscrit sur les pierres géantes les batailles ou les chasses royales et l'image des dieux.

CHAPITRE VIII
LE POETE

Ce que nous venons de dire de saint Thomas écrivain se rapporte à sa prose scientifique ; il y a lieu de mentionner à part ses poésies religieuses, qui ont étendu jusqu'aux foules l'anion d'un homme prédestiné uniquement, semblait-il, à provoquer la méditation des penseurs.

On sait l'admiration de Remy de Gourmont pour *l'Office du Saint-Sacrement.* Déjà au XVIIe siècle, un concurrent, si je puis dire, Jean de Santeul, auteur de poésies latines estimées, se déclarait prêt à échanger toutes ses œuvres pour une seule stance de l'Aquinate, comme Gounod toute sa musique pour le chant de la *Préface.*

Mais nous devons remonter un peu plus haut et nous demander si la poésie ne serait pas intéressée, chez saint Thomas, à la doctrine même. M. Pierre Lasserre surabonde dans ce sens, quand il découvre en saint Thomas « une intelligence du type épique plutôt que du type philosophique, de la race de Bossuet et de Milton[30] ». Il y a là, ce me semble, une belle demi-vérité. Il est très vrai qu'il y a quelque chose d'épique dans le mouvement général de l'œuvre thomiste ; mais c'est bien le philosophe, en Thomas d'Aquin, qui lui imprime ce caractère ; il crée des idées ou les recrée par la fécondité qu'il leur communique ; il ne se contente pas d'en faire un panorama.

La symétrie de la *Somme* est réellement musicale, parce que la *Somme* est architecturale du dedans, non par un artifice de distribution des matières ; elle est un élan, comme le temple gothique ; elle est la cathédrale de l'ordre divin. N'y aurait-il pas aussi un pathétique de l'intelligence, un émoi lyrique de la pure pensée ?

---

[30] Pierre Lasserre. *La Jeunesse d'Ernest Renan, t. III, p.* 260

Par Thomas d'Aquin, la doctrine est devenue harmonieuse à la manière d'une symphonie ; elle vibre librement en toutes ses parties, et d'une extrémité à l'autre les ondulations se répandent, sans aucun de ces écarts qui faussent le ton et rompent l'accord, sans dissonances non résolues ni silences autres qu'expressifs, j'entends les mystères. Les mystères ne sont pas des vides ; ils ont plus de densité que tout le reste, et c'est précisément leur densité adamantine qui les rend impénétrables. Tels quels, ils servent aux connexions et assurent la cohésion de l'ensemble ; la synthèse les utilise comme des articulations nécessaires et y trouve sa force. N'y trouvera-t-elle pas aussi sa beauté ?

Dans le rapide schéma que nous avons donné de cette synthèse doctrinale, qui ne verrait pas, sous-jacente, une poésie profonde, serait atteint de cécité. Là, comme le disait Carlyle de Shakespeare, « tout se dégage et s'arrondit en une sorte de cohérence rythmique ».

Le travail est celui-ci : chercher le sens intellectuel de tout ce monde visible. De ce mystère vêtu d'apparences, quel est le secret ? Thomas explore avec simplicité ; écrire, pour lui, c'est voir ; il dit comme il voit, aussi naïvement, aussi lumineusement grâce au génie qui le guide, et de ce fait seul il est poète, car voyant chaque chose en rapport avec tout, comme elle est en effet, il poétise au sens le plus profond du mot, indépendamment de toute prosodie verbale.

Qu'est-ce qu'un rythme, en dehors d'une symétrie spatiale ou temporelle sise dans les choses mêmes ? Et qu'eu-ce qu'une image poétique, sinon la constatation et l'expression d'un rapport ? Plus le rapport est lointain et juste, plus l'image est forte. A cet égard, le poète est un philosophe intuitif, le philosophe est un poète réfléchi. Toute philosophie ne consiste-t-elle pas à exprimer comme on le peut la signification et les relations divines des choses, de la nature, de la vie humaine, de l'histoire, de la pensée et de l'action partout à l'œuvre dans l'univers ? Donner une vue de toute réalité prise de l'intérieur, avec les liaisons qui en font une œuvre d'une seule venue, un ordre, un cosmos divin, c'est son rôle. Celui qui remplit ce rôle avec génie a le droit d'être rangé parmi les prophètes du verbe, les interprètes inspirés, les poètes.

Qu'importe, à ce niveau, la différence des moyens ? Le philosophe use de concepts, plutôt que d'images et de rythmes ; il

se sert d'un langage abstrait pour juger le concret, alors que le poète charge le concret d'exprimer l'abstrait lui-même. Toujours est-il qu'ici et là l'univers et l'homme, Dieu et la création nous sont livrés en pâture idéale, et comme le poète tient sa sensibilité et son imagination au voisinage de tout ce qui est, pour en vivre, ainsi le philosophe veut être et est effectivement partout, dans l'univers, présent par sa pensée.

Quant au détail de l'exécution, il nous plaît de citer ce beau passage de M. Pierre Lasserre où l'allure poétique de la philosophie de saint Thomas nous paraît décrite de la façon la plus pertinente « Les comparaisons, les images qu'il ne cesse d'inventer avec une abondance et une souplesse de grand poète, ménagent aux visions de sa foi et de sa poésie religieuse mille moyens d'accommodation graduée et aisée à l'armature syllogistique dans laquelle il les ordonne. De là son harmonie intellectuelle et ce facile passage de l'idée à l'idée, qui, même quand il nous mène par les plus vertigineuses cimes de l'abstraction, prête un charme à la *Somme contre les Gentils*[31]. » Il est très vrai. Chez saint Thomas, l'imagination et la sensibilité participent à l'expression beaucoup plus qu'on ne le croit d'ordinaire[32]. On est saisi par l'idée ; on en oublie le véhicule, et plus encore les résonances secrètes et ce silence latent dont plus haut nous parlions. Dans l'intime d'une phrase sèche, quand un génie de haut vol l'a écrite, que de lyrisme est parfois infus !

Il faut seulement bien marquer que si saint Thomas est poète par le sens de la comparaison et de la métaphore, sa pensée précède toujours l'image et n'en est pas sujette. La poésie qu'il pratique est une poésie de l'abstrait ; l'autre est sa servante.

Une seule fois, au sens propre et technique du terme, il chanta. Pensait-il alors, avec Étienne Burnes, que « la poésie est la colombe prédestinée que la raison envoie en avant lorsqu'elle arrive à sa limite » ? Il ne semble pas qu'il ait été mû par aucune considération de ce genre. On lui demande de chanter l'eucharistie, et lui, le Docteur eucharistique par excellence, l'auteur des pages les plus

---

[31] Pierre Lasserre. *La Jeunesse d'Ernest Renan,* t. II, p. 233

[32] Beaucoup, avant d'être avertis, ne songeraient pas à lui attribuer une idée comme celle-ci, pourtant fort authentique : L'espérance est comme une fumée qui monte de la vie, produite par le feu de l'amour, et qui va s'évanouir dans la gloire. (*In Epist. ad Ephes.* Prol.)

profondes qu'on ait écrites sur un sacrement où tout est mystère, trouva simple et aisé d'obéir. Il crut achever ainsi, loin de s'en écarter, sa mission de lumière.

C'est le même Verbe, qui éclaire par la raison et par la foi dont le culte eucharistique est le témoignage suprême ; c'est le même, qui *a habité parmi nous* et s'est fait notre *commensal* d'abord, ensuite notre *pain,* terrestre et puis céleste. L'amour du vrai ; l'amour de Celui qui est le vrai ; l'amour des idées où le vrai se reflète ; l'amour du sacrement où Celui qui est le vrai se dérobe à la fois et se livre, et aussi se présage à titre de « Vérité rémunérante », comme l'a appelé notre Docteur, tout cela, pour lui, est un. Il chantera le *sacrement de l'unité,* le docteur unanime ; il exaltera Celui qui par sa mystique présence fait le lien de l'Église, lui qui a lié la gerbe des pensées dont l'Église vit. Le pain qu'il chante est pour tous : le chant aussi sera pour tous, alors que pour quelques uns seulement - en sa propre teneur tout au moins, quoique non dans ses effets - était la parole abstraite.

Le sens catholique qui guide partout Thomas d'Aquin aura donc là sa manifestation la plus éclatante ; son amour de la liturgie, puisé aux sources bénédictines, pourra se faire jour et sa tendresse d'âme détendre quelque peu les contraintes d'une méthode ailleurs implacable. A son frère Raynald, poète de cour, usant assez mal de ses dons, il fera contrepoids ; aux petites confidences suspectes, aux concetti, aux madrigaux, il opposera des chants destinés à toute l'humanité chrétienne et larges comme elle.

Qu'on n'attende pas de lui, en ce domaine non plus qu'en aucun autre, la moindre singularité. Aucun lyrisme individuel, romantique ou mystique. Il chante un chant collectif, un chant d'Église; tous doivent pouvoir y participer, d'une seule voix. Aussi la profondeur du sentiment ne devra-t-elle pas faire tort à sa simplicité, à sa généralité, à la facilité du partage.

Le poète emploiera la première personne, mais du pluriel : *« nobis datus, nobis natus... ».* Sa volonté d'entraînement se marquera par des subjonctifs : *« Praeïet fides supplementum », « veneremur », « compar sit laudatio ».* Sa poésie sera toute d'épanouissement et de joie, sans rien qui présage les tristesses jansénistes ou les violences d'émotion du XVe siècle. Ce sera, ainsi qu'il convient à une âme commune, une poésie toute concrète, une poésie de choses, comme celle de *l'Ecclésiaste* ou du *Livre des Proverbes.* Enfin, dans

cette même pensée d'unanimité et de popularité, il écartera la prosodie ancienne, trop ésotérique, et s'orientera vers celle des temps nouveaux en adoptant la mesure syllabique et la rime.

S'il y a continuité et simple effort d'extension dans le propos de saint Thomas poète par rapport au Thomas docteur, il y a continuité aussi dans les procédés et la forme. A un lyrisme de mots ardents et d'imaginations enthousiastes, un lyrisme d'idées se substitue, mais qui procède d'un même élan intérieur et de la même chaleur d'âme. Qu'importe, quand le désir est le même, le moyen par lequel on l'exprime et on tente de l'apaiser ?

C'est parce que la philosophie de saint Thomas est belle, que sa poésie a le droit d'être une pensée, et c'est parce que le sentiment de cette beauté doctrinale lui est présent, qu'au moment de poétiser il n'éprouve pas le besoin de modifier sa manière et comme de changer d'âme. La beauté de ses poèmes, comme celle du diamant, tiendra uniquement à la densité et à l'intégrité de la matière, mise en valeur par la netteté de la taille ; elle sera géométrie et lumière, avec, en arrière et au-dessous, la ferveur d'un immense amour.

Au surplus, il ne se distingue en cela d'autres inspirés que par des modalités assez superficielles. On sait bien que chez tous les grands poètes, c'est la pensée qui construit le chant. Ici, la construction est seulement plus visible, le chant plus réservé, et cela tient à cette unité spirituelle à laquelle nous revenons sans cesse parce qu'elle caractérise à fond notre auteur. De même qu'il n'y a pas en Thomas d'Aquin un docteur et un saint, mais un *saint docteur,* ainsi n'y a-t-il pas un docteur et un poète, mais un poète docteur, un poète de la pensée ardente, chez qui la raison tient toujours la guide et l'exactitude la plus rigoureuse n'est jamais sacrifiée.

Lisez les *hymnes,* les *proses,* les *séquences* de ce penseur mélodieux, vous serez d'abord frappé par leur sévère ordonnance, par la brièveté de leur essor puissamment contenu, crainte que le thème n'échappe ou ne se diffuse en variations vaines. C'est une chaîne de pensées dont le déroulement produit une musique sans intervalles accentués, sans surprises sonores. On pense au premier prélude de Bach décrassé de son faux *Ave Maria, ou* au huitième, élargi par des voûtes de cathédrale.

Voici la stance qu'admirait tant Santeul :

Se nascens dedit socium,

Convescens in edulium,

Se moriens in pretium,

Se regnans dat in praemium [33]

En quatre vers de huit pieds, sur une seule rime, le poète fait tenir la naissance et la vie du Christ, la dernière cène, la mort rédemptrice et le triomphe éternel. Vers de bronze ! s'exclame Remy de Gourmont, « d'une plénitude syllabique égale à tels nobles vers de M. Leconte de Lisle[34]. »

L'auteur ajoute un peu plus loin : « Cette poésie est rythmée comme par le coup de marteau d'un battant de cloche. » On pourrait dire encore : c'est le son de l'enclume du grand forgeron. Avant tout Thomas d'Aquin a forgé des engins puissants ; il a rivé des charpentes de fer et posé des tabliers de ponts sur des arches. Mais le marteau qui façonne sait aussi chanter ; son chant est ferme et plein, à défaut de modulations délicates ou de draperie sonore.

La magnifique pondération de cet homme s'est prouvée une fois de plus, dans une occasion où semblait s'imposer l'oubli des rites disciplines. Le fait que les liaisons logiques les plus exigeantes sont toujours supposées, chez lui, aux rapprochements symboliques et aux jeux d'images, a pour signification l'identité de tous ses dons en leur source intime ; il manifeste l'âme étonnamment une de ce Docteur de l'Un.

---

[33] Naissant, il se donne comme compagnon, - Convive comme nourriture, - Mourant, il se donne comme prix, - Régnant, comme récompense

[34] Rémy de Gourmont. *Le Latin mystique*

CHAPITRE IX
L'HOMME DE GLOIRE

« On ne sait jamais tout ce qu'on commence », écrit M. Abel Bonnard[35]. Le moine qui de 1250 à 1274 traçait paisiblement sur du parchemin ses griffonnages difficiles pouvait-il se douter du retentissement prodigieux de son œuvre et du lustre de sa personne, auprès d'une postérité qui périodiquement, semble-t-il, se sent obligée d'activer ou de régénérer son culte ?

Dès qu'on nomme Thomas d'Aquin, l'esprit rêve sur ce nom et y perçoit des sonorités qui sont comme une condensation de louanges. Ce maître, comme un Platon, un Aristote, un Shakespeare, un Newton, un Pasteur, a vraiment épuisé l'admiration.

Un homme avait prévu ce qu'il en serait, tout au moins dans quelque mesure. Nous avons cité le cri arraché au grand Albert par la première explosion de génie chez son jeune disciple. Au lendemain d'une mort prématurée, il dirait de son continuateur suréminent, trop tôt ravi à l'œuvre commune: « Il a été la fleur et la gloire du monde ».

Lui, Albert, avait fourni des possibilités et de partielles réalisations encore chaotiques ; il était le fagot que lèche une flamme légère ; des brins prennent feu, ou des branches, mais ce n'est pas encore l'incendie. La flamme une, claire et pure, voilà ce qu'il attendait lui-même avec beaucoup d'autres, et qu'il vit monter.

Le succès prouva l'attente. Ce fut comme une déflagration d'adhésions ferventes, quelque chose comme lorsque Jésus criait à la foule : « Comprenez-vous ces choses ? » et qu'on clamait en réponse : « Oui ! oui ! » On était ravi de voir que de toutes les possibilités antérieures quelqu'un avait fait une œuvre, et de tant de vues partielles une pensée.

---

35 Abel Bonnard. *Saint François d'Assise*, p. 178

Elle nous vient de Bartholomé de Lucques, un contemporain, cette appellation de docteur commun *(doctor communis)* usitée à l'Université de Paris pour désigner celui que tout le monde cite, apprécie et commente. De son vivant, les Papes Alexandre IV, Urbain IV, Clément IV sanctionnent déjà sa doctrine ; il parle presque en leur nom. Le bruit de sa mort provoque à la *Faculté des Arts,* la plus intéressée, comme philosophe, aux nouveautés qu'il apporte, une explosion de louanges presque excessives. On salue, en écrivant à ses supérieurs, celui qui avait paru « comme une étoile du matin ou comme un nouveau soleil sur le monde » ; on réclame sa dépouille, s'engageant à lui élever un monument immortel.

Quatre ans après, en 1278, le chapitre général de Milan prend officiellement position à l'égard d'une doctrine qui sera désormais, dans l'Ordre des Prêcheurs, comme un bien de famille. Mais c'est l'Église surtout qui s'en empare et en fait de plus en plus son armure intellectuelle, son glaive pacifique et son bouclier. Aux délégués qui viennent lui demander la canonisation du saint (1318), Jean XXII répond : « Cet homme a plus illustré l'Église que tous les autres docteur s ; dans ses livres, on profite en un an plus qu'en toute une vie chez les autres ». Cela veut dire qu'on trouve là le lien de ce qui chez d'autres se disperse. Or le lien est toujours transcendant à la gerbe.

De Pape en Pape, jusqu'à celui qui règne aujourd'hui, cette haute louange s'est répercutée sans subir d'éclipse. Il est arrivé que le culte scolaire s'affaiblît. Sous l'influence de la Renaissance paganisante, puis du fait de la révolution cartésienne, enfin sous le règne des « philosophes » et de l'Encyclopédie, la gloire mondaine de Thomas semble vouloir s'ensevelir, en attendant qu'elle renaisse. Mais dans l'Église, il n'y a pas de fléchissement. Une fois elle a reconnu son trésor : elle le garde. La valeur représentative de saint Thomas est à ses yeux celle du chef d'armée qui évoque l'idée de victoire. « Il est la force tutélaire et la parure de l'Église », écrit Léon XIII. De son œuvre, bien mieux encore, incomparablement, que de la *Divine Comédie, l'on* peut dire : « Elle fait partie du matériel sacré de l'humanité[36] ».

Il est vrai que parfois une renommée si éclatante a tourné contre son bénéficiaire, en ce que, désireux de se placer sous son rayonnement, invités par les plus hautes autorités à se faire ses

[36] Maurice Barrès. *Les Maîtres.* Dante. Pion et Nourrit

disciples, des groupes entiers ont tenté de tirer saint Thomas en leur sens, ont cherché en lui - et trouvé, car qui cherche trouve - un Docteur qui répondît à leur propre pensée et ne les obligeât point à répudier leurs tendances. Mais ce sont là les accidents de la gloire, et ils la confirment. Quand un héros disparaît derrière son auréole, c'a qu'elle est consistante, et ce nom-là est éminemment sonore, dont chacun autorise son bruit.

D'une autre façon, plus heureuse et plus triomphante, saint Thomas a été comme noyé dans sa gloire. Il est le *Docteur commun;* sa doctrine est un bien de tous ; la colonne de granit s'élève haut et large, au ciel de la pensée ; mais elle n'y dessine pas une figure d'homme ; on la voit comme une stèle nue surmontée d'un globe : une vision de l'univers.

Disons plus simplement que la *Somme théologique* est entrée en quelque sorte dans la contexture même de l'Église. On sait qu'elle figura sur l'autel, au Concile de Trente, à côté de la Bible. A sa façon, elle est une Bible, moins vénérable, mais mieux ordonnée que l'autre, moins sacrée, mais plus scientifique, et où le double courant divin et humain circule toujours.

Est-ce à dire que Thomas d'Aquin n'ait jamais connu que des apothéoses et des adhésions ? Nous savons déjà que non. Ses idées étaient trop subversives, aux yeux de certains de ses contemporains, trop prudentes au regard de certains autres, trop personnelles en tout cas pour ne pas soulever beaucoup d'oppositions et de critiques. Il navigue entre deux courants. Les augustiniens d'une part, les aristotéliciens averroïstes de l'autre ne savent pas voir qu'il est aristotélicien et augustinien plus qu'eux, parce qu'il prend ces deux grandes coulées doctrinales à leur point de rencontre et laisse fuir l'excédent de leurs eaux.

Il y a là, comme toujours, des conservateurs et des progressistes, des raisonneurs et des mystiques, des médecins tant pis et des médecins tant mieux de l'âme et de l'esprit. Il y a aussi des envieux, des amis passionnés de tel ou tel groupe : réguliers et séculiers, Franciscains et Dominicains, etc. Que dis-je ? parmi ses frères, Thomas, bien que vénéré de la plupart, n'est pas sans en effrayer ou en offusquer quelques-uns. Toute supériorité connaît ces épreuves ; heureux quand elles ne vont pas jusqu'à paralyser le talent ou obstruer sa route.

Albert le Grand, qui s'est heurté le premier à ces difficultés, s'est défendu à coups de boutoir ; Thomas d'Aquin use d'une autre méthode ; il va devant lui, sans colère comme sans peur. L'historien est surpris de découvrir, après avoir lu telles pages paisibles et parfaitement objectives, qu'elles ont été écrites en pleine bataille et dans des circonstances angoissantes. L'homme habite des hauteurs si sereines que le tumulte intellectuel ou pratique ne l'atteint pas. L'excitation du dehors ne réussit qu'à le concentrer davantage en lui-même. Aujourd'hui que le néant a repris ses détracteurs, nous sommes tentés de trouver toute simple son attitude ; mais à pied d'œuvre et au degré où il la porta, c'était un héroïsme, et c'est ainsi que les contradictions qu'il subit font partie de sa gloire. On ne vit jamais un plus calme navigateur au sein d'une tempête. Il brave le flot sans gestes véhéments. Sachant sa route et sûr de son navire, il avance et riposte par une manœuvre appropriée aux mouvements de la mer.

Dans le groupe de ses disciples, on est un peu moins patient. A ceux qui publient des *Corrections de Frère Thomas,* on répond par des *Corrections des corrupteurs de Frère Thomas,* et ce petit jeu n'a pas de grandes conséquences. Ce qui en a davantage, c'et l'attitude de certaines autorités. On sait que l'évêque de Paris, Étienne Tempier, a évité de le frapper, lors de la fameuse dispute soutenue en sa présence et qui aboutit à la condamnation de treize propositions doctrinales. En 1277, trois ans après la mort du saint, il se rattrape ; il condamne avec d'autres une vingtaine de propositions thomistes. Presque au même moment, en Angleterre, un confrère de Thomas d'Aquin, Robert Kilwardby, archevêque de Cantorbéry, censure également sa doctrine, et son successeur Jean Peckham, franciscain, aggrave la sentence. La lutte continue jusqu'à la canonisation (18 juillet 1323), et il faut une intervention énergique du Saint-Siège pour faire lever, en 1324, après quarante-sept ans d'interdit, la sentence parisienne.

Incidents, malgré tout, que ces conflits de doctrine ou de personnes. La gloire e 1 venue tôt à Thomas d'Aquin et ne lui a jamais été infidèle ; il a prévu en partie son avenir, et on le sent bien à telles de ses paroles. En dépit de son humilité, il parle en homme qui domine les temps et qui s'adresse à la postérité plus qu'à son fugitif entourage. On pourrait donc se demander si un certain enivrement n'était pas en quelque sorte fatal chez le héros

d'une telle carrière, et si sa fin, auréolée à ce point au dehors, ne le fut pas un peu aussi dans son cœur.

C'est ici que peut nous renseigner un fait d'une extrême portée et certainement des plus authentiques. Le 6 décembre 1273, tandis qu'il célébrait la messe à Naples, en la chapelle de saint Nicolas, le saint eut un de ces *raptus* qui lui étaient habituels, mais beaucoup plus prolongé que de coutume. Quand il en revint, il dit à frère Réginald, son confident : « La fin de mon couvre er venue, *venit finis scripturae meae* ». Et comme l'ami insistait pour qu'il achevât du moins le grand travail de la *Somme,* il répondit : « Réginald, je ne puis plus ; tout ce que j'ai écrit ne me semble maintenant que de la paille. » Certains chroniqueurs, renchérissant, ont ajouté que Thomas aurait alors ordonné de brûler sa *Somme ;* mais leurs dires ne reposent que sur une légende. Cela ne s'ensuit pas. Ce qui paraît sûr, c'est qu'en lui, à la suite d'une vive intuition, sinon d'une vision formelle, la flamme de création s'éteignit et qu'une sorte de découragement sublime lui arracha ce cri d'un cœur excédé et non satisfait *Réginald, je ne puis plus!...*

Il faut bien dire qu'après un labeur poursuivi sans relâche durant tant d'années, une perpétuelle tension cérébrale avait de quoi provoquer une crise, et qu'une grande flamme précède l'extinction, c'est un phénomène assez ordinaire pour qu'on n'en soit pas trop surpris. Mais il y a là certainement autre chose.

Zelter écrivant à Goethe disait de Beethoven finissant : « Ses œuvres paraissent lui causer une secrète horreur », et lui-même, après avoir donné au monde la *Neuvième symphonie* et la *Messe en ré,* ces deux univers sonores, disait : « Il me semble que j'ai écrit à peine quelques notes ». Le rapprochement des deux cas et des deux formules est frappant. Plus on a de génie, plus on a le sens de ses limites. « Le retour de la pensée sur elle-même est mortel à l'espérance », écrit M. André Suarès. Quand on a exécuté facilement le difficile, on se tourne vers l'impossible. En philosophie surtout, on se rend compte, à mesure qu'on progresse, que parler, c'est toujours exprimer une erreur partielle alors, se taire, ne sera-ce pas dire la vérité ?

Le silence est pour nous, humains, la plus haute condensation de la science ; on y arrive, quand on prend le sentiment de cette intuition pure

Près de qui tout savoir est un entassement. (CH. PÉGUY)

« Je me doute de tant de connexions, lit-on dans les *Cahiers* de Paul Valéry, que je ne parle plus... Je n'aurai pas le courage d'entrer dans le détail de cet éclair qui illumine instantanément des années. » Que sera-ce, si les années ainsi éclairées, années d'un Docteur ébloui de Dieu, années d'un saint, ce sont comme des années éternelles. Thomas est parti de la question « Qu'est-ce que Dieu » : d'un mouvement continu, sans coupure, arrêt ni recul, il aboutit à l'extase en Dieu où s'éteint sa force humaine. C'est normal. « Toute haute vie commence et finit avec ses dieux », a-t-on dit[37]. Qu'est-ce que nos pauvres exercices de pensée, en présence de l'Insondable ? Nul ne dispose de l'Infini. La proie, la divine proie doit à la fin dévorer son chasseur.

A l'égard même du créé, le sentiment de la sublime unité de tout, entrevue en Dieu, doit faire paraître au philosophe ses anciennes connexions, par causes et effets, ainsi que des coq-à-l'âne. Le discours du monde, vu du Verbe, est tellement plus profond, sans parler du Verbe lui-même ! A cette haute vérité de l'univers, n'est-elle pas due aussi, l'ultime admiration du silence ? On a essayé de nous décrire les choses, et l'on s'aperçoit qu'on n'a fait que dessiner le contour de leur ombre. Cette ombre exalte, qui est pour nous sans prix, au milieu de tant de déformations pernicieuses, cette ombre en l'homme, qui est lumière pour sa contemplation et pour sa conduite, le créateur génial ne la voit plus que dans sa vacuité. Il a perdu cette noble crédulité qui pense étreindre en ses filets la vérité toujours infiniment débordante. Il éprouve « ce parfait renseignement, cette parfaite connaissance de ce que l'on n'est rien, cette remise, cette abdication qui est au fond de tout véritablement grand homme[38] ». Il a triomphé ; on l'appellera demain emphatiquement « l'étoile du matin » ; mais lui la voit là-haut, l'étoile, en sa splendeur inaccessible. La science est derrière lui ; en avant brille une autre lumière ; il lui est désormais impossible de se retourner.

Mais il n'en est pas triste ; l'échange est trop heureux. Cette vérité que nos mains ne saisissent pas, Dieu la donne. Les impuissances du temps ne font que marquer le triomphe de l'infini pouvoir. Thomas se sent accompli en Dieu, alors que l'abandonne toute sa raison de vivre. C'est la vraie gloire, cela. Il l'a toujours dit, « la vraie gloire est celle qui se trouve auprès de Dieu ». Loin de lui la pensée de chercher dans sa doctrine le piédestal de sa statue ou l'ornement de

---

[37] Abel Bonnard, *Saint François d'Assise,* p. 131
[38] Charles Péguy, *Notes sur M. Descartes*

sa tombe ; il s'est perdu dans la lumière qu'il projetait, afin qu'elle brillât seule. A elle la gloire ! a elle le somptueux avenir ! Pour lui, il rentre dans ce néant intérieur qu'il a de jour en jour creusé. L'humilité lui a été un refuge contre l'exaltation qui perd tant de grands êtres. Mais il sait bien qu'en descendant au fond de soi-même comme au cœur du globe, on se dirige, au delà, vers le soleil.

L'aube naît, de ce soleil sans déclin. Dans peu de jours, ses dernières pensées seront consacrées au *Cantique* des noces éternelles. Il expirera devant l'hostie comme Bayard devant la croix de son épée. Son âme s'échappera de ce monde de fantômes et de futiles abstractions pour s'élancer au-devant de la Vérité substantielle. L'être ne *pense* que parce qu'il vit imparfaitement. C'est dans l'extase entrevue de l'Être même, qu'il prend le droit dès maintenant d'oublier la pensée.

Pour nous, qui vivons de cette pensée, nous ne voyons dans le suprême désistement de son auteur qu'une raison de plus de le vénérer, de l'aimer, et à sa gloire consacrée là haut, nous ajoutons humblement l'hommage de notre admiration filiale et la fidélité de nos esprits.

CHAPITRE X

L'HOMME DU TEMPS PRÉSENT

Saint Thomas appartient aujourd'hui à deux sortes d'esprits : ceux qui étudient son œuvre en purs historiens ou qui la goûtent en philosophes ; ceux qui la regardent sympathiquement comme un moment du passé et ceux qui y découvrent une force du présent ; ceux qui, selon une belle image de M. Thibaudet, contemplent l'œuvre et l'homme comme une chute d'eau où passe l'arc-en-ciel, et ceux qui les transforment en énergie utilisable.

Il e 1: certain que pour tous notre auteur est redevenu actuel ; et il en est d'abord une raison générale, c'est que le XXe siècle, ainsi qu'on l'a observé, a entrepris pour l'intelligence du moyen-âge la même résurrection que le XIXe pour sa beauté. Il y a là des deux parts un noble mouvement ; mais ce rapprochement nous éclaire et pourrait provoquer nos craintes. Le mouvement créé par Chateaubriand, Montalembert, Ozanam, Hugo, Cartier, Viollet-le-Duc, a suscité d'abord des pastiches ; puis on a reconnu l'erreur, et l'on revient au « moderne ». Un mouvement similaire en philosophie donne lieu, dira-t-on, à des essais néo-thomistes imités du XIIIe siècle, mais n'ayant pas plus d'avenir que le faux gothique en architecture ou en orfèvrerie. Saint Thomas est la figure actuelle d'un siècle aboli, il n'et pas autre chose.

Erreur, à notre avis, et qui provient d'une confusion. La beauté artistique est avant tout affaire de formes. Dans la mesure où elle inclut un fond éternel, on ne puise pas moins aujourd'hui à Chartres ou au Parthénon qu'en des temps moins anxieux de nouveauté ou même au temps de leur naissance. Qu'on se rappelle Rodin ou Bourdelle, les frères Perret ou M. Le Corbusier. Or, en philosophie, il y a bien aussi le fond et la forme, et à l'égard de cette dernière, nous sommes prêts à des concessions auxquelles certains, peut-être, ne s'attendraient pas; mais le fond l'emporte de beaucoup, parce qu'il ne s'agit plus principalement d'un état d'âme,

comme en art, mais de vérité objective, non de la libre expression de ce qu'on éprouve en face du réel, mais du réel lui-même.

Sans doute, ceux qui ne voient dans toute philosophie qu'une « œuvre d'art » raisonneraient autrement et maintiendraient l'assimilation complète. Pour eux, tout l'effort de la pensée interprète de l'univers doit regarderer vers la science expérimentale ; le reste est « poésie » et se trouve donc livré aux variations indéfinies des imaginations et des siècles. Nous ne pouvons entrer dans ce débat. Observons seulement que c'est là nier la philosophie, par suppression arbitraire de son objet propre. La philosophie étudie le monde en se fondant sur les notions les plus élevées de l'esprit, extraites des choses elles-mêmes ; elle est objective autant et plus que la science expérimentale. Dès lors, ce n'est point en œuvre d'art qu'il faut la traiter ; une réussite géniale à son sujet, quelle qu'en soit l'époque, n'appelle pas uniquement un hommage d'admiration, mais l'adhésion de l'esprit, qui est l'hommage exigé par la vérité authentique. On s'incline devant l'œuvre d'art parce qu'elle plaît ou parce que son auteur est sublime ; on s'incline devant une thèse philosophique 'parce qu'elle est vraie, et peu importe alors qu'elle date du XIIIe ou du XXe siècle.

Ce n'est pas une bonne marque, pour des hommes qui prétendent représenter leur génération et assurer le progrès des générations nouvelles, que de méconnaître une grande doctrine sous prétexte qu'elle est ancienne. Ce sont les mêmes, qui poussent en avant avec force et qui sentent à leurs épaules l'appui du passé. « La parole du passé est parole d'oracle, écrit Nietzsche; vous ne la comprendrez que si vous êtes les édificateurs de l'avenir et les visionnaires du présent. » La réciproque n'est pas moins exacte.

Saint Thomas a été l'homme de ses contemporains ; il a voulu servir sa génération, comme c'est le devoir de chaque homme, et ce n'était pas seulement une vertu, c'était, même à l'égard de la postérité, une sagesse. Le penseur qui prétendrait travailler pour une postérité abstraite travaillerait faiblement pour tous, comme le peintre imaginant de représenter l'Homme.

Jésus-Christ, homme universel, n'en a pas moins été un juif, et un juif du temps de Tibère : une philosophie, même universelle, n'en sera pas moins à la base, au départ, la philosophie d'un milieu et d'une époque. Mais pas plus que sa qualité de juif ne s'oppose, en Jésus, à son rôle de Fils de l'Homme, pas plus son élaboration

entre 1250 et 1274 n'empêche la philosophie thomiste de constituer en son fond cette philosophie éternelle, *philosophia quaedam perennis* que Leibniz poursuivait.

Saint Thomas, en travaillant pour son temps, a travaillé pour tous les temps, parce qu'il a creusé plus bas que les racines du temps et a retrouvé l'éternelle substance des choses. La vérité n'est-elle pas « plus ancienne que l'idée que nous en avons », ainsi que dit Pascal, et n'est-elle pas pour la même raison plus durable que nous, quand il s'agit surtout des objets intemporels que la philosophie première envisage ?

Non certes, la jeunesse médiévale de la philosophie thomiste et son actualité pour nous ne sont point contradictoires. Ces formules qui nous étonnent furent en leur temps une nouveauté fleurie ; aujourd'hui, parce qu'elles ont pâli, elles semblent arides ; mais il n'y a pas de fleurs que celles qu'on peut reproduire en tableaux ; le botaniste en connaît d'autres, et qui annoncent aussi leur fruit.

La vérité des idées revêt la force qui appartient à la réalité elle-même. Le réel est fort, parce qu'il est de fabrication divine ; mais la vérité aussi est de Dieu à travers les choses ; c'est pourquoi elle défie le temps. Ce qui, dans le réel, demeure, demeure dans la pensée véridique, et la pensée véridique de l'avenir le retrouve ; qui le dédaigne offense la force éternelle à l'œuvre dans le monde et dans les esprits.

Ah ! que nous avons besoin de rapprendre cette sagesse, qui est à la fois une humilité et le plus élevé des cultes ! Jamais autant que depuis qu'il et infidèle à Dieu, le genre humain n'a été indocile à l'homme. Il répugne à toute tradition, à tout enseignement, content de céder à des entraînements successifs qui font de lui, parce qu'il ne veut pas être serviteur, un esclave.

Thomas d'Aquin ne connut pas ce redoutable travers. Il utilisa le passé au titre de présent éternel et y trouva les éléments d'une doctrine toute neuve; pour satisfaire aux besoins de son temps, il emprunta à ce qui anime tous les âges, et c'est par là qu'il intéresse toute l'humanité. Avec la même fidélité, ne garderions-nous pas la même liberté toujours nécessaire ?

A certaines époques, et je pense surtout à l'ère cartésienne, des thomistes sincères se crurent en droit et en devoir de modifier le

système en son fond, pour l'accommoder, soi-disant, à des nécessités nouvelles : ils faisaient acte de liberté, et de cela nous les louons ; mais ils en déplaçaient l'objet, et de ce fait, se croyant de libres esprits, ils n'étaient que timides. C'est une timidité que de se laisser désarçonner par une secousse intellectuelle, alors que sa position était bonne et ne requérait qu'un effort d'adaptation.

Ce qui a fait paraître inactuel, à ces 'époques-là, le système thomiste, c'est que ses disciples, attachés à son corps, oubliaient de consulter son âme, d'entrer dans son esprit et de, poursuivre, à la lumière de ses principes directeurs, l'interminable et toujours neuve aventure. La rigueur de saint Thomas, qui ne l'avait jamais lui-même encombré, parce qu'elle était une méthode de recherche et non un carcan, paralysait le cerveau de ces penseurs à la suite. Disciples, ils négligeaient d'être maîtres à leur tour, et il n'y a pas de philosophie vivante sans maîtrise.

Ainsi que nous le dirons pour finir, on ne peut être thomiste aujourd'hui que par un effort d'approfondissement et de rénovation. Peut-être n'y est-on point encore parvenu ; mais des essais en subsistent, et ils sont le signe de cette pérennité que je défends'; car, ainsi que dit Carlyle, « donnez une chose au temps, si elle peut prospérer, c'est une chose bonne » ; mais si ayant fléchi par la faute de ses adhérents elle peut revivre, c'est une chose meilleure encore.

Il est temps d'examiner une objection capitale opposée par de très sincères esprits - par d'autres aussi - à toute possibilité de renouveau de la philosophie thomiste. On dit : Cette philosophie est solidaire d'une conception du monde périmée, d'une cosmologie, d'une physique, voire d'une psychologie que ne reconnaît plus la science ; c'est une philosophie géocentrique et anthropocentrique, alors qu'on sait maintenant combien nous sommes perdus dans « ce canton de la nature » ; c'est une philosophie lourdement réaliste, alors qu'un fort courant d'idéalisme et de nominalisme prévaut, etc., etc.

Ce qu'on dit là du thomisme, on le dit souvent du christianisme lui-même, dont les dogmes, assure-t-on, tiennent à la *boule du monde* étriquée dont on fit autrefois l'univers. Mais ceux qui parlent ainsi ne connaissent bien ni le christianisme, ni la philosophie thomiste ; avec du bon vouloir quelquefois, souvent avec beaucoup de

passion, ils falsifient tout, voltigent à la surface de tout et, comme disait Albert le Grand, « blasphèment ce qu'ils ignorent ».

Tout récemment, un de nos savants physiciens, dans une préface qui ne lui fera point honneur, tenait au sujet du christianisme et de la science des propos vraiment sots ; on lui amènerait le rouge au front, si on l'entreprenait dans une conversation entre gens sérieux. Avec beaucoup moins de légèreté et une très évidente droiture, M. Pierre Lasserre, dans son *Ernest Renan,* penche dans le même sens, et il se trouve que tous ses exposés des dogmes et de la philosophie thomiste, tous, sans exception, sont substantiellement inexacts. On se demande comment, après cela, pourrait valoir une conclusion :t se fonder une critique. La critique est cependant le fort de ce temps. Il n'a que cela. Serait-ce donc qu'il n'a pas grand chose ? Il a beaucoup ; mais cela n'est pas au point, faute de bases, et en ce qui concerne le problème présent, il y a évidemment maldonne.

Il n'est pas vrai que le thomisme, et encore moins le christianisme, reposent sur une physique ou une cosmologie périmées. En ce qui concerne le christianisme, je crois l'avoir montré, après bien d'autres, par un simple exposé de ses doctrines au contact des idées actuelles[39]. Pour le thomisme, sans préjudice des précisions que nous ne pouvons apporter dans ce volume, il suffira de dire ceci.

Le thomisme, en tant que philosophie, est essentiellement une métaphysique. La cosmologie et la physique qui s'y adjoignent, et pas davantage certaines théories psychologiques provisoires, classement de faits plutôt que système d'explications, ne font corps avec elle. Il est bien évident que le géocentrisme eut une grande influence sur la façon dont se présenta la doctrine au XIIIe siècle ; mais une critique élémentaire sait distinguer entre les idées fondamentales d'un métaphysicien et le véhicule qu'elles empruntent pour s'exprimer, les données accessoires qui s'y accolent dans le cerveau du penseur, en raison de cette unité de l'esprit dont nul ne peut se déprendre.

Il y a un état premier et un état second des doctrines métaphysiques. Au premier Made, l'esprit les contient à l'état pur, mais elles ne se prêteraient alors à nulle expression coordonnée à

---

[39] Cf. A. D. Sertillanges, *Catéchisme des Incroyants,* Flammarion, éd

l'expérience et par là communicative. Dès qu'elle s'incarne en cette seconde forme, ce qui est pour elle comme une sorte d'individuation, l'idée métaphysique se trouve mêlée à des notions expérimentales plus ou moins authentiques et plus ou moins élaborées par la science. Mais si de ce fait l'idée première est contaminée quelque peu, elle ne perd rien de sa validité comme notion de son ordre.

Ai-je à exprimer l'idée de providence, je pourrai dire : C'est Dieu qui dirige les atomes comme les âmes. Mon idée de providence sera-t-elle périmée parce qu'on aura renoncé à la théorie atomique ? Et si, dans ma démonstration de la providence, j'utilise les atomes, comme saint Thomas utilise le soleil « source de chaleur universelle », ma démonstration sera-t-elle abattue parce qu'on aura substitué aux atomes substantiels un régime de forces ? Raisonner ainsi, ce serait montrer qu'on ne sait pas comment se pose et comment se résout un problème métaphysique.

M. Pierre Lasserre se figure avec beaucoup d'autres que « le monde idéal d'un Platon ou d'un saint Thomas n'est que l'idéalisation de la nature que leurs yeux et un médiocre ensemble de renseignements leur représentent ». Or rien n'est plus faux. Le monde idéal de saint Thomas (je ne parle pas de celui de Platon, sur lequel la critique est encore mal fixée) est l'ensemble des nécessités de toute expérience, même la plus élémentaire et par suite la moins changeante ; c'est pourquoi il ne dépend point des progrès de la découverte, mais seulement des progrès et des bonheurs de l'esprit.

Quand on nous donne en exemple la théorie de l'humanité but principal du monde, on oublie d'observer que ce n'est point là une théorie métaphysique, mais une *croyance* fondée sur une expérience réduite. Ce qu'il y a de métaphysique en la circonstance et qui vaut, pour cette raison, aujourd'hui comme hier, c'est que la *matière* est orientée vers la *forme,* le corps vers l'esprit, comme le moins vers le plus, le partiel vers le Tout, qui est sa raison dernière.

Que le savoir du moyen âge se soit présenté comme *un,* c'est bien évident ; c'est une beauté, et à chaque étape du progrès humain, cet effort d'unification recommence ; mais l'unité ainsi procurée est toujours provisoire, comme l'unité de l'organisation vitale et de l'aliment du jour ; elle n'est pas essentielle. C'est une liaison dans les cerveaux et dans les exposés, ce n'est pas

proprement une liaison de doctrine.

Aussi bien n'est-ce pas de cela que nous parlions, quand nous avons décrit et loué la *synthèse* thomiste. Une synthèse intégrale, comprenant toute la science expérimentale, est à jamais impossible en son absolu ; relative, elle est à reprendre tous les vingt ans. Mais une synthèse métaphysique est tout autre chose. Elle se meut sur un plan différent. Elle n'est pas sans rapports avec la première, et c'est pourquoi nous dirons qu'il y a et qu'il y aura toujours lieu à une présentation nouvelle de l'antique doctrine. Mais cette doctrine n'en sera pas moins la même, avec des attaches extérieures et un ordre de croissance intime renouvelés.

J'ajouterai à cela deux remarques accessoires, c'est que d'abord saint Thomas, tout en utilisant la science de son temps, n'est pas sans marquer fréquemment son indépendance ou même sa défiance à l'égard de ces théories dont il sait le caractère transitoire. Quand il ne la marque pas, son indépendance n'en est pas moins inscrite dans maintes précautions verbales, incluse dans la position qu'il prend, loin des contingences, au plan des causes premières.

En second lieu, ce serait une erreur de croire que tout soit périmé dans cette physique et cette cosmologie si étrangement vieillies dans l'ensemble; la force et l'ingéniosité de grands esprits ne s'y sont pas dépensés en vain. A travers des erreurs de fait ou des arrangements de faits exacts séparés par d'immenses hiatus, des vues géniales subsistent, des intuitions que notre science vérifie *à* d'autres niveaux, en des formes diverses, mais étroitement parentes.

Que s'il s'agissait en particulier de la métaphysique de Dieu, dont on pense aussi, dans certains milieux, qu'elle dépend chez saint Thomas de conceptions désuètes, il serait bien facile de prouver qu'il n'en et rien. Outre ce qu'on vient de dire en général de toute métaphysique, il suffit d'observer ceci. Aux yeux de Thomas d'Aquin, l'univers créé par Dieu e1 absolument et universellement contingent ; il l'et dans sa forme et dans sa durée aussi bien que dans son être. Thomas croit *à* la possibilité d'un Dieu éternellement solitaire, et il croit *à* la possibilité d'un monde éternel ; il croit que le monde créé pourrait être entièrement différent de ce qu'il et, avec des lois positives absolument autres.

Or, on ne pourrait pas dire le monde ainsi contingent, surtout dans sa forme, si l'on avait commencé par calquer l'un sur l'autre d'une part le créé, de l'autre le premier Nécessaire.

La plaisanterie de Voltaire : « On dit que Dieu a créé l'homme *à* son image, les hommes le lui ont bien rendu », peut s'appliquer au déisme instinctif ou aux divers *émanatismes ;* le divin de saint Thomas en e1 bien éloigné, lui qui place l'essence divine si fort au-dessus des formes du temps et concède même cette proposition : « Dieu n'a pas d'essence[40] ».

Quant à la synthèse thomiste concernant l'accord de la raison avec la foi, elle s'établit principalement, elle aussi, du fait même des problèmes posés, au plan métaphysique. Quand il s'agit de faits contingents, il les prend tels quels, comme des données dont nous avons *à* tenir compte comme lui, à supposer qu'il soient vraiment de foi[41]. Aucun vieillissement par conséquent sur ce point; la situation est intacte.

En bref, la synthèse thomiste en ce qu'elle a d'essentiel n'appartient exclusivement à aucun temps. Elle peut donc appartenir au nôtre. Quiconque croit à la métaphysique comme science autonome et admet le principe de la foi peut y adhérer sans crainte d'anachronisme. Il ne s'agit point là de ce que mesure la durée, mais de ce qui se tient au-dessus d'elle et doit survivre *à* tout son décours.

On ne sera pas obligé pour cela d'adopter les procédés didactiques de saint Thomas. Ces procédés, saint Thomas ne les a pas créés, il les a subis. Nous avons vu qu'il y apporta de nombreux perfectionnements, mais relatifs, comme tout penseur dans le temps. De même, les problèmes particuliers qu'il posa et le biais sous lequel il eut à les envisager furent gouvernés par l'état des questions à son époque, par les groupes où il fut appelé à enseigner et les disputes auxquelles il prit part. Tout cela c'est l'enveloppe, c'est la coque de la noix, ce n'en est pas le fruit.

---

40 *De Ente et Essentia.* ch. VI

41 J'entends réserver ainsi la relativité des commentaires bibliques, en fait beaucoup plus stricts au temps de saint Thomas, bien que sa théorie générale de la révélation et de l'inspiration soient toujours valables

Le fruit ! à quel point il pourrait être nourrissant, pour ce siècle si affamé, en dépit de ses prétentions indigentes ! Ce temps est au désarroi besogneux, autant qu'à l'opulence des matières. « Un rien infiniment riche », écrit Paul Valéry[42]. Chateaubriand dénonçait déjà « l'invasion des idées succédant à l'invasion des barbares[43] ». Pour un philosophe allemand de nos jours, la pensée régnante constitue « un interrègne pathologique ». Entre les deux, Nietzsche parle de la philosophie moderne comme d' « une critique sans joie et sans force ». Les centaines de témoignages semblables seraient faciles à aligner. On n'en a pas besoin pour constater que nos philosophes donnent un caillou ou un scorpion à qui leur demande du pain. De belles et brillantes théories peuvent ouvrir certaines voies : à côté, d'autres les obstruent, et rien n'émerge qui éclaire véritablement et rassure. Le chaos est l'arbitre de la pensée. On en arrive à une sorte de désespoir triomphant : curiosité aiguisée des modes et des méthodes du connaître, dédain ou désabusement inconcevable du vrai.

Pourtant, nous ne manquons pas d'hommes. Ce qui fait défaut, ce ne sont ni les vues ingénieuses, ni les analyses de détail, ni la pénétration, ni l'ampleur : c'est l'ordre ; c'est une régulation générale de l'intelligence à partir des principes premiers jusqu'au Principe- suprême. *« Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes »* répéterait saint Paul (II *Timoth*., III, 7). Ils apprennent, et ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité. Ils disent des choses sages, à côté d'autres invitant à penser que devenir philosophe c'est perdre le sens, et l'on dirait, tant ils sont peu pressés de conclure, qu'ils ne savent pas eux-mêmes quand ils ont parlé sagement.

Bref, on est lassé des « penseurs » ; on voudrait un peu de vrai. La crise actuelle de la société, qui angoisse tout homme clairvoyant, est au fond une crise doctrinale. Si l'œil de l'homme se trompe, quel membre agira bien ? Tout le monde veut de la paix, et pour la paix, de l'ordre ; mais l'ordre a son origine première dans la pensée : quelle pensée assez sage et assez compréhensive nous secourra ?

La religion en a le secret, et si Faut, pour se rajeunir, a signé le pacte avec le diable, l'homme moderne signerait le pacte même avec

---

42 Paul Valéry. *Variété.* « La Crise de l'Esprit. »

43 Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe,* Conclusion

Dieu, dit un de nos savants[44]. Mais pour que la religion joue ce rôle, elle doit revêtir une forme intellectuelle. Il nous faut une philosophie. C'est pourquoi celle de toutes les philosophies que l'Église elle-même présente comme la mieux apparentée à ses enseignements et à ses tendances, et l'homme dont elle dit tout particulièrement dans sa liturgie qu'il a pris la parole au milieu de l'Église : *« In medio Ecclesiae aperuit os ejus »,* cet homme et cette philosophie sont au premier rang des secours que nous pouvons attendre, bien loin qu'il en soit comme de ces noms et de ces pièces d'archéologie que le musée de la pensée honore de sa poussière.

Saint Thomas fut un maître d'ordre, un régulateur des esprits, un sage ; dans le va-et-vient de l'incertitude, il sut trouver une position (table, et il s'est établi assez haut pour faire profiter de sa sagesse des temps élargis. A toutes nos diversités et à tous nos conflits épuisants, il apporte l'apaisement du vrai, à toutes nos ressources la force de rapprochement d'une synthèse ample et toujours ouverte. Il n'y a d'intransigeance en lui qu'à l'égard de ces cadres et de ces principes généraux sans lesquels l'esprit n'a plus d'assiette ferme et le réel de pivot.

Qu'on ne dise donc pas, quand nous parlons d'être thomistes : Vous voulez nous faire rétrograder ! Vous voulez nous ramener au XIIe siècle ! Nous ne voulons faire rétrograder personne ; nous invitons simplement à garder la route. On s'en est écarté largement ; y revenir, ce ne sera pas nier ce qu'on a fait de chemin.

La nouveauté, aujourd'hui, c'est de *recommencer ;* mais nous ne demandons pas qu'on *répète,* et si l'on semble y incliner ici ou là, l'homme de sens, l'homme de libre esprit n'est pas dupe. Dans tout culte il y a de vrais adorateurs et des fanatiques. Certaines louanges vous donneraient envie de blasphémer. Mais blasphémer pour cela serait bien sot, car ce serait tomber à son tour dans le travers qu'on signale. Le vrai, la sagesse, un culte éclairé, la recherche d'acquisitions toujours plus ambitieuses, jamais satisfaites : telle est la façon authentique d'être thomistes, à l'école de saint Thomas lui-même et non de ses grimauds.

En tout cas, le temps est loin où se dire thomiste était se placer au-dessous de son siècle et déclarer son appartenance au passé. Tout homme ami des grandes architectures et des grandes pensées

---

[44] M. Etienne Burnet, de l'Institut Pasteur

peut trouver ici de quoi rêver, et s'armer, et s'instruire. Puisse-t-il reconnaître, à cette école, l'axe sur lequel tourne le système des choses, et qui est le divin.

CHAPITRE XI

L HOMME DE L'AVENIR

Nous avons mentionné deux catégories d'esprits, parmi ceux qui s'occupent aujourd'hui de saint Thomas : ceux qu'animent des préoccupations purement archéologiques et ceux qui songent au présent. Mais parmi ces derniers, un classement nouveau s'impose à la critique. Il y a les dilettantes, empressés à suivre un moment une mode intellectuelle, et qui passeront, demain, à d'autres exercices. Il y a les désabusés, les désespérés, qui saisissent n'importe quelle planche, dans le grand naufrage de la pensée. Le thomisme est-il vrai ? ils n'en savent rien et négligent volontiers de s'en instruire ; ils trouvent là une espérance, c'est tout ce qu'ils demandent, comme beaucoup, hélas ! en matière de foi.

Des dilettantes, il n'y a rien à dire, sinon que leur « thomisme » est assez puéril et qu'il encombre le chemin. Où donc la mode va-t-elle se nicher? pense-t-on, quand on compare à l'austérité de leur objet ces petites adhésions fugaces.

Les désespérés inspirent des sentiments plus sympathiques, mais non moins inquiets. Les méthodes de désespoir n'ont rien de philosophique, et la durée des fidélités qu'elles provoquent n'est pas non plus très garantie.

Un thomisme sérieux ne souhaite donc d'adhérents que ceux qui croient vraiment à son avenir, qui en seront les agents à quelque titre, et qui pour cela sont prêts à en poser les conditions, qui nous restent à exprimer.

Quelqu'un dira peut-être : Quelles conditions ? Une doctrine est ce qu'elle est ; reconnue bonne, elle obtiendra des suffrages du fait seul de sa présentation, sans qu'on ait besoin de la « travailler », ce qui serait l'altérer, ce qui en ferait la doctrine de tel ou tel, et non plus la doctrine thomiste.

J'ai entendu cette objection plus d'une fois ; on me l'a opposée, quand j'ai essayé de transcrire pour nos contemporains quelque thèse du maître. Certains seraient bien aise qu'on laissât le fruit dans sa gaine coriace, afin que nul n'y mordît, et d'autres, mieux intentionnés, ne se rendent pas compte des choses.

Il ne se peut pas que le thomisme ait un avenir – je dis en dehors des écoles spéciales – en demeurant simplement ce qu'il est dans les textes du moyen âge. Content ainsi de se *proposer,* sans se réadapter et c'est-à-dire se restaire, on pourrait prophétiser que sa gloire ne serait pas longue ; la mode le soutiendrait quelque temps ; le coup de barre des autorités ferait gagner à son vaisseau quelque brasses, puis il serait emporté par le flot. Le mouvement des idées a en effet dépassé non pas certes sa valeur de solution, mais sa façon de poser et de débattre les problèmes. Il doit se repenser à fond, être autre, et identique. L'homme qu'il deviendra sera la gloire de l'enfant qu'il fut - qu'on est toujours, au regard de temps plus évolués -, en attendant qu'on y découvre une nouvelle enfance. C'est de tout vivant, homme ou système, qu'on peut dire : « il arrive novice à chaque âge de la vie ».

Si les scolastiques ont eu un tort, ça été de croire que le thomisme pouvait ainsi indéfiniment *continuer,* sans crise, c'est-à-dire sans une reprise de fond, comme la nature reprend ses organismes au moment de la puberté ou de quelque grande secousse. De nouvelles conditions et de nouveaux problèmes appelaient, déjà dans le passé, un renouvellement de points de vue : il n'a pas eu lieu. Il eût fallu une crise Galilée, une crise Descartes, une crise Kant. Ne faudrait-il pas aujourd'hui une crise Bergson, plus tard d'autres encore ?

L'âme du Docteur angélique est toujours au milieu de nous; mais son corps, y compris son cerveau pensant, vécut au XIIIe siècle. Or, d'après sa propre affirmation, notre doctrine tient à notre corps, par le moyen des images mentales et de toute notre sensible expérience ; elle tient donc aussi à notre temps, bien que, comme la pensée dépasse l'expérience sensible, elle aussi, la do trine, dépasse le temps où elle se posa. Nous avons défendu plus haut cette dernière affirmation ; mais sa défense incluait l'acceptation de la première, étant fondée sur la distinction de ce qui, dans une doctrine, demeure, alors que le reste fuit.

Non, il ne suffit pas de rééditer le thomisme et de le défendre

âprement, il faut le rafraîchir. « C'est par les choses vertes que tout recommence », dit Henri Pourrat. Un vivant fait toujours un drôle de visage, sous le masque des morts, fussent-il des plus grands.

On a marché, depuis saint Thomas. On a erré ; mais on a travaillé, et le travail doit se poursuivre autant que la vie des hommes sur la terre. Toutes les lumières du ciel ne sont pas suspendues à la voûte de ce palais grandiose qui s'appelle la *Somme*. Un palais est un palais et un temple est un temple ; mais il y a l'univers, qui déborde tout, et il y a, au delà des systèmes quelque sublimes qu'ils soient, la vérité éternelle. Je dis au delà, je devrais dire au dedans, à titre de possibilité et d'espérance ; car lorsqu'il s'agit d'une synthèse comme la synthèse thomiste, on peut dire avec vérité qu'elle contient tout, mais virtuellement, et de l'explicite y est toujours en attente.

Le thomisme n'est pas plus tout entier en saint Thomas que le catholicisme dans l'Évangile et que dans le grain de sénevé le royaume des cieux. Les Écritures ne sont pas la religion, elles n'en sont qu'un certain témoignage ; la religion s'y trouve bien nettement et à jamais différenciée, mais non pas évoluée, et il lui reste à vivre. Ainsi le thomisme est une vie à partir d'un certain germe. Qu'on soit infidèle au germe, c'est-à-dire aux principes, aux méthodes, aux thèses métaphysiques essentielles, il n'y a plus de thomisme. Qu'on prétende conserver tel quel l'état des problèmes et des solutions quant à leur présentation et quant à leurs attaches avec l'expérience, on n'a plus qu'une doctrine figée, une momie enveloppée de bandelettes sacrées, mais qui n'a plus vie.

Il en est ainsi de toute grande doctrine. A l'égard de chaque problème comme à l'égard de l'ensemble, ses solutions, même vraies, ne sont encore que provisoires ; le temps, qui ronge tout, rend très vite caduques beaucoup de ses parties, et la synthèse est à reprendre. Nulle expression temporelle n'épuise ce qui est de soi au-dessus du temps, comme une métaphysique. La formule la plus arrêtée n'est jamais que le signal d'une étape ; on se l'oppose à soi-même pour se défendre, provisoirement, de progresser plus loin ; mais prendre cela pour un arrêt définitif, ce serait une trahison. Pour la recherche philosophique, il n'y a, proprement, aucune fin. Il n'y en a pas moins, quant au fond, des solutions fermes. On ne peut trop insister à dire que ces deux vérités sont corrélatives : pérennité de l'essentiel, caducité de ses incarnations ; fidélité nécessaire à cette essence valable toujours, renouvellement

nécessaire des formes et des adaptations successives.

C'est celui qui tient compte de cette double nécessité qui et le vrai fidèle. Je montre que j'ai compris mon auteur, quand je puis le repenser librement et le mettre au contact d'un milieu nouveau en une correcte métamorphose. J'appelle correcte métamorphose celle qui s'opère selon les procédés de la nature, qui fait de la chrysalide un papillon dans une même espèce.

Au surplus, le thomisme n'est pas seulement une doctrine, c'est une méthode, ou si l'on veut une attitude. Nous avons vu saint Thomas à l'œuvre. En face d'un apport nouveau, ou d'une contradiction, ou d'une doctrine adverse, saint Thomas ne s'arc-boute pas ; il examine, discerne, se montre moins empressé à combattre qu'à assimiler, constamment prêt, tout en redressant ou en rejetant là ou il le faut, à s'accroître. C'est 1e sens de toute sa vie ; c'et le propre de son libre et accueillant esprit. Ne sera-ce pas le nôtre ?

Saint Thomas n'a nullement songé à un système exclusif, à un système clos. Il s'est toujours adressé à tous ceux qui pensent, pour s'approprier et organiser avec les siennes leurs justes pensées. Il entendait bien, sans doute, qu'après lui on en agirait de même, et il n'aurait que de l'horreur pour une fidélité qui s'accrocherait à lui en refusant le progrès.

Il n'a pas pu tout dire, lui ! Il a tout dit imparfaitement, eu égard à l'ampleur du vrai et à sa hauteur inaccessible. Mais s'il n'a pas toujours éclairé les mystères, il les a toujours respectées ; il a toujours escompté le travail d'autrui et le développement des problèmes. Ce qu'il n'a pas trouvé hier, on pourra le trouver demain, en creusant à la même place.

Quelles lacunes et quelles imperfections, par rapport à notre temps, pourrait-on relever dans le travail de saint Thomas tel qu'il fut accompli au XIII[e] siècle ? Le souligner serait délicat et toujours sujet à contradiction ou à réserves. On s'entendrait cependant assez vite, je crois, sur les points suivants. Les exposés de saint Thomas, en raison de ses attaches péripatéticiennes et de l'esprit régnant autour de lui, ne sont pas exempts d'un certain *logicisme.* Son sens du réel n'est pas endormi ; son admirable bon sens le préserve des déviations que provoque chez beaucoup d'autres un

abus des concepts abstraits et de leurs jeux loin des choses. Mais si les solutions demeurent correctes, les éléments concrets du problème ne sont pas toujours assemblés aux yeux de l'esprit ; on se tient dans des hauteurs un peu astrales, et alors que la plus riche substance y est en cause, il arrive que le travail paraisse court, amaigri, et, pour nous, réalistes et verbeux, peu utilisable.

En doctrine, cependant, l'auteur enseigne que le réel, c'est l'individu, c'est le concret, non les cadres logiques, et que la science doit donc se tenir au contait du concret, qui est la fin du savoir[45]. Mais on ne résiste pas à la pesée de tout un siècle, et l'on connaît l'engouement que la révélation de *l'Organon* aristotélicien imposait aux générations médiévales. Aujourd'hui, saint Thomas s'exprimerait sans doute tout autrement et conduirait ses démonstrations de tout autre manière.

Question de forme, dira-t-on. Oui, mais qui influe sur le fond, quand à cet état second des pensées que je distinguais à l'in tant de leur teneur profonde. Tous les auteurs du moyen âge et tous leurs commentateurs ont tendance à remplir avec des notions les vides de l'expérience et, en matière d'observation, de s'en tenir à des cas symboliques, toujours les mêmes, qui pour les besoins de la dialectique suffisent amplement, mais ne font pas pénétrer très avant dans le réel.

La nature est conçue par l'École comme un système de rouages engrenés, d'*agents* et de *patients,* de *causes* et d'*effets* individuels dont le jeu est régi par des *essences* immuables et des *qualités* fixes dérivant de ces essences, au lieu de ce complexus mouvant, de cet océan de plus en plus un en son intimité que nous fait entrevoir la science. Il s'ensuit que dans bien des thèses, et jusque dans les preuves de l'existence de Dieu, un physicien est embarrassé pour mettre des réalités sous les étiquettes logiques utilisées par le texte. Des savants fort bien intentionnés m'en ont écrit, et j'ai dû, en quelque mesure, plaider coupable. Si de son côté mon confrère M. Édouard Le Roy a cru pouvoir critiquer si âprement - et si injustement à mon sens - les preuves thomistes de Dieu, la cause en est pour une grande part dans ses idées personnelles, mais pour une part aussi dans ce logicisme abstrait, d'apparence un peu verbale, et qui aurait besoin aujourd'hui de s'incorporer des éléments plus positifs. Rien ne serait plus aisé, tout au moins en principe, et il ne s'agit,

---

45 Cf. *Somme Théol.* II- Partie, Q. 84, art. 8

métaphysiquement, que d'apparences ; mais le travail n'est pas fait, et c'est un article à inscrire au programme du nouveau thomisme.

Dans l'homme, les facultés diverses et les divers éléments psychologiques sont souvent traités de même, non comme des termes d'analyse, mais comme des êtres distincts, où l'unité de la vie se disperse et où la réalité des rapports devient parfois peu intelligible. Saint Thomas est en garde contre ce défaut ; il en est bien autrement averti que la plupart de ses disciples, même contemporains, et au moment où des conséquences doctrinales en pourraient fâcheusement résulter, son génie intervient et redresse la situation. N'importe, l'impression demeure ; la méthode tend à faire illusion, et la richesse des solutions en est forcément réduite.

D'une façon générale, on ne peut nier que le rôle scientifique joué par la logique abstraite dans l'œuvre de saint Thomas, comme dans celle d'Aristote, est tout à fait disproportionné. Ses travaux d'exégète en fournissent des exemples frappants et qui peuvent servir de symboles. Prenez le psautier, recueil évidemment compilé en dehors de toute considération théologique ou mystique, vous constaterez que saint Thomas y découvre, au moyen de savants découpages, tout un ordre idéologique, assez semblable, en fait, aux batailles que Léonard de Vinci croyait voir - et c'est-à-dire projetait lui-même - dans les lézardes des vieux murs. Le procédé, quelque fallacieux qu'il soit, est ici bien innocent ; il n'en serait plus de même en philosophie, si, encore une fois, le génie et une rectitude merveilleuse de jugement n'intervenaient à point pour s'opposer à des déviations graves.

Reste qu'un thomisme renouvelé doit en finir avec cet excès d'une méthode précieuse en elle-même, excès qui a tant contribué à l'injuste décri de la doctrine. Moins de *raisonnements, plus* de faits et plus de contrôle par les faits ; recours plus abondant aux disciplines positives, même en métaphysique, a fortiori en psychologie et en morale, plus que tout peut-être en morale sociale. L'anatomie du réel, chez saint Thomas, est merveilleuse; elle est même surabondante, car, à la manière de Michel-Ange, qui « inventait des muscles », il invente ou réinvente des organes, comme le *sensus communis,* le *concupiscible,* l'*irascible,* etc. ; mais la biologie du réel, si je puis dire, et l'étude du double milieu intérieur et extérieur où baignent ses éléments est à développer, si l'on veut que cette admirable philosophie cesse tout à fait d'être une pièce de musée, pour devenir aux yeux de tous une doctrine vivante.

Mes confrères en thomisme auraient-ils la tentation de trouver cette critique irrespectueuse ? je répondrais avec Péguy : « Une grande philosophie n'est pas celle qui n'a pas de brèches, c'est celle qui a des citadelles », et j'ajouterais : Prenez garde qu'un faux respect au dedans ne se traduise au dehors par l'irrespect suprême de l'abandon et du silence. Nous voulons que la gloire de saint Thomas s'étende et se ramifie, que ce ne soit pas une gloire verbale, mais une vie en la postérité lointaine. Il faut pour cela qu'elle s'engrène dans la vie du temps, dans la science progressive, dans le courant philosophique moderne en tout ce qu'il a de sain, afin de préparer ce qui ne peut manquer de se produire un jour, j'entends une résorption de tout l'acquis contemporain dans une *Somme* nouvelle, comme saint Thomas a résorbé tout le passé dans la sienne.

Je vois, dans l'idéal, l'avenir de la doctrine thomiste à la manière d'une longue ligne vibrante, dont les « nœuds » seraient marqués, chacun, à des distances bien mesurées, par une nouvelle synthèse. Une telle doctrine ne peut périr ; mais elle doit périodiquement se renouveler. Ceux qui la veulent « conserver » ne feraient que préparer sa chute. L'éternel se conserve ; mais le temporel croît ou meurt, ou plutôt croît en mourant partiellement pour renaître, ne conservant, dans ses métamorphoses, précisément que ce qu'il a d'immortel.

Les circonstances mortes où le thomisme est né, les problèmes morts qu'il charrie, les méthodes et le vocabulaire morts que souvent il emploie pourraient-ils, en disparaissant, le compromettre lui-même ? Le mollusque qui croît sort de sa carapace et s'en fabrique une autre. L'essentiel n'est pas là. Une grande doctrine n'est pas identique à telle ou telle de ses incarnations passagères ; elle vit plus profond.

L'homme étranger aux grandes pensées et qui n'en retient qu'un lot de formules emmagasinées de mémoire est désorienté dès que l'expression se transforme : de même, ceux qui ne connaissent d'un système que ses formes extérieures, comme la silhouette d'un arbre sur le ciel, se scandalisent ou se désolent si quelqu'un décortique leur arbre et l'émonde, s'en remettant à la sève et aux racines pour produire une ramure nouvelle. Mais celui qui vit en esprit la vie de l'arbre le reconnaît aussi bien à ses racines nues, à sa sève nourricière, qu'à ses branches et à son feuillage ; il l'y reconnaît bien mieux.

Au fond, au fond, le thomisme, non plus qu'aucun autre

système philosophique, ne dépend pas de ses symboles idéologiques pris matériellement, en eux-mêmes, mais bien plutôt des rapports profonds qu'on a voulu leur faire exprimer. *Matière* et *forme, substance* et *accident,* cela pourrait s'évanouir (en apparence) sans que la position essentielle de l'esprit thomiste et que les solutions thomistes en fussent modifiées. Je ne propose pas cette transformation ! mais je parle dans l'absolu, et il me paraît, à certaines directions de la pensée moderne, que l'évoquer n'et pas une chimère.

Il peut venir un thomisme qui serait à celui du XIIIe siècle ce que le *Nouveau Testament* est *à l'Ancien,* avec la correction qu'impose l'intervention d'une Personne divine. De ce nouveau testament doctrinal, saint Thomas serait l'Abraham, le « père des croyants », et ce serait sa gloire immortelle.

Le thomisme est à jamais, nous le croyons, un des trésors de l'humanité, et son auteur un capitaine intellectuel en même temps qu'un haut exemple. Cet œil clairvoyant qui s'en promené sur le visible et sur l'invisible, et ce saint qui invite à incarner la sagesse dans les faits, n'es-ce pas une double et admirable aubaine ? Si un proche avenir en était d'accord, beaucoup serait obtenu pour le redressement et l'union des intelligences, pour l'ordre et la paix de la pratique, et nous pourrions conclure comme M. Gonzague de Reynold, avec plus de sécurité encore que lui, par ces belles paroles : « Nous vivons dans une nébuleuse, mais cette nébuleuse est peut-être en train de se faire une étoile. Si elle se fait étoile dans l'intelligence d'une élite, ce sera le premier signe de la reconstruction, le premier espoir d'un monde nouveau.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 1
LE TEMPS ET L'APPEL DU TEMPS 2
L'HOMME ET LA VIE 8
LE PROPOS 26
LA MÉTHODE 38
LE GÉNIE 56
LA DOCTRINE 68
LE POETE 86
L'HOMME DE GLOIRE 92
L'HOMME DU TEMPS PRÉSENT 99
L HOMME DE L'AVENIR 110
TABLE DES MATIÈRES 118